VOYAGE

EN ABYSSINIE.

VOYAGE EN ABYSSINIE;

par Mr. SALT,

traduit de l'anglois et extrait des voyages de lord VALENTIA.

TOME SECOND.

A PARIS,
chez J. J. PASCHOUD, Libraire,
rue Mazarine, N.° 22.
et à GENÈVE,
chez le même Imprimeur - Libraire.
1812.

VOYAGE EN ABYSSINIE.

CHAPITRE VI.

Description de la revue des troupes du Tigré par le Ras. — Description d'un festin de brinde. — Arrivée du Bacha Abdalla à Antalow. — Conférences avec lui et avec le Ras. — Détermination prise par Nathaniel Pearce de rester auprès du Ras, qui promet de prendre soin de lui. — Préparatifs de retour à Massowa. — Caractère du Ras Walléta Sélassé. — Son attachement aux Anglois. — Observations sur les mœurs et les dispositions des Abyssins. — Informations relatives aux sources du Nil, et à l'état actuel de Gondar. — Précis des révolutions d'Abyssinie depuis l'époque où Mr. Bruce a été dans ce pays.

SEPTEMBRE 26. Ce jour étant considéré comme le principal jour de revue, je me rendis chez le Ras, après déjeûner, avec le

capitaine Rudland; mais Mr. Carter se trouva trop incommodé pour nous accompagner. En cette occasion, je pris l'habit abyssinien; et le capitaine Rudland son uniforme anglois. Nous trouvâmes le Ras assis dans un petit véranda au-devant d'un bâtiment, mis à cet usage, et qui étoit auparavant la halle d'une boucherie, ayant vue sur une enceinte fermée, d'environ trois cents mètres de tour. Autour de lui étoient plusieurs de ses principaux chefs. Il nous reçut avec ses attentions ordinaires, parut charmé de nous voir dans notre nouveau costume, et nous plaça immédiatement à côté de son sofa.

La scène qui suivit n'est pas très-facile à décrire. La partie extérieure de l'enclos étoit bordée d'une foule d'habitans, d'autres avoient monté sur les murs, qui bientôt furent complétement couverts de spectateurs. En face du Ras étoit un passage, par lequel on entroit dans l'enceinte, et au dessus duquel siégeoient plusieurs officiers d'état, chargés de régler la revue. C'est par ce passage que les chefs venoient séparément, et l'un après l'autre, se présenter avec leurs troupes respectives. D'abord entra la cavalerie, ayant en tête son chef. Tous commençoient par galoper autour

du cirque, en brandissant leurs lances avec beaucoup d'agilité. La plupart portoient un manteau de kincaub, ou de damas brodé, avec des fleurs d'or, ou de velours noir, chargé d'ornemens en argent; ce manteau étoit jeté en écharpe sur leurs épaules et fixé sur la poitrine par une agraffe d'or. Ils avoient autour de la tête un bandeau de satin jaune, vert ou rouge, attaché par derrière, de manière à en laisser pendre une partie, qui flottoit librement pendant qu'ils galopoient. Quelques-uns, au lieu de cet ornement, avoient ceint leur tête d'un bandeau de peau, dont les poils hérissés, leur donnoient un air plus sauvage. Un petit nombre portoient des cornes d'or, ou droites au-dessus du front, ou se projetant en avant. On en voyoit plusieurs, qui avoient orné la partie supérieure de leur bras d'un disque d'argent. Bruce a donné la figure de ces deux derniers costumes. D'autres portoient au bras droit des bracelets d'argent, de la forme d'un collier de cheval, dont le nombre indiquoit celui des ennemis qu'ils avoient tués. Les chevaux étoient richement caparaçonnés, et portoient sur le front les vêtemens ensanglantés des ennemis tués par leurs maîtres. Chaque chef, après avoir fait

à cheval sept ou huit fois le tour du cirque, alloit droit au Ras, se présentoit à lui dans une attitude menaçante, racontoit ses exploits dans un langage pompeux, et finissoit par jeter au devant de lui les trophées indubitables de sa valeur, qui jusques-là étoient restés suspendus à son bras droit au-dessus de ses bracelets (1). Un des chefs n'apporta qu'un couteau qu'il avoit pris à son adversaire. Les chefs ne sont pas les seuls, qui se présentent ainsi devant le Ras. Les fantassins viennent après les cavaliers; ils entrent en foule; et alors le dernier d'entr'eux, un misérable, couvert de guenilles, jouit du même privilège. Parmi ceux-ci, il s'en trouva (ce n'étoient pas des soldats, mais probablement des valets ou des vagabonds à la

---

(1) Ludolf s'exprime ainsi en parlant de cette coutume observée chez les Gallas, qui l'ont probablement introduite dans ce pays. « Adhuc necessum est *indicium cæsi hostis* post pugnam afferre. Primo quidem *capita*, seu honestissimam corporis partem, attulerunt; at postquam de sexu imberbium dubitaretur, *turpissimam* viris amputavere. Res dictu fœda! Numerant et cumulant exercitu coram. . . . . . . Hac ratione sciri non potest hostis an socius fuerit occisus. »

suite de l'armée), qui, comme de vrais sauvages, produisirent, chose horrible à dire! la preuve indubitable, que les victimes de leur fureur n'étoient pas des hommes, mais des enfans. A cette vue, j'exprimai au Ras toute l'horreur qu'elle m'inspiroit; et je le fis avec assez de force, pour qu'entrant dans mes sentimens, il refusât en ce cas les marques d'approbation, qu'il avoit constamment accordées à toutes les autres offrandes qu'on lui avoit faites. Les guerriers inférieurs étoient vêtus d'une peau, le plus souvent d'une peau de mouton, bordée quelquefois de bleu ou de rouge de différentes nuances. Parmi les fantassins, armés pour la plupart de lances et de boucliers, se trouvoient, mêlés sans aucun ordre, les porteurs de fusils à mèche, au nombre de cinq cents ou plus; leurs gestes étoient, s'il est possible, encore plus ridicules que ceux des lanciers; ils me parurent faits dans le but d'imiter des chasseurs, qui poursuivent des bêtes sauvages au milieu des haliers. Ce jeu finissoit par lâcher leur coup aussi près des jambes de leurs ennemis qu'ils pouvoient le faire. Après quoi, ils tiroient leurs couteaux, et s'en servoient pour achever ceux que leur fusillade

avoit renversés. Il y eut de la sorte plusieurs combats feints entre des lanciers et des fusiliers; mais toujours de manière à laisser la victoire à ceux-ci. Cette singulière revue fut terminée par une marche, où d'un côté la troupe du Ras cheminoit montée snr des mulets, en battant le gros tambour, et de l'autre des hommes, qui n'en faisoient pas partie, formoient une procession, et portoient les ornemens de l'église.

Cette journée nous donna bonne opinion de la cavalerie abyssinienne. Je crois que, sous ce rapport les Abyssins ne le cèdent point aux Arabes; et il y a chez eux d'autant plus de mérite à obtenir cet éloge, qu'ils n'ont pour étriers qu'un simple anneau de fer, sur lequel ils n'appuient que les deux plus gros doigts du pied. Ils excellent surtout à manier la lance; ils ont une manière de la balancer dans la main, qui leur donne un air guerrier et rappelle les plus beaux temps de l'antiquité. Ils sont enfin aussi bons hommes de cavalerie qu'il soit possible de l'être sans discipline; celle-ci leur étant tout-à-fait étrangère. S'il est vrai que le Ras Michel Suhul fût en état de mettre en campagne cinq mille fusils à mèche, la force du Tigré doit avoir fort

diminué sous son Ras actuel. Et je crois qu'elle a diminué en effet, parce qu'il permet que les contributions, qu'on lui doit payer en armes à feu, soient converties en pièces de toile. Il est probable aussi qu'il n'a pas de fusils à mèche dans ses magasins; car ce jour-là même, un de ses fusils lui ayant été présenté pour être remplacé, parce qu'il étoit endommagé, il en prit un autre des mains d'un de ses soldats, pour faire ce remplacement.

Pour donner une idée pleine de la manière dont les chefs dépendent du Ras, je dois faire observer ici, que plusieurs de ceux qui étoient le plus élégamment vêtus, et qui avoient la suite la plus nombreuse, étoient des officiers employés dans la maison du Ras, comme préposés au maize, au pain, ou à d'autres objets analogues.

Il y en avoit cependant quelques-uns, en petit nombre, qui avoient des manières hautaines et impérieuses. De ce nombre étoit Fit Aurari Zogo, remarquable par sa bonne mine et sa physionomie expressive. Ce guerrier força pour le moins deux cents personnes, qui se trouvoient entre le Ras et lui, à sortir de leurs places, avant de condescendre à faire son compliment. Il le fit à la fin, mais d'une manière

fière et pleine de dignité, faisant faire à son cheval plusieurs tours, à chacun desquels il reprenoit son discours en résumant ce qu'il venoit de dire. Quand les soldats eurent passé, il se présenta un grand nombre d'hommes âgés, sans armes; c'étoient des cultivateurs, qui venoient faire au Ras l'hommage de leur obéissance. Celui-ci, pendant cette dernière cérémonie, étoit assis sans y prendre aucun intérêt, et sans faire attention à ceux qui se présentoient à lui, à l'exception de deux des plus distingués. Pendant la revue, le Ras étoit attentif, et l'attention qu'il donnoit aux chefs étoit proportionnée, avec beaucoup de discernement, à leur rang et à leur pouvoir. Comme nous partions, il nous arrêta tous, pour voir une danse et entendre une chanson gallas, qui l'amusèrent singulièrement. La revue étant terminée, les principaux chefs vinrent joindre le Ras. Je remarquai parmi eux un Galla musulman, qui avoit vingt-neuf anneaux d'argent à son bras. Plusieurs autres chefs en avoient de dix à vingt.

Après ce spectacle, nous retournâmes à la grande salle, où tout étoit préparé pour un festin somptueux; une longue table étoit placée au milieu de la salle, au haut bout de

laquelle étoit un sofa, dans un coin où le plancher étoit élevé d'un pied et demi au-dessus du sol; sur ce sofa étoient deux grands coussins, couverts de satin rayé; et derrière étoit un sofa plus petit, couvert d'une belle peau. Le Ras précédoit, appuyé sur deux de ses principaux chefs; il se plaça sur le grand sofa, et nous invita à nous placer sur celui de derrière; en même-temps les chefs se rangèrent en se tenant accroupis sur leurs derrières (car il n'y avoit point de sièges) de chaque côté de la table et derrière le Ras, formant deux ou trois rangs vers le haut bout. Les côtés de la table furent couverts, à la hauteur d'un pied, de piles de pains de teff, en forme de fines galettes rondes, d'environ deux pieds et demi de diamètre; au milieu de la table étoit rangé un seul rang de plats, consistant en curry chaud de volailles, en mouton, en ghee et en caillé. Une quantité de beaux pains de froment en rouleaux, étoient préparés pour l'usage du Ras; il les rompit, et en distribua d'abord à nous et ensuite à quelques-uns des chefs qui l'entouroient. Cette cérémonie servit en quelque sorte de signal; plusieurs femmes esclaves, placées à différentes parties de la table, après

s'être lavé les mains en présence du Ras, trempoient le pain de teff dans les currys et dans les autres plats, pour le distribuer aux convives. Un homme, dont c'étoit l'office particulier, faisoit la même chose pour le Ras, qui en donnoit tout de suite une portion, d'abord à nous, puis à quelques-uns des chefs. Ceux-ci en le recevant, se levoient et s'inclinoient : on faisoit passer aussi des boules de caillé, de légumes et de pain de teff, mêlés ensemble.

Pendant ce temps, on tuoit en dehors de la salle des bêtes destinées au festin. A cet effet, on jette l'animal par terre, et avec le couteau appelé jambéa, on lui sépare presque la tête du corps, en prononçant ces mots. *Bis m'alla guébra mensus kédus*, espèce d'invocation, qui semble empruntée des sectateurs de Mahomet; ensuite on dépouille de sa peau, le plus vîte qu'il se peut faire, un côté de l'animal; on en ôte les entrailles, le foie, etc. que les gens de la suite dévorent avec avidité, quelquefois même sans se mettre beaucoup en peine de les nettoyer. La chair de l'animal, dont on estime sur-tout le croupion et le cœur, est dépecée en grands mor-

ceaux ; et pendant que les fibres sont encore pantelantes, on les sert aux convives, qui ont alors mangé des currys et des autres plats à satiété.

La brinde, car c'est ainsi qu'on appelle la chair crue, est coupée en morceaux irréguliers, mais ordinairement adhérens à un os, par lequel les domestiques la tiennent en la portant; elle fut servie aux chefs à la ronde; ceux-ci en coupoient une large tranche avec leurs couteaux courbes, puis la disséquoient adroitement en petits morceaux, d'environ demi-pouce de diamètre en la tenant entre les deux premiers doigts de la main gauche.

Ayant ainsi préparé leur viande, ils la prenoient avec la main gauche et la portoient à la bouche. C'est ainsi du moins qu'en usoient le Ras et tous les chefs, que nous avons eu occasion d'observer, soit en cette occasion soit en plusieurs autres. Je rapporte ces détails, en apparence peu intéressans, pour faire voir que Bruce s'est trompé, quand il a dit, « qu'en » Abyssinie aucun homme d'un certain rang » ne prend lui-même sa nourriture, et ne » touche la viande qu'il veut manger. » Loin d'être si délicats souvent les chefs les plus

élevés en dignité servent leurs voisins, quelquefois même leurs femmes. C'est ce que nous avons observé en particulier à la table du Gusmatie Ischias, qui étoit un homme d'un rang distingué à Gondar, à l'époque où Bruce étoit dans cette ville. Quand le morceau ne plaisoit pas à celui qui l'avoit coupé, il le donnoit à un domestique placé derrière lui; et de celui-ci le morceau passoit quelquefois jusqu'à la septième main, s'il n'étoit pas du goût de ceux à qui on l'offroit.

Tandis que la brinde étoit servie et qu'on en mangeoit une quantité vraiment incroyable, le maize étoit largement versé dans des brulhes, ou verres de Vénise; les cornes étant réservées pour le bouza. Quand une première partie des convives fut rassasiée, elle fit place à d'autres d'un rang inférieur, qui mangèrent les restes de la brinde. Un troisième rang succéda, puis un quatrième, et même un cinquième. Ceux-ci furent forcés de se contenter du grossier pain de teff et d'une corne de bouza. Ils furent même renvoyés par le maître des cérémonies, avant d'avoir contenté leur appétit. Vers la fin du festin, le Ras envoya de sa table une grande quantité

quantité de pain de teff aux gens de la suite des chefs qui étoient le plus en faveur. La scène finit par s'arracher les derniers morceaux de galette; et il sembloit en ce moment que c'étoit un point d'étiquette de faire le plus de bruit et de tumulte qu'il fût possible. On permit pendant le festin, à quelques enfans de rester sous la table, pour ramasser ce que les convives laissoient tomber. Mais s'il s'en glissoit quelqu'un à qui l'on n'eût point accordé spécialement cette faveur, il en étoit sévérement puni par des coups de coude. Il y avoit aussi un ou deux hommes qui tenoient de petites croix à la main, pour faire voir qu'ils étoient alors sous l'obligation de jeûner.

Il se trouvoit à ce repas plusieurs chefs de ma connoissance, en particulier Nébrida Haram, le Bacha Tocla, le Bacha Guébra Eyut, le Barrambarras Guébra Amlac, et Welléta Gabriel. Ils se montrèrent fort polis à notre égard, et paroissoient très-empressés à s'attirer notre attention. Je leur fis grand plaisir ensuite, en leur distribuant un peu de tabac en poudre et d'eau-de-vie, dont ils sont tous fort avides. Le Ras prit sa part du premier, mais rien ne put l'engager à goûter

de la liqueur, quoique tous ces chefs la vantassent beaucoup.

Septembre 27. Le Bacha Abdalla vint me voir de très-bonne heure; il étoit venu d'Adowa, sur l'ordre du Ras, en grande partie pour arranger ce qui nous concernoit. Je ne l'avois pas vu souvent à Adowa, mais j'y avois entendu dire, que c'étoit un homme fort habile, en qui le Ras avoit beaucoup de confiance, qui occupoit, sous lui, une place de grande importance, et que l'on considéroit comme le chef des Musulmans dans le Tigré. C'est par lui que se fait toute la correspondance avec la cour et avec les différens chefs du pays; et tout ce qui concerne le commerce intérieur est commis à ses soins. Mais comme en cette occasion il étoit accompagné de Hadji Hamed, que je savois être notre ennemi, et servir exclusivement les intérêts du shérif de la Méque, je ne crus pas à propos d'entrer en pleine discussion sur l'objet qui nous avoit amené dans le pays, et qu'ils prétendoient toujours ignorer. Je me contentai donc de répéter ce que j'avois dit ci-devant sur ce sujet; je tournai ensuite la conversation sur la nécessité de notre prompt

retour, vu qu'au moment où nous arriverions à Massowa, nous y trouverions le vaisseau qui nous y attendoit. Je manifestai en même-temps le désir de prendre la route d'Adowa, vu que mes amis, le capitaine Rudland et Mr. Carter, désiroient beaucoup de voir cette ville. Je finis en disant, que si le Ras avoit quelque chose à communiquer à lord Valentia, ou par son organe à notre gouvernement, j'espérois que les lettres seroient préparées sans délai.

Le Bacha Abdalla me dit en réponse, que le Ras étoit fort occupé du soin de notre sûreté et de nos convenances, et qu'il ne doutoit point de son empressement à contenter tous nos désirs; qu'à la vérité quelques personnes avoient tenté de l'indisposer contre nous; mais qu'il étoit notre ami plus que jamais. Il avoit surtout en vue le Banian Currum Chund, qui avoit, disoit-il, écrit au Ras depuis notre arrivée, pour l'avertir de se défier de nous comme étant des hommes dangereux.

J'avois à cette époque abandonné toute idée de faire dans le pays les autres excursions que j'avois sollicitées dans mes premières conversations avec le Ras, parce que j'étois

assuré, que même sans en faire, le besoin d'argent se feroit sentir à nous d'une manière pénible, nos fonds étant déjà fort réduits. D'ailleurs le temps où le vaisseau devoit se trouver à Massowa approchoit rapidement. Dans le cours de cette journée, nous reçumes de la part du Ras du fruit et du pain, car c'étoit un jour de jeûne.

Septembre 28. N'ayant point entendu parler du Bacha Abdalla dans la matinée, je saisis le moment où le Ras étoit seul après son repos du milieu du jour; je me rendis auprès de lui dans la salle avec le capitaine Rudland (Hamed Chamie et Ibrahim étant sortis pour aller dans la ville.) Le commencement de notre conversation roula sur des objets peu importans. Nous fimes présent au Ras de quelques petits bijoux pour son ozoro, ce qui lui fit beaucoup de plaisir. Je lui donnai aussi une guinée angloise, qu'il dit qu'il attacheroit au manche d'un de ses couteaux. Il fit ensuite venir de l'arack d'Antalow, dont nous bûmes une petite quantité. Il étoit fort curieux de savoir comment on faisoit cette liqueur spiritueuse, et exprima le désir que nous en fissions pour lui avec une quan-

tité de bananes sèches qu'il avoit à sa disposition. Nous lui représentâmes l'impossibilité où nous étions de le satisfaire, faute d'un appareil convenable, et parce que nous ne nous étions jamais occupés de ce travail. Nous lui apprimes que, dans notre pays, c'étoit l'occupation d'une classe d'hommes distincte, qui vendoient ces liqueurs aux autres, après les avoir préparées. Ici nos interprêtes entrèrent, et je demandai au Ras une conversation privée, sur quoi tous les esclaves furent renvoyés.

Je commençai par exprimer ma surprise de n'avoir pas eu de nouvelles du Bacha Abdalla, en réponse à la communication que j'avois fait passer par son organe. Le Ras me dit qu'il avoit eu le matin plusieurs étrangers, qui l'avoient empêché de nous faire passer sa réponse; que du reste il attendoit le Bacha Abdalla à chaque instant, et que si je voulois, il hâteroit son arrivée. Je lui dis que j'étois affligé de ne pouvoir lui exprimer mes sentimens sans interprête; que l'intérêt des musulmans étoit si directement contraire aux nôtres, en qualité de chrétiens, qu'il m'étoit impossible de dire par la bouche d'un interprête musulman ce que j'avois à cœur de

lui communiquer; que tous ces gens-là étoient dans les intérêts du shérif de la Méque, qui, dans l'état actuel des choses, fournissoit à l'Abyssinie toutes ses importations, à un prix doublé de celui auquel les Anglois pourroient les lui fournir, si l'on cultivoit leur amitié. Comment donc, disois-je, comment parler par la bouche d'hommes si intéressés à nous desservir? Il parut très-frappé de ce discours, et inquiet comme un homme qui aperçoit un avantage et craint de le laisser échapper. Après une pause, il me demanda si nous étions en guerre avec le shérif. Je lui dis que non, et qu'au contraire il avoit eu recours à nous dans le cours de l'année dernière, pour que nous l'aidassions à repousser les Wahabis. De grandes exclamations de surprise lui échappèrent alors. Mais il ne voulut pas que j'allasse plus avant, jusqu'à l'arrivée du Bacha Abdalla, qui entra quelques minutes après.

Le Ras lui fit répéter tout ce qui s'étoit passé dans ma chambre le jour précédent; ce qu'il fit d'une manière si claire et si franche, que je vis sur-le-champ en lui un tout autre homme que mon premier interprête, Hadji Hamed. Pendant qu'il parloit, le Ras témoigna plusieurs fois de l'étonnement, et se

tourna souvent vers moi avec des exclamations de surprise.

Après avoir tout entendu avec beaucoup d'attention, il dit, que lui et moi avions été bien trompés; que, jusqu'à ce moment, il n'avoit point pu comprendre pleinement le motif de mon voyage; qu'il avoit reçu à plusieurs reprises des lettres, qui tendoient à lui inspirer pour nous de la défiance; que ses chefs, de leur côté, l'avoient sans cesse pressé de nous tenir à quelque distance, parce que nous méditions sa perte; qu'ils avoient été même jusqu'à lui conseiller de ne point boire et de ne point manger avec nous, parce que nous ne manquerions pas de l'empoisonner; mais que tout cela n'avoit fait aucune impression sur son esprit; qu'il nous avoit trouvés fort différens dans notre conduite de tout ce qu'on lui avoit fait craindre; et qu'il nous étoit sincérement attaché. « On » m'a aussi conseillé, » ajouta-t-il, « d'envoyer » mes soldats chez vous pour ouvrir vos cof» fres, que l'on disoit être remplis d'or, » d'argent et de joyaux. Mais comment me » serois-je rendu coupable d'une telle action? » Si j'en avois donné l'exemple, j'aurois dû » m'attendre à voir bientôt ma propre mai-

» son pillée et renversée. — Je n'en ferai » rien, leur dis-je; et comment ces gens-là » auroient-ils pu traverser en sûreté tant de » différentes contrées, s'ils étoient assez im- » prudens, pour se charger de tels trésors? » Il nous déclara ensuite, que son cœur étoit entièrement à nous; que, si nous le désirions, il étoit prêt à jurer de satisfaire tous nos désirs, et de nous protéger efficacément nous et nos effets jusqu'à Massowa. « Ou » bien, » dit-il encore, « restez avec nous » aussi long-temps que vous voudrez; et je » réponds de vous sur ma tête. » Se trouvant dès-lors à son aise avec nous, il parla avec plaisir des futures communications avec les Anglois; me donnant en même temps à entendre, qu'il m'en diroit davantage sur ce sujet, soit directement soit par la bouche du Bacha Abdalla.

Je mis alors sur le tapis l'affaire de notre départ. Je proposai de le fixer au lundi suivant, et j'exprimai le désir de prendre la route d'Adowa. Il ne fit aucune réponse positive; il dit seulement qu'il se faisoit de la peine d'exposer nos personnes sur la route d'Adowa à Dixan, parce que le pays par où elle passe n'étoit pas sous sa domination. Il

me pria aussi de différer l'époque de mon départ de quelques jours au-delà du terme que j'avois fixé; à quoi je consentis sur-le-champ.

Septembre 29. Le Ras nous envoya le matin un jeune bœuf; et peu après un de ses gens vint nous apporter trois doubles pièces de toile de la plus belle manufacture d'Adowa en présent à moi, au capitaine Rudland, et à Mr. Carter. Nous lui en fîmes les remercîmens convenables. Il ne se passa ce jour-là rien de remarquable ; je m'occupai à finir mes esquisses d'Axum; et le capitaine Rudland, à mettre au net notre journal.

Septembre 30. Notre bœuf, qui fut tué hier, fournit de la brinde à tous les gens de notre suite, après que nous eûmes détaché, et fait préparer la viande nécessaire pour notre consommation pendant le voyage.

Nous étions avec le Ras dans des termes de familiarité tels, que nous entrions dans sa chambre et en sortions quand nous voulions : nous eûmes aussi pendant ces deux jours, beaucoup plus de communications avec la ville ; le Ras permit que plusieurs jeunes

gens destinés à la prêtrise vinssent nous visiter ; nous les trouvâmes, ainsi que tous les chrétiens avec qui nous eûmes des rapports, très-désireux et fort capables de recevoir de l'instruction.

Je m'occupai ce jour-là à faire un tableau de la Vierge Marie et de l'enfant Jésus pour le Ras, qui me l'avoit instamment demandé. Le soir je lui fis visite avec le capitaine Rudland. Nous le trouvâmes, comme de coutume, sur son tapis jouant aux échecs. Cet amusement employoit une grande partie de son temps. Son adversaire ordinaire à ce jeu étoit un homme qui paroissoit n'être pas d'un rang distingué et ne jouir d'aucune considération particulière, mais qui étoit payé pour cet office, et dont l'art consistoit essentiellement à maintenir le jeu dans toute sa vivacité, en laissant d'ailleurs toujours la victoire au Ras, et en lui permettant de tricher tout à son aise. Une dame entra pendant notre visite; elle apportoit au Ras deux vaches en présent, et fut en conséquence reçue de la manière la plus gracieuse. Le temps étoit beau.

Octobre 1. La journée se passa à suivre nos occupations accoutumées, à dessiner et à

écrire. Ayant achevé le tableau que je faisois pour le Ras, je le lui présentai. Il excita une grande admiration, surtout le travail des chairs, et huit petits anges, volant autour des principaux personnages, et que j'avois finis avec soin pour plaire au Ras.

Pearce m'avoit souvent parlé du désir qu'il avoit de rester dans ce pays; le Ras l'y avoit invité, et lui avoit promis de pourvoir à son entretien, et de le prendre sous sa protection spéciale. J'avois évité jusqu'alors de manifester aucune opinion à ce sujet; je lui avois plutôt déconseillé ce parti, par la crainte qu'il ne fût trompé dans ses espérances. J'étois cependant fort éloigné de vouloir m'opposer absolument à son inclination; j'aurois craint que la pensée d'avoir fait un sacrifice ne lui donnât ensuite trop de mécontentement. Il étoit animé d'un sentiment de gratitude sans bornes envers lord Valentia, qui l'avoit retiré de Mocha (1), et

---

(1) Pearce séduit par de belles promesses, s'étoit fait mahométan. Mécontent ensuite du traitement qu'il éprouvoit, il parvint, par la protection de lord Valentia, à recouvrer sa liberté, sa religion et sa patrie. *Tr.*

qui l'avoit attaché à mon service. Quoique je n'eusse point d'autres droits sur lui, il avoit déclaré, qu'il ne prendroit aucun engagement, sans avoir mon approbation. Dans la soirée de ce jour, le Ras lui répéta ses propositions en ma présence. J'en pris occasion de dire que je le laisserois faire ce qu'il voudroit, ne croyant pas avoir le droit de déterminer son genre de vie. Il eut, par mon avis, ce soir là-même, un entretien avec le Ras, qui le traita avec beaucoup d'égards et de bonté. Il lui fit beaucoup de questions sur sa capacité en qualité de soldat, sur son talent pour la peinture, et sur ses connoissances en médecine. Pearce répondit fort bien, que pour ces deux derniers objets, il ne les connoissoit que superficiellement; mais que, pour le métier de soldat, ç'avoit été l'occupation de toute sa vie. Le Ras lui demanda ensuite, s'il savoit lire et écrire en anglois; il répondit qu'il ne s'en acquittoit pas mal. Cela fit grand plaisir au Ras, qui lui dit, qu'il éspéroit dans peu voir arriver un plus grand nombre d'Anglois; qu'en attendant il lui fourniroit tous les moyens d'apprendre l'abyssinien, afin qu'il pût lui expliquer leurs demandes. Il ajouta que Pearce

n'avoit rien à craindre; que tous les chefs le traiteroient comme leur frère; que lui-même il le garderoit toujours auprès de sa personne, et prendroit soin de lui; que Pearce l'accompagneroit dans son expédition à Gondar, qui auroit lieu aussitôt que nous serions arrivés sains et saufs au terme de notre voyage; qu'ensuite il auroit tout le temps nécessaire pour bien apprendre la langue du pays et pour faire des tableaux d'église; qu'après cela, il seroit le maître d'aller dans tout le royaume sous sa protection immédiate; qu'enfin, dès qu'il seroit las de sa situation, on lui fourniroit tous les moyens de retourner à Massowa. Pearce consentit à ces conditions. En répondant à la première partie de ces ouvertures qui lui étoient faites, il dit qu'étant né Anglois, il n'avoit jamais connu la peur. Le Ras applaudit à ce sentiment, et repliqua, que tout vieux qu'il étoit, il pouvoit en dire autant.

Je pensois que le séjour de Pearce en ce pays pouvoit devenir fort avantageux sous plusieurs rapports. Il a de la facilité à apprendre les langues, ce qui pourra rendre plus aisées les communications futures. Il écrit bien; et s'exprime avec clarté sur toutes

sortes de sujets; peut-être trouvera-t-il l'occasion de recevoir et de transmettre des informations utiles; s'il fait la guerre aux Gallas, s'il va à Gondar, ou ailleurs, ce qu'il sait de dessin pour trouver son emploi. Il est d'ailleurs, autant que j'ai pu en juger, plein de bonnes dispositions, honnête, et tel en un mot qu'il ne déshonorera pas son pays par aucun mouvement de bassesse ou de lâcheté.

Octobre 2. Je passai cette matinée à faire les préparatifs de notre voyage, à écrire des instructions pour Pearce, et à finir les esquisses de quelques plantes. Vers les trois heures j'allai chez le Ras, avec le capitaine Rudland. Nous le trouvâmes dans l'arrière cour, entouré de quelques-uns de ses chefs. Il nous invita à partager son repas, ainsi que Mr. Carter, qu'il fit demander à cet effet. Nous fûmes placés, selon l'usage, à côté de lui, et très-satisfaits de son accueil. Comme c'étoit un jour de jeûne, nous fûmes régalés de plusieurs plats d'excellent poisson, avec du froment et des pois grillés, le froment n'étant pas à maturité. Ces mets font une partie considérable de la nourriture du Ras les jours de jeûne. Nous vîmes à ce dîner

les deux grands rivaux, le Baharnégash Yasous et Subagadis : ils étoient assis aux deux côtés opposés de la table; mais le dernier n'étoit qu'au second rang. Nous avons généralement observé, que les jeunes gens, même du plus haut rang et jouissant de beaucoup d'influence, sont placés derrière les autres en présence du Ras.

Le Bacha Abdalla fut mandé par le Ras, pour que nous pussions converser avec lui. Mais cette conversation fut du genre le plus léger et ne mérite pas de trouver place ici. L'interprête du défunt Abouna vint me présenter ses respects; il paroît jouir de quelque faveur à la cour. Quand nous prîmes congé, le Ras nous assigna au lendemain de bon matin pour une conférence.

Octobre 3. A cinq heures du matin, après avoir pris le café, nous fûmes informés que le Ras étoit prêt à nous recevoir. Nous commençâmes cet entretien en lui offrant tous ceux de nos remèdes, qui ne nous étoient pas indispensablement nécessaires ; et après en avoir expliqué l'usage, nous les confiâmes aux soins de Pearce, qui se trouvoit alors régulièrement engagé au service du Ras. Celui-ci

nous fit une singulière demande, à laquelle toutefois nous accédâmes, parce qu'il parut y mettre un grand intérêt. Ce fut de jurer qu'aucun des remèdes que nous lui laissions ne l'empoisonneroit. C'est ce que nous fimes, le capitaine Rudland et moi, en tenant sa main, et disant: « En présence du Dieu que » nous adorons, nous déclarons solennelle- » ment que les remèdes que nous vous lais- » sons, vous sont donnés pour votre bien, » et non pour faire du mal à qui que ce soit. » Ensuite Hamed Chamie jura par Mahomet que son interprétation étoit fidelle. Cette cérémonie produisit beaucoup d'effet sur l'esprit du Ras; il parut parfaitement heureux, et déclara qu'il considéreroit toujours les Anglois comme ses meilleurs amis. Il paroît d'après cela que le serment est ici fort respecté.

Nous mîmes ensuite sur le tapis le voyage que nous allions entreprendre; nous pressâmes le Ras de nous permettre de prendre la route d'Adowa, parce que je désirois fort de visiter encore une fois les ruines d'Axum. Il fallut insister long-temps pour obtenir ce point; et je ne l'aurois pas obtenu, si le Ras n'avoit eu à me faire lui-même une demande,

mande, qu'il avoit fort à cœur; c'étoit que je lui fisse présent d'un gros mousqueton, portant une baïonnette à ressort, et qui appartenoit à lord Valentia. Je refusai d'abord en disant que c'étoit la seule chose qu'il ne fût pas en mon pouvoir de donner. Le Ras insista. Je le priai du moins de permettre que je ne me dessaisisse pas de cette arme avant d'être arrivé à Massowa. Cela ne le satisfit point. Il dit qu'il étoit sûr que lord Valentia ne lui refuseroit pas ce présent, s'il savoit le plaisir que cela lui feroit. Voyant enfin que le refus étoit impossible, je cédai de bonne grâce, en disant que, de tout ce que j'avois en main et qui appartenoit à lord Valentia, ce mousqueton étoit ce à quoi il mettoit le plus haut prix.

Le Ras dit alors qu'il vouloit envoyer à lord Valentia une lance, un bouclier et un couteau, comme des échantillons des armes du pays, qu'il lui donneroit son propre couteau, et que je n'avois qu'à choisir moi-même le bouclier et la lance, qui me feroient plaisir. Entre plusieurs lances j'en choisis une à deux pointes, comme plus curieuse que les autres. Nous traitâmes ensuite du nombre des mulets nécessaires pour la route. Le Bahar-

négash Yasous m'en avoit donné trois. Le Ras me dit, qu'il m'en donneroit trois autres, et qu'il m'en prêteroit trois jusqu'à Adowa, d'où je pourrois faire route sans inquiétude, en me reposant sur les bons offices de mon ami le Bacha Abdalla. Le Ras se chargea aussi de nous procurer des portefaix jusqu'à Adowa, où j'en louerois d'autres pour porter notre bagage jusqu'à Dixan. Il m'avoit déjà averti que ces petits désagrémens étoient inévitables sur cette route; mais l'avantage qu'elle m'offroit étoit beaucoup plus que suffisant pour les faire disparoître. Le Ras m'envoya dans l'après-midi la lance et le bouclier.

Octobre 4. Le matin je m'occupai à finir quelques esquisses, et à dessiner quelques têtes, ainsi qu'un St. George avec le dragon, à l'usage de Pearce. Le soir, le capitaine Rudland et moi nous rendîmes chez le Ras, et partageâmes son repas de jour de jeûne. Il témoigna beaucoup de plaisir à nous voir, et me remit, pour lord Valentia, le couteau, qu'il avoit envoyé à l'ouvrier pour y faire faire une gaine neuve. Il est aussi beau que le sont ceux que portent généralement les hommes

du premier rang dans ce pays. Du reste, il faut observer que le Ras met toute sa gloire à se montrer simple dans ses vêtemens et dans tout ce qui est à son usage. Il me donna une paire de perdrix, qu'un de ses chasseurs venoit de lui remettre. Peu après, on lui apporta heureusement de grandes cornes du pays; il en offrit une très-grande au capitaine Rudland, et une autre plus belle à moi; celle-ci avoit à l'origine à peu près sept pouces de diamètre. Toutes ces cornes sont, dit-on, apportées de Gondar dans le Tigré; mais on les travaille en forme de coupes à à Gojam. L'animal qui les fournit s'appelle *gusht*, ou vache sauvage. Il se trouve surtout en grande quantité dans la province de Walkayt; mais on dit que cette espèce est à l'état domestique dans la province de Raselfil (Ras-el-feel). Ces cornes pendent en arrière sur le cou de l'animal. La peau de ce même quadrupède sert à faire des boucliers. Cela pourroit faire croire que c'est une espèce de buffle; mais ces cornes sont polies, rondes et très-différentes de celles du buffle. L'usage qu'en font les Abyssins, lorsqu'elles sont entières, est d'y tenir leur provision de maize pour le voyage.

Nous apprimes dans la soirée, par le Bacha Abdalla, qu'il venoit de recevoir la nouvelle de la mort de l'ozoro Tuckai, à Axum, ce qui le mettoit dans l'impossibilité de quitter Antalow au jour convenu ; qu'il espéroit en conséquence que nous voudrions bien remettre notre départ au jeudi, le Ras ayant d'ailleurs des lettres à expédier, qui ne pouvoient pas être prêtes avant ce jour-là. Je me rendis à ces raisons.

Octobre 5. J'allai dans la soirée chez le Ras. Comme il étoit en conférence d'affaires avec le Bacha Abdalla, je fus à l'échiquier, avec le capitaine Rudland. Notre partie n'étoit pas finie, quand le Ras vint à nous. Il étoit fort gai et charmé de nous voir nous amuser à ce jeu. Le Bacha Abdalla nous dit qu'il seroit bien aise, que nous préparassions notre bagage, afin de pouvoir juger du nombre d'hommes nécessaires pour le porter. Il me demanda aussi de dire moi-même au Ras, que je consentois à ne partir que jeudi, ce dont il étoit fort content. Il me dit en particulier, que le Ras étoit charmé de l'idée de former des liaisons avec l'Angleterre ; que par cette raison, il souhaitoit fort, que nos

vaisseaux se rendissent à Buré, parce que le chef de ce lieu, qui étoit venu ici, pendant que j'étois absent, lui avoit paru fort bien disposé pour nos intérêts; que le gouvernement expédieroit des lettres conformes à ce désir; et que l'on préparoit les plus belles toiles du pays, pour être offertes en présent à cette occasion.

Octobre 6. Je dessinai un jeune Galla, que le Ras retient à Antalow, et que l'on croit fils d'un chef de très-haut rang. Il fut pris à la guerre étant encore enfant; on lui rendoit de grands honneurs, et il avoit une nombreuse suite. Je dessinai aussi Pearce dans son costume abyssinien. Le soir, je fis visite au Ras, comme de coutume; je le trouvai en nombreuse compagnie. Il y avoit entr'autres l'ozoro Romai et l'ozoro Esther; le Bacha Guébra Eyut; le Barrambarras Toclu; Fit Aurari Zogo, ce chef, qui se fit si fort remarquer à la revue; et Ayto Sélassé d'Adowa. En entrant, nous fûmes témoins d'une violente dispute entre ce dernier chef et le Barrambarras. Tous deux plaidoient leur cause avec beaucoup de chaleur par devant le Ras, et confirmoient leurs asser-

tions en donnant la main droite et jurant leur serment le plus sacré, qui est « Welléta » Sélassé émot »! c'est-à-dire, « puisse le » Ras mourir, si cela n'est pas vrai »! Peu après le Ras se retira; et nous eûmes occasion de remarquer combien il règne de liberté et de familiarité dans la société privée chez les Abyssins. Le Barrambarras étoit étendu, la tête posée sur le sein de l'ozoro Esther, à qui il parloit à l'oreille : un autre chef tâchoit de faire office d'interprête entre le capitaine Rudland et l'ozoro Romai. Il y avoit très-peu de gêne dans leurs entretiens; et je ne doute pas que, chez des amis, lorsque la liberté est encore plus pleine, la familiarité n'aille beaucoup plus loin. Nous attendimes le retour du Ras, nous prîmes congé et nous retirâmes.

Octobre 7. Nous nous occupâmes, comme à l'ordinaire, à dessiner et à écrire. Le soir, nous fimes visite au Ras, que nous trouvâmes à son ancien passe-temps des échecs. Il étoit plus gai et plus animé que de coutume; il nous engagea à souper avec lui. Plusieurs dames de qualité se trouvoient auprès de lui; mais l'ozoro Romai étoit distinguée entre

toutes, par la faveur que le Ras lui avoit faite de la placer sur son sofa. J'ai appris, qu'elle n'avoit été que la maîtresse de Técla Géorgis, qui occupa le trône pendant un temps fort court; elle étoit blanche et avoit des restes de beauté. Les propos furent, comme de coutume, extrêmement libres. Le vieux Ras encourageoit à prendre ce ton là. Il offrit au capitaine Rudland de lui donner une ozoro, s'il vouloit rester dans le pays. Le capitaine répondit, qu'il reviendroit le visiter. « Je crains, » dit le Ras, « qu'a-» lors je ne sois mort. » Après souper, Seid, un de nos domestiques arabes, amusa beaucoup le Ras et les dames par quelques tours d'adresse qu'il savoit faire avec des épées et des baguettes, tours dans lesquels les Arabes excellent. Le Ras en fut si charmé, qu'il fit ce qu'il put pour fixer cet homme dans le pays par diverses promesses. Mais Seid répondit toujours obstinément : « Partout où » mon maître ira, j'irai; s'il ne reste pas, je » ne resterai pas, dût-on m'offrir mille dol-» lars. » Cette soirée fut en tout fort agréable, il y régna beaucoup de rire et de gaîté.

Octobre 8. Le Bacha Abdalla se rendit au-

près de moi de bonne heure, et delà chez le Ras avec moi et le capitaine Rudland. Tout fut finalement arrangé pour notre voyage; notre départ resta fixé au jeudi matin; deux de nos mulets étant morts, le Ras nous en offrit deux en remplacement jusqu'à Adowa. Hadjib et Seid, nos domestiques arabes, furent envoyés au Ras, pour l'amuser par leurs tours; il fit de nouveaux efforts à cette occasion, pour les engager à se fixer dans son pays.

Les troupes des différens districts restèrent campées sur les collines d'alentour. Les chefs avoient de petites tentes faites de la toile commune du pays; leur suite logeoit sous des huttes assez commodes, faites de branches d'arbres et recouvertes avec de l'herbe.

Le soir nous allâmes chez le Ras, qui nous retint encore à souper. Il y avoit plusieurs jeunes dames de qualité; je remarquai entr'autres Welléta Aram, fille de Belgaida Welléta Manassé, et les deux filles de Poullar, principal vacher du Ras: ces deux dernières sont blanches, ainsi que les filles aînées de Négrida Aram; l'autre qui est fille du frère du Ras, est au contraire d'une couleur très-foncée, quoiqu'elle ait d'ailleurs les

traits réguliers. La conversation fut ce soir-là plus décente qu'à l'ordinaire ; ces jeunes filles parurent avoir plus de réserve et de modestie, que la plupart des femmes de qualité que nous avions rencontrées auparavant ; la soirée se passa agréablement, mais le Ras n'étoit pas gai.

Octobre 9. Nous eûmes dans la matinée la visite de notre ami le Baharnégash Yasous ; il me témoigna beaucoup de plaisir, soit de la manière dont nous avions été accueillis, soit de l'espérance de nous accompagner à notre retour à Massowa. Nous apprimes que notre ami Subagadis avoit été mis aux fers par le Ras, pour avoir lâché quelques mots peu mesurés en parlant à Belgaida Welléta Hannes, qui tenoit un rang considérable à la cour. Nous eûmes aussi la visite du gardeur de vaches du Ras, qui nous apportoit tous les jours notre lait, en reconnoissance de quelques remèdes que le capitaine Rudland lui avoit donnés, et qu'il avoit demandés » pour ôter le diable de son corps ; » remèdes, qui avoient heureusement réussi. Nous nous occupâmes sérieusement des préparatifs de notre voyage. Guébra Welléta Sélassé obtint

du Ras, sur ma demande, la permission de nous accompagner à Massowa ; il se promettoit beaucoup de plaisir à voir les vaisseaux, les canons, les chefs, etc. J'avois coutume de l'appeler *le diable* (ce qui le faisoit toujours rire), parce que, pour la ruse, la tromperie, et la perversité, je n'avois jamais vu personne qui lui fût comparable; il ne nous en étoit pas moins très-utile en voyage, quoiqu'il fût difficile à mener; il étoit musulman d'origine, mais avoit été converti à la foi chrétienne, et le Ras l'employoit en qualité de messager; sa paie consistoit en quarante dollars et quarante pièces de toile par an, avec un mulet; on lui a en outre concédé une pièce de terre, qui rend quarante gerbuttés de grains. Six gerbuttés valent sur la place un dollar; mais portés à Adowa, quatre valent le même prix. A cela il faut joindre ce qu'il gagne à chaque mission dans le pays, et qui fait, à ce qu'on nous a dit, un revenu beaucoup plus considérable, surtout lorsqu'il est envoyé pour terminer quelques disputes relatives aux contributions. Il se trouve ainsi en état d'entretenir quatre domestiques, à trois desquels il donne cinq pièces de toiles; il n'en donne aux autres

que deux, outre leur nourriture. Nous eûmes des demandes répétées de plusieurs personnes, quelques-unes même d'un rang considérable, pour que nous les emmenassions en Angleterre ; et au fait je crois qu'il y en avoit peu qui n'eussent été bien aise de partir avec nous. Les chefs à la vérité vivent fort bien, mais quant aux hommes d'une classe inférieure, je crois qu'ils ont rarement en suffisance, même de ce pain de teff grossier, dont ils font presqu'exclusivement leur nourriture. La paie des soldats du Ras, outre leur nourriture, n'est que de treize ou quinze pièces de toile par an; son principal maçon ne reçoit, par an, que six wakéas d'or, et deux gerbuttés de blé par mois. L'argent paroît être extrêmement rare, et principalement réservé pour le commerce de Massowa. Le manque de petite monnoie pour l'usage commun entraîne de grands inconvéniens; le transport d'un dollar en sel à quelque distance pourroit difficilement être payé sur le profit qui en résulteroit; et s'il est payé, cela ne peut provenir que du bas prix du travail et des vivres. La quarté (ou pinte) de maize vaut environ un penny (une décime); un dollar vaut à Antalow vingt-huit morceaux

de sel, mais la plus grande partie du trafic se fait par voie d'échange; une pièce de toile, valant à peu près un dollar, peut acheter cinq gerbuttés de grains.

Le Ras me remit dans la matinée, des lettres de son maître (1) pour le Roi d'Angleterre, en me chargeant de les faire parvenir en sûreté à lord Valentia; il y joignit, comme présent, plusieurs habillemens complets de la plus belle toile qui se fabrique dans le pays; tout cela me fut remis en grande cérémonie. J'allai, dans l'après-midi, chez le Ras, avec le capitaine Rudland; il nous invita à partager son repas de jour de jeûne, qui consistoit, comme à l'ordinaire, en poisson, maïs, et froment grillé; il se montra plus affectueux que jamais à notre égard, et me donna deux cornes de rhinocéros et une perdrix, qu'on venoit de lui apporter. J'envoyai la perdrix à Mr. Carter; j'offris au Ras, comme présent de départ, une lentille convexe, ayant observé le plaisir que lui avoit

(1) On se rappelle que le Roi, Técla Hamainout, à qui le Ras du Tigré faisoit profession d'obéir, bien qu'indépendant de fait, résidoit à Gondar, capitale de l'Abyssinie. *Tr.*

fait la vue de l'inflammation de la poudre et des habits de coton de quelques gens de sa suite, par les rayons du soleil, condensés au moyen de cette lentille. Nous primes enfin notre dernier congé, et je crois, avec un regret mutuel, ne sachant pas si nous nous reverrions avant mon départ, que nous fixâmes au lendemain de très-grand matin.

La bonté et les égards avec lesquels le Ras nous a accueillis pendant notre séjour à Antalow excitera toujours chez moi un souvenir reconnoissant ; je ne puis toutefois l'envisager comme un homme doué de grands talens ; c'est par ruse, plutôt que par la force du caractère, qu'il a acquis le pouvoir ; et sans avoir une valeur distinguée, il se maintient dans son haut rang, par sa dextérité à ménager les différens partis; mais pour y parvenir, il fait de grands sacrifices ; car souvent, pour se concilier l'affection d'un chef, il lui remet une partie de ses contributions. Il jouit néanmoins d'un très-grand pouvoir ; et le district immédiatement soumis à ses ordres est fort étendu, comprenant toute la partie de l'Abyssinie, à l'est du Tacazza; où se trouvent les provinces de Siré ; de Tigré, Enderta, dont Antalow est la capitale ; du haut

et du bas Buré ; tout le Midré Bahar, ou le district situé au bord de la mer.

Après la cruelle administration de Michel Suhul, le gouvernement doux du Ras actuel est fort agréable aux habitans du Tigré ; et par le nombre des fusils à mèche de ce district, il a toujours eu, et aura probablement encore, une supériorité décidée sur les parties plus éloignées de l'empire. Je n'ai eu aucun moyen de juger de la population de cette province, si ce n'est par la culture de la terre, qui est soignée partout où elle est possible, et par le nombre des troupes rassemblées pour la revue, qui alloit sûrement au-delà de dix mille hommes. On m'a dit, qu'en temps de guerre, on pourroit en lever le double.

Pendant la saison des pluies, de mai jusqu'en octobre, le Ras réside à Antalow. Je ne sais pas très-exactement ce qui l'a engagé à préférer cette ville à celle d'Adowa ; mais elle me paroît peu faite pour être une capitale. On ne peut s'y procurer de l'eau, qu'en l'allant chercher très-loin des maisons ; et il n'y a pas un seul endroit agréable aux environs. Elle est de difficile accès ; mais cette objection, qui seroit très-forte dans les états plus tran-

quilles, est peut-être la vraie raison, qui a fait rechercher une situation, où l'on a vu une barrière contre les incursions des Gallas.

L'étiquette est observée à Antalow avec assez de rigueur. La plupart de ceux qui se présentoient devant le Ras, se découvroient jusqu'à la ceinture; d'autres mettoient seulement leur poitrine à nu, et remettoient ensuite leur vêtement en place. On permet aux musulmans de paroître devant lui la tête couverte, on le permet aux prêtres et à un petit nombre de chefs chrétiens. Tous les ouvriers et les gens employés aux travaux de la cuisine, etc. ont la tête entourée de toile. Personne en public ne s'adresse au Ras, sans se tenir debout et sans se dépouiller jusqu'à la ceinture; mais après la première phrase d'adresse, on vous permet souvent de parler assis. Il n'en va pas ainsi dans les sociétés privées, où tous sont assis à terre, confondus dans la plus heureuse égalité. Entre égaux, on se salue en se baisant la main, et en répétant plusieurs fois le même compliment, à la manière des Arabes, si voisins de cette contrée. Quelle que soit la liberté qui règne dans leurs entretiens, les Abyssins ne violent point les règles de politesse établies parmi

eux ; ils sont en particulier pleins d'attention pour leurs amis, sur-tout à table, où ils se font un devoir de se mettre mutuellement les morceaux à la bouche. Le Ras porte sur sa tête un morceau de la plus belle toile. Il a toujours six ou sept esclaves prêts à recevoir ses ordres, l'un desquels s'occupe à chasser les mouches avec un choury fait de la queue d'une vache : la fonction d'un autre est de rajuster le vêtement du Ras, quand il tombe en glissant de ses épaules, à moins cependant que le ministre ne soit présent, car alors cet office lui est dévolu. Tous les rangs paroissoient respecter beaucoup l'autorité du Ras, à l'exception d'un petit nombre d'esclaves favoris, qui se mettoient tout-à-fait à leur aise avec lui. De ce nombre étoient deux noirs du Sennaar, qui avoient les traits épâtés des Nègres, et dont les cheveux, comme le Ras le remarqua un jour, ressembloient à du poivre noir.

Dans le jugement des causes, quelle que soit celle des deux parties qui l'emporte, il en résulte toujours quelque avantage pour le juge. Chacune des parties commence par nier ce que l'autre affirme. Ensuite l'une dit, que si elle a tort elle consent à donner au juge

une

une certaine quantité de sel, un mulet, des esclaves, de l'or, ou toute autre chose que son adversaire voudra mettre en avant, comme gage de sa véracité. Celui-ci agrée le défi; la cause est soumise à un plus mûr examen; l'un des plaideurs est condamné, et la peine consiste à perdre le gage qu'il a volontairement hasardé. Après quoi, tous deux baisent trois fois la terre et se retirent.

On m'a dit que les terres passent, par droit d'héritage, du père au fils, ou au frère, s'il n'y a point de fils; mais que tous les enfans, et même les parens, ont droit à ce qui suffit pour leur entretien. Faute de parens, souvent le propriétaire d'une terre la remet à un ami pour la vendre; en ce cas la moitié du produit va aux pauvres et l'autre moitié aux prêtres. Le Ras ne songe jamais à déplacer un chef ou à avoir avec lui aucune espèce de discussion, aussi long-temps qu'il paie le tribut établi. Il a accordé à plusieurs de ses parens des terres libres de toute rente, entr'autres, au Barrambaras Toclu, et au Bacha Guébra Eyatt. Je demandai si, sous un autre Ras, ils seroient obligés de payer le tribut, on me répondit que non, parcequ'ils feroient voir, qu'ils ne l'avoient point payé jusques-là.

Les grands ont autant de femmes qu'il leur plaît; mais il leur est difficile de les renvoyer, parce que les parens des femmes ne manquent point de se venger de cet affront. Le Shum Woldo en particulier avoit quarante femmes, et a laissé plus de cent enfans. Il renvoya une de ses femmes. Le père de celle-ci lui fit là-dessus de fortes remontrances. Mais comme il les répéta trop souvent, le Shum, se livrant à l'impétuosité de son caractère, tenta de tuer ce vieillard, en tirant sur lui avec un fusil à mêche. Les mariages se font avec la plus grande facilité. Les parties contractantes entrent chez un ami, et stipulent leur engagement sans que la présence d'un prêtre soit jugée nécessaire.

Loin d'avoir avec les hommes un libre commerce, comme Bruce l'affirme, il est certain que les femmes mariées sont surveillées par leur maris; quelquefois même séparées de la société des hommes. C'est la situation dans laquelle se trouve l'ozoro Mantwaub. Le Ras est tellement accessible à la jalousie, qu'il n'a jamais voulu reconnoître son fils unique, âgé de trois ans, parce qu'il a soupçonné d'infidélité la mère de cet enfant. Mr. Bruce se montre également

inexact quand il dit que les bâtards, ou les enfans nés du commerce d'un maître et d'une domestique, peuvent hériter du bien de leur père. La vérité est qu'ils sont considérés comme peu au-dessus de l'état de simples domestiques, et que la seule différence est qu'on ne les oblige pas de travailler. Les Abyssins traitent leurs enfans d'une manière cruelle, mais ils ont des égards pour les femmes, quoique, dans la conversation, ils aient, à ce qu'il nous a paru, bien peu de respect pour les règles de la décence. Quant aux scènes dégoûtantes que Mr. Bruce à décrites, comme ayant lieu à la suite d'un festin de brinde, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles n'ont existé que dans son imagination. Ce qu'il dit de l'usage de couper la chair d'un animal vivant, a été l'objet de nos informations répetées. Tous ceux à qui nous en avons parlé nous ont assuré que jamais on n'avoit fait rien de pareil. Tous les voyageurs, avant Mr. Bruce, avoient observé que l'usage de manger de la chair crue étoit commun en Abyssinie; mais Mr. Bruce ne fait aucune distinction entre ces deux coutumes; ou plutôt il s'applique à les confondre pour se faire fort de l'autorité

de Poncet et des Jésuites. Mais jamais ceux-ci n'ont fait mention de l'usage de manger de la chair détachée du corps d'un animal vivant; tandis que Mr. Bruce a l'impudence de dire que c'étoient-là les banquets ordinaires de tous les individus, même des prêtres, dans tout le pays. Le festin donné par le Ras, à la grande revue de ses troupes, fournit une preuve convaincante du contraire.

On ne mange ni veaux ni agneaux; je ne sais si ce n'est point par un motif de prudence, afin de multiplier le bétail, dont on fait une consommation prodigieuse. Les volailles sauvages (*wild fowl*) sont aussi un article défendu, ce qui semble puisé dans les coutumes judaïques. On n'élève pas des cochons domestiques; mais, contre l'usage des Juifs, les Abyssins ne font pas difficulté de manger des porcs sauvages. On en servit un quartier au capitaine Rudland, pendant qu'il résidoit à Muculla avec le Ras. Ils ne mangent, ni ne boivent, ni ne fument avec les musulmans; mais bien avec les étrangers chrétiens. Du reste, ils sont moins délicats lorsqu'il s'agit de boire, car je les ai souvent vus se servir de la même coupe que les mahométans. Les musulmans mangent volontiers du pain et du

poisson de la table du Ras, et même en sa présence. Les hommes de haut rang sont fort exacts à observer les jours de jeûne établis, qui font un tiers de l'année; mais il n'en est pas de même de ceux des classes inférieures; ceux-ci mangent, ou plutôt dévorent en tout temps tout ce qu'ils peuvent atteindre. Les Abyssins sont charitables et compatissans envers les malheureux. Souvent nos domestiques mettoient à part du pain pour le donner aux mendians, qui, à l'époque où nous revinmes d'Adowa, étoient très-nombreux et se tenoient assis sur le grand chemin. Ils sont même bons avec les chiens; et quoiqu'ils ne les aiment pas, ils les laissent entrer librement dans leurs maisons.

Nous avons eu plusieurs exemples d'honnêteté dans leur conduite à notre égard, mais la crainte a pu avoir ici quelque influence; car d'un autre côté, nous avons vu chez eux plusieurs exemples de friponnerie; et dans les maisons où nous nous arrêtions, nous les avons vus tenter de faire des vols. Ils sont d'ailleurs très-défians les uns envers les autres; ce qui prouve assez que le larcin est fréquent parmi le peuple. Tous sont fort avides de

présens, qu'ils exigent souvent plutôt qu'ils ne les demandent.

Quand je vis qu'il falloit renoncer à l'espérance de pénétrer au-delà du Tacazza, je saisis toutes les occasions de faire des questions aux personnes qui pouvoient me donner quelques éclaircissemens sur le Nil. Les réponses que j'ai obtenues sont généralement d'accord entr'elles ; mais il me parut qu'elles venoient de personnes qui répétoient ce qu'elles avoient ouï dire, plutôt qu'elles ne rapportoient ce qu'elles avoient vu. La situation de ce fleuve près le village de Geesh ; les marécages qui occupent cette plaine ; l'élévation du lieu d'où la rivière coule par-dessus le pays d'alentour ; le circuit qu'elle fait depuis Gojam ; le cours, qu'elle suit à travers le lac Dembéa, où l'on peut la distinguer du reste des eaux ; tout cela étoit répété par tous. Du reste ils différoient beaucoup sur le nombre des sources d'où le fleuve sort ; les uns en comptoient trois, d'autres quatre, et un autre même cinq ; mais ils ajoutoient que cela dépend des saisons ; car quand les pluies sont abondantes, les eaux accumulées s'ouvrent de nouveaux passages. Hadji Hamed avoit été à moitié chemin de ces sources, lorsqu'il fut envoyé

par l'Itéghé pour recouvrer la propriété que Mr. Bruce avoit perdue, en allant les visiter pour la première fois, mais il avouoit qu'il n'avoit eu aucune curiosité à cet égard; et, comme presque tous ceux à qui j'en parlai, il paroissoit attacher une sorte de mystère au désir inquiet qu'avoit Yagoubé (Bruce) de connoître ce qui lui paroissoit offrir si peu d'intérêt.

Les chrétiens et les musulmans s'accordoient à vanter la magnificence de Gondar, et la splendeur de la cour, lorsque le Roi et le Ras étoient réunis; mais comme leur échelle étoit fort différente de la nôtre, il n'est pas facile d'apprécier au juste leurs assertions. Jusqu'à-ce que j'eusse vu Adowa, je fus complétement déçu par les descriptions flatteuses qu'ils m'en faisoient; et je soupçonne qu'une visite à Gondar pourroit bien tromper aussi notre attente. Cette ville n'a ni murailles, ni fortifications. Le principal édifice est un palais, auquel sont attachées quatre églises, une à chaque angle. Il n'y en a, dit-on, pas moins de quarante-deux dans le reste de la ville. La splendeur comparative de ces édifices est due aux Portugais, qui les élevèrent au temps de leur puissance et les ont laissés,

comme des modèles, aux ouvriers du temps présent. Le manque de bois et la difficulté de se procurer des pierres ont rendu presque inutile à cet égard le peu de science qui reste encore dans le pays ; car d'ailleurs l'art de faire des briques y est ignoré. On y trouve un petit nombre d'ouvriers grecs, qui ne sont pas fort supérieurs aux naturels du pays. La construction des toits et de leur couverture de chaume est ce qu'il y a de mieux dans leurs bâtimens ; ce sont les Falashas ou Juifs qui sont seuls en possession de les faire.

La famille royale n'est plus confinée sur la montagne de Wechné ou Way-gné ; cet usage a été aboli il y a quelques années. Les membres de cette famille vivent actuellement sous la dépendance des chefs de différentes provinces.

La charmante ozoro Esther est morte, mais une de ses filles est actuellement à Gondar. Técla Marian, sa compagne, la fille si belle du secrétaire de ce nom, Ayto Aylo, Ayto Confu, et la plupart des autres amis de Mr. Bruce, ne sont plus ; mais les familles des deux derniers vivent avec splendeur dans la capitale.

Les manufactures d'Abyssinie n'ont pas

beaucoup d'importance. Le coton y croît en plusieurs endroits, surtout autour d'Adowa; mais ils ne savent pas en séparer la graine; ce qui les force à en importer de l'Inde, d'où ils le reçoivent, tout prêt à être fabriqué. On fait des tapis grossiers à Samen et à Gondar, avec de la laine et du poil de chèvre, que l'on peint en rouge et en bleu léger; la première de ces couleurs se fait avec l'arbre appelé *haddie :* la dernière se tire d'une plante, qui ressemble à l'*indigo fera* (ou indigo). Le mocmoco fournit une teinture jaune, et on en obtient une noire d'une espèce de terre. On n'a point ici de bleu foncé.

On fait des couteaux à Adowa, des lances et des rasoirs à Antalow; le fer vient du Sennaar, du district de Walkayt, à peu près à six journées d'Adowa, et de Berbéra, ville avec laquelle Gondar fait un grand commerce. Les Abyssins y portent de l'ivoire, des esclaves et des chevaux, et ils en rapportent du fer, du coton, et des marchandises des Indes. Celles-ci sont portées à Raselfil (Ras-el-feel) où la kafila du Sennaar s'arrête et les achète. On estime à cent pour cent le profit des Abyssins sur ces articles, qui ont déjà été chargés d'une taxe au moins égale ou à

Mocha ou à Aden. Il y a des kafilas établies entre Darfur, Funge et Gondar ; mais je n'ai pu me procurer d'exactes informations sur les différens articles de ce commerce.

Les révolutions ont été encore plus fréquentes en Abyssinie depuis le départ de Mr. Bruce, qu'avant cette époque. L'histoire qu'il a donnée de ce pays est en général exacte. Le court résumé que je vais faire ici des événemens les plus récens n'est pas sans intérêt. Je le tiens de Ligantur Metcha, prêtre d'un certain rang, puisqu'il a épousé l'ozoro Brelhé, fille du Sultan Hannès. Ce prêtre me fut envoyé par le Ras, comme étant bien au fait de ce qui s'est passé en Abyssinie dans le cours de ces dernières années.

Yasous II régna vingt-six ans ; ce qui est parfaitement d'accord avec le récit de Bruce.

Joas lui succéda, et régna quatorze ans. Le caractère de ce prince, les événemens de son règne, la manière dont il périt assassiné par le Ras Michel Suhul, ainsi que le raconte Bruce, m'ont été pleinement confirmés par mon auteur. A Joas succéda Hannès, qui, après un règne de cinq mois, mourut de maladie, et non de poison, comme le dit Bruce.

Técla Hamainout, fils de Hannès, homme remarquable par sa bonne grâce, régna ensuite. Il fut fort attaché au Ras Michel Suhul; celui-ci fut souvent, sous ce règne, en guerre avec Fasil de Gojam, et le vainquit à la bataille de Fagitta. C'est peu après cet événement que Bruce vint dans le pays, comme Ligantur Metcha en avoit le souvenir présent. Il s'étoit formé un parti puissant contre le Ras Michel et Gusho avoit été fait Ras; ce qui engagea le vieux guerrier à se retirer dans sa province du Tigré, au gouvernement de laquelle Kéfla Yasous étoit considéré comme n'ayant aucun droit. Après un règne de huit ans, Técla Hamainout fut renversé du trône par Wordo Wossan (Powussen). Il mourut peu après à Waldubba, où il vivoit dans la retraite, laissant un fils unique, nommé Welléta Salomon. Il est remarquable que ce prince ait été détrôné par Powussen, conformément à une prédiction, mentionnée par Bruce dans sa description de l'aigle noir.

Le trône étant vacant, Ayto Salomon, qui n'étoit point parent du Roi précédent, lui succéda néanmoins. Il étoit fils d'Ayto Edayut, et étoit soutenu des forces du Begemder et de Gojam, à la tête desquelles étoient Powussen

et le Ras Ayto. Ce prince régna deux ans. A sa mort, Técla Géorgis, frère de Técla Hamainout, fut revêtu de l'autorité souveraine par Confu Adam et par le Ras Ayto, qui commandoient en ce temps-là dans les provinces de Gojam, de Maitsha, des Agows et de Damot. Le Ras Michel Suhul mourut à Adowa la seconde année de ce règne, âgé de quatre-vingt-huit ans (l'an 1780 de Jésus-Christ). Son fils Welléta Samuel, lui succéda dans le gouvernement du Tigré. Técla Géorgis fut détrôné après cinq ans de règne; il erra de lieu en lieu pendant plusieurs années, et se retira enfin sur la montagne de Waldubba, où il vit encore. Yasous III lui succéda, et fut mis sur le trône par le Ras Ayto. Ce Roi mourut de la petite-vérole, après avoir régné quatre ans. Il eut pour successeur Béda Marian, porté à la fois par le Ras Ayto et par Dégashie Welléta Gabriel, gouverneur du Tigré. Ce dernier mourut bientôt après, à l'âge de trente-deux ans; il fut tué dans une bataille par le Ras Ally de Begemder.

Après un règne de deux ans, Yasous fut détrôné par le Ras Ally, gouverneur du Begemder, aidé des Edjow Gallas. Il se retira

dans Samen, où il est encore sous la protection du Ras Gabriel, gouverneur de cette province. Il eut pour successeur Ayto Ischias, fils du dernier Sultan Yasous. Cet Yasous, après six ans de règne, avoit été détrôné par le Ras Merrid, fils d'Ayto de Gojam, et obligé de fuir de Gondar sa capitale; mais il y rentra à l'avénement de son fils, et continue d'y résider. Le Ras Welléta Sélassé, de concert avec Merrid, mit sur le trône Ayto Salomon, fils de Técla Hamainout; mais il ne put pas l'y maintenir, quoique soutenu des forces du Tigré. Ce prince, au bout de deux ans, fut chassé du trône, et alla se mettre sous la protection du Ras Welléta Sélassé; il vit actuellement à Axum.

La province de Bégemder obtint alors la supériorité; Iserat, Ras de cette province, mit sur le trône Ayto Iunus. Celui-ci n'avoit encore régné que trois mois, lorsqu'il fut détrôné par Guxo, chef des Edjow Gallas, et fils de ce Guangué, dont Bruce fait quelque mention. Guxo plaça sur le trône Ayto Edimo, frère de Técla Géorgis. Iunus s'enfuit à Lasta, et vit maintenant sous la protection du gouverneur de cette province. Ayto Edimo ne survécut que deux ans à cet événement. Il eut

pour successeur Ayto Gualou, qui occupe actuellement le trône. C'est aussi Guxo qui l'y plaça; et dès-lors il a maintenu son pouvoir à Gondar.

Ce récit est probablement fidelle, car il s'accorde bien avec les circonstances actuelles où se trouve le pays; d'ailleurs tous ces règnes, pris en somme, donnent exactement le temps écoulé depuis Joas I.

Welléta Gabriel commanda pendant huit ans dans le Tigré; après quoi, Guebra Mascal fut désigné par Técla Géorgis pour lui succéder dans le commandement. Mais à peine en eut-il pris possession, qu'il fut attaqué par Welléta Sélassé, qui alors commandoit dans Enderta. Ce dernier l'ayant fait prisonnier, le garda quelque temps dans une étroite captivité, et finit par lui donner un village, où il est mort il y a peu de mois.

Welléta Sélassé a dès lors constamment commandé dans le Tigré. Il fut fait Ras il y a environ sept ans, à l'avénement d'Ayto Edino, qu'il avoit essentiellement contribué à mettre sur le trône.

Pendant son commandement du Tigré, il a été engagé dans différentes guerres, dont je

donnerai une courte notice, extraite à Axum des chroniques de cette période.

Il y a quatorze ans que le Ras actuel traversa le Tigré, qui étoit en état de rébellion, presque jusqu'aux confins du Samhar. C'étoit le temps de la récolte; il détruisit tout devant lui; il fit couper la tête aux chefs des révoltés, et vendit comme esclaves ceux d'un ordre inférieur. A son retour, il donna sa nièce en mariage à Fit Aurari Zogo; et il y eut à cette occasion de grandes réjouissances. Il visita ensuite Axum, pour faire sa paix avec Dieu, et s'y fit accompagner par un grand cortège de guerriers. Il fit après cela la guerre dans la province de Siré, où l'alarme devint générale. Les plus fortes citadelles ne purent tenir ferme, il semoit la destruction devant lui; depuis Fogara Yasous, on n'a point vu de héros pareil.

Après cela, il passa le Tacazza, alla à Samen, fit alliance avec le Ras Gabriel, et passa trois jours en fêtes dans sa capitale. Unissant ses forces à celles de ce Ras, il attaqua les provinces de Walkayt, Gojam, et Begemder, que gouvernoient alors le Ras Ayto, et Aguldon Welled Gabriel, frère du

Ras Israël. Il dépouilla ces chefs de leur pouvoir, et les obligea à fuir de leurs provinces. Ils demandèrent du secours à Hamed, alors Naïb de Massowa, qui refusa de leur en donner disant : « qu'il ne craignoit pas » moins qu'eux le courroux du vainqueur. » Là-dessus, ils allèrent eux-mêmes se présenter au Ras; s'humilièrent devant lui, en posant des pierres sur leur cou; et consentirent à payer le tribut qu'il voudroit leur imposer. Le Ras leur rendit leur commandement; ensuite ils burent dans la même coupe et vécurent comme des frères.

Tusfarten, Baharnégash du pays situé entre les états du Naïb et le Tigré, effrayé de ces événemens, vint au Ras chargé d'un tribut immense, qu'il avoit long-temps négligé de payer. Dès lors il y eut des présens mutuels entre le Ras Gabriel et le Ras Welléta Sélassé; mais, à ce qu'il paroît, la balance étoit en faveur de ce dernier, car le premier se lassa bientôt de cette liaison, et fit savoir à Welléta Sélassé, qu'il aimeroit autant être son sujet, que lui payer une redevance annuelle. Aussitôt Welléta Sélassé rassembla ses forces, passa le Tacazza, et marcha contre Gabriel; qui s'étoit

s'étoit enfermé dans la forte citadelle d'Amba-hai. Il n'y avoit qu'un étroit défilé par lequel cette forteresse fût accessible. Cependant, après un long siège, le Ras surmonta tous les obstacles, et prit possession de la colline; mais, à son grand étonnement il la trouva déserte; le Ras Gabriel avoit fui par un sentier secret et inconnu aux assiégeans. Le vainqueur, dans sa colère, fit de ce lieu un monceau de ruines. Alors Gabriel demanda la paix. Le Ras remit Amba-hai sous son commandement, après avoir exigé des habitans, qu'ils se rendissent à Axum, pour lui prêter serment de fidélité. Avant que cette affaire fût terminée, Gabriel avoit été à Adowa, avec une pierre sur son cou; mais il rencontra en chemin Nebrida Aram, qui lui apporta l'agréable nouvelle que le Ras lui avoit pardonné. Le Ras Gabriel fit, à cette occasion, des présens de grande valeur, consistant en une tente rouge, de l'or, des mousquets, etc. et pendant quelque temps ensuite, il ne voyoit jamais aucun des gens du Ras, sans lui rendre des honneurs distingués. Ces événemens eurent lieu en 1795; mais la guerre s'est élevée de nouveau entre ces chefs

jusqu'à trois fois. Cependant chaque fois la paix qui en a été la suite a été avantageuse à Welléta Sélassé ; et actuellement ils vivent dans la meilleure intelligence.

CHAPITRE VII.

Départ d'Antalow. — Arrivée à Axum. — Inscription grecque. — Départ d'Axum. — Arrivée à Adowa. — Difficulté d'arranger le voyage à Massowa. — Visite du Gusmatie Ischias, fils du Ras Michel. — Entretien avec lui relatif à Bruce. — Autres informations relatives au même sujet. — Notice sur les Sérawé. — Arrivée à Dixan.

Octobre 10. Nous fûmes fort étonnés de n'entendre parler ni de nos mulets ni de notre bagage à peu près jusques à huit heures. Enfin, Guébra Sélassé arriva et il parut y avoir quelques commencemens de préparatifs; cependant on éleva diverses difficultés relativement à la quantité du bagage, et au nombre des mulets requis; et avant que tout eût été arrangé d'une manière satisfaisante, c'étoit déjà midi.

Alors nous allâmes chez le Ras; nous le remerciâmes de toutes ses bontés pour nous;

je pris cette occasion de mettre de nouveau Pearce sous sa protection, et de le lui recommander comme son hôte et notre compatriote. Il me fit là-dessus des promesses pleines de cordialité. En nous séparant, nous éprouvâmes tous un sentiment pénible. Le Ras lui-même en étoit très-affecté, et ne pouvoit pas parler au moment où il nous serra la main.

Comme nous repassions par un chemin que nous avions déjà fait, il ne pouvoit pas s'offrir à nous des observations nouvelles. La végétation s'étoit rembrunie; le blé mûrissoit rapidement; le sol s'étoit en partie converti en une fine poussière, qui indiquoit l'approche des chaleurs.

Nous fîmes peu de chemin, et nous arrêtâmes au village de Fiana, où commandoit Ayto Guébra, qui y avoit été envoyé d'Antalow, par le Ras, pour y préparer tout ce qui pouvoit nous être nécessaire. Nous fûmes bientôt atteints par notre guide, Guébra Sélassé, à qui étoit confié le soin de notre bétail; car le Ras nous avoit donné neuf bœufs et dix moutons, afin que nous n'eussions sur la route aucune inquiétude pour nos vivres.

Octobre 11. Nous fûmes arrêtés ici quelque temps le matin par la perte d'un de nos mulets, qui s'étoit égaré pendant la nuit. En attendant qu'il fût retrouvé, nous déjeûnâmes avec du pain, du lait et du mouton bouilli, reste d'un mouton que nous avoit donné la veille le maître du village. Après avoir passé le ruisseau qui est au pied de la colline, nous tournâmes à gauche, en sortant de la route, par laquelle nous étions précédemment allés à Muculla, et après avoir monté une colline, nous arrivâmes dans la plaine de Jambéla, par une pente insensible; nous fimes halte auprès d'un étang d'eau limpide, sous un momunna (1), qui, bien qu'à peine feuillé, étoit un fort bon abri. Un peu en avant de nous étoit le village de Débré, que nous laissâmes ensuite sur notre droite; et à peu près deux milles au-delà, nous atteignimes Néguida, où étoit marqué notre gîte. Dans le cours de cette journée, nous vîmes une quantité de jasmin blanc en fleur, les fleurs différoient les unes des autres par le nombre des segmens de la corolle, qui varioient entre quatre et six. Quoi-

(1) Cet arbre est une grande espèce de mimosa.

qu'une partie du blé fut récoltée, et que la plus grande partie du reste fut presque mûre, on voyoit peu d'habitans occupés à labourer, ou plutôt (pour employer une expression du capitaine Rudland) à déplacer les pierres; car au moins les trois quarts du sol en étoient couverts. Peu après notre arrivée, notre bagage nous rejoignit. Le maître de la maison nous fit présent d'un bœuf, et nous servit un peu de maize et deux cent cinquante galettes de pain. Notre troupe étoit si nombreuse, que je fus obligé de faire une addition considérable à ces fournitures, afin que mes domestiques eussent de quoi manger. Le bœuf nous auroit bien suffi; mais comme la plupart de mes portefaix étoient chrétiens, ils ne vouloient pas manger d'un animal tué par un musulman; et les autres, qui étoient musulmans, ne mangeoient pas ce que les chrétiens tuoient; ensorte que, pour pourvoir à la nourriture des uns et des autres, je fus souvent fort embarrassé. J'en avois une trentaine outre notre propre troupe. Le maître de la maison se nommoit Ayto Rossie. Son fils étoit l'homme le plus agréable et le plus blanc que nous eussions rencontré dans

ce pays. Il avoit épousé une fille de Fit Aurari Yasous.

Octobre 12. Nous sortimes de Néguida peu après le lever du soleil; et après avoir passé par un pays presque tout couvert de broussailles, nous arrivâmes enfin, par une descente longue et graduée, à une vallée, le long de laquelle coule le ruisseau nommé Gibbé. Nous fimes halte sur la rive, environ un mille et demi au-dessous de la maison déserte du Ras. La route passe sur une colline, à l'est d'une étroite vallée, qui nous conduisit, en droite ligne, à l'église de St. Michel, au sommet de la colline, où ci-devant je m'étois séparé de Shélika Welléta Raphaël. Nous trouvâmes en cet endroit une source abondante, qui tomboit du sommet le long d'un petit aqueduc, construit par les habitans avec fort peu d'art. Cette place est entourée de tous côtés d'arbres et de buissons, qui forment une belle retraite. De là, reprenant notre ancienne route, nous allâmes à Atbara, misérable village, qui appartient au Bacha Toolu, Shum du district de Giralta. Ce chef n'avoit point envoyé d'Antalow les ordres nécessaires pour nous rece-

voir, ensorte que nous ne pûmes avoir que deux chèvres avec une centaine de pains, et que nous fûmes obligés de tuer un de nos bœufs pour nos gens.

Octobre 13. Nous quittâmes avec plaisir la résidence du Bacha et ce village inhospitalier. Nous repassâmes par notre ancienne route, et descendimes le défilé d'Atbara. Nous venions d'observer à notre droite quelques maisons ruinées, ou plutôt quelques cavernes creusées dans le flanc d'un rocher à pic. Près du bas de la descente, nous vîmes quelques singes, de la même espèce que ceux que l'on voit dans les rues de Mocha, et deux abba-gumbas perchés sur la branche d'un grand arbre.

La végétation paroît ici singulièrement rapide; car des arbres, qui étoient à peine en fleurs à notre premier passage, se trouvoient maintenant donner leur graine presque mûre. En entrant dans la plaine nous tournâmes à gauche, et marchâmes presque un mille, pour nous rendre au village de Maquaréa, qui est bâti en partie sur d'énormes rochers tombés du haut de la montagne, et en partie au bord de la montagne

même. Immédiatement au-dessous croissent quelques grands darous, des pieds desquels sort une source. Les maisons sont très-petites; en tout le village paroît misérable, quoique sa situation soit attrayante et pittoresque; il est situé dans le district de Tembra, soumis actuellement au Barrambarras Toclu, qui, pour le dire en passant, n'est pas parent du Shum de Giralta.

On nous donna dans le village deux cents galettes de pain et deux chèvres. Je reçus le soir un message du Bacha Abdalla, par lequel il m'informoit de son arrivée dans notre voisinage et du plaisir qu'il auroit à nous rejoindre le lendemain; je lui fis la réponse convenable, et j'y joignis le présent d'une vache.

Octobre 14. Nous quittâmes le village de Maquaréa de très-bonne heure, ce qui nous donna la facilité de faire bonne chasse, vu que, dès le lever du soleil, les oiseaux se retirent dans les arbres les plus touffus pour y trouver de l'ombre; après avoir passé la vallée de Gullibudda, nous trouvâmes la rivière au bord de laquelle nous avions ci-devant fait halte; nous y rencontrâmes le

Bacha Abdalla, qui nous reçut avec beaucoup d'égards et nous donna du pain chaud et du maize. Nous passâmes ensuite le long de la crête d'un sol élevé dans le district de Tsai, et tournant un peu à gauche de l'ancien sentier que nous avions suivi ci-devant, nous nous rendimes à l'habitation d'Ayto Ischias, chef du district. A l'est de ce lieu, et à environ neuf milles de distance, est la colline fortifiée d'Amba Harimat; sur cette colline, Déghaie Welléta Gabriel tua, il y a quelques années, de sa propre main, Déghaie Welléta Raphaël, petit-fils de Bellétana Guéta Toclu d'Adowa, qui avoit occupé ce poste comme étant imprenable. C'est là aussi que Débib de Négashé, Déghaie Toclu, Shum du district de Giralta, et Ayto Rossie résistèrent à toute la puissance de Welléta Sélassé, après que celui-ci eut subjugué, il y a seize ans, tout le reste de la province; et leur résistance fut si longue et eut tant de succès, qu'ils obtinrent de leur ennemi les termes qu'ils voulurent eux-mêmes dicter. Au nord sont les villages de Nébitot et Tourbo, donnés par le Ras au Gusmatie Guébra Michel, après qu'il l'eut dépouillé du commandement dans la pro-

vince du Tigré ; on dit qu'il y est mort fort regretté, il y a environ une année.

Le maître de l'habitation étant absent, sa femme nous fit donner une vache, et fit un message dans le jour au capitaine Rudland pour le prier de la venir voir.

Octobre 15. Nous partîmes de bonne heure, traversâmes un pays sauvage, couvert de broussailles épaisses ; puis nous descendîmes par un défilé rapide, dans la plaine, où, lors de mon premier voyage, j'avois vu un aigle noir. Après avoir pris quelques rafraîchissemens au bord du ruisseau, nous nous mîmes à chercher des oiseaux ; mais nous n'en trouvâmes point, excepté un martin-pêcheur, ou un oiseau qui lui ressemble beaucoup.

De là, tournant un peu plus à l'ouest, nous laissâmes à notre droite Ouna Samuel et l'habitation du Bacha Guébra Eyut, et nous entrâmes dans la vallée de Damo, où est la maison d'un fils du Gusmatie Ischias, qui est aussi petit-fils du Ras Michel, et à qui nous avions été présentés par le Ras à Antalow. Le maître de la maison nous parut singulièrement aimable ; il fit tout ce qui

dépendit de lui pour nous être utile. Il parloit avec orgueil de son grand-père, en avouant néanmoins que ce Ras ne respectoit pas la vie de ses sujets. Il avoit auprès de lui son cousin, fils de Déghaie Gabriel. Je l'avois vu précédemment à Adowa ; maintenant il se tenoit humblement en un coin de la chambre ; et même après le repas, il fut fort empressé à faire de son corps un marchepied pour celui avec qui il avoit des relations de parenté si rapprochées. Les deux femmes du Gusmatie Ischias étoient avec nous ; l'une vieille ; l'autre jeune, blanche et jolie. Hamed Chamie déclara, en voyant celle-ci, qu'en Arabie elle ne vaudroit pas moins de cent cinquante dollars. Il y avoit encore quelques autres dames, en particulier la belle et jeune femme de Nébrid Aram. Toutes étoient fort gaies, et leur conversation nous fit trouver cette soirée fort agréable.

Octobre 16. Nous nous séparâmes de très-bonne heure de notre aimable hôte, et continuâmes notre route. Il est remarquable que le Ras permette au père de ce chef de garder le titre de Gusmatie, ou gouverneur,

du Tigré, titre dont toute sa famille est très-fière.

Nous sommes rentrés aujourd'hui dans notre ancienne route près du village d'Occabessa, d'où nous avons tourné de nouveau à l'ouest par la montagne d'Adowa ; car, autant que j'en puis juger, il est rare que les Abyssins fassent deux fois exactement la même route : chacun suit le sentier, qui lui plaît le plus ; tous étant également bons, ou, pour parler plus juste, également mauvais.

En arrivant à Adowa, nous trouvâmes la maison où j'avois couché ci-devant tellement pleine de puces, que personne ne se hasardoit à y coucher; en sorte qu'il fallut occuper un des appartemens hantés par les revenans. Le Bacha Abdalla ne tarda pas à nous y envoyer des vivres; il vint en personne nous faire visite; et plusieurs des principaux de la ville en firent autant. Nous passâmes gaîment le reste du jour, remettant au lendemain les affaires.

Octobre 17. Conformément à notre promesse, nous nous rendîmes dès le bon matin auprès du Bacha Abdalla, très-fort contre

le gré de notre guide, qui n'approuvoit point que nous eussions une conversation en arabe. Le Bacha nous traita avec les plus grands égards. Il avoit fait préparer pour nous un curry et du maize. Cette visite nous procura des informations utiles d'un vieux serviteur de Yannes, qui avoit été avec Bruce d'ici à Gondar, et de plusieurs autres personnes fort au fait des événemens de ces trente-cinq dernières années. Ils s'accordèrent tous à dire que Bruce avoit passé quatre mois à Adowa; qu'il ne parloit pas la langue du Tigré, mais qu'ensuite il apprit un peu l'amharic; qu'il passa deux ans à Gondar; qu'il visita la source du Nil; qu'on lui vola ses livres et ses instrumens; que deux batailles de Serbraxos eurent lieu quelque temps (deux ans) avant son arrivée dans le pays; qu'il y eut depuis une troisième affaire en ce lieu; que Bruce n'y fut point, n'ayant jamais été à la guerre, et étant à Gondar à l'époque où ce combat eut lieu; que le Roi lui donna une maison, mais qu'il ne lui conféra aucun commandement, ni aucune espèce d'emploi, pendant tout le temps de son séjour dans ce pays; qu'il étoit bon homme de cheval, et avoit coutume de faire feu sans démonter;

qu'il avoit deux interprêtes, Michel et Géorgis, l'un desquels parloit grec et l'autre écrivoit l'arabe ; enfin que lorsqu'il vint à Adowa, il demeura dans la maison d'Yannes, qui envoya à Dixan quinze mulets pour lui.

On me confirma aussi dans le cours de cette visite, un fait, qui m'avoit déjà été rapporté, mais que je n'avois pas voulu confier au papier, parce que je doutois qu'il fût vrai. Après la disgrâce du Ras Michel Suhul à Gondar, Kéfla Yasous (1) obtint le commandement du Tigré et en prit possession. Peu après, le Ras Michel recouvra sa liberté, marcha droit à son ancienne province, où son parti étoit encore très-fort, et reprit le commandement sans éprouver une grande résistance. Kéfla Yasous étant tombé dans ses mains, il lui fit payer cinq cents wakéas d'or. Non content de cette amende, il lui fit arracher les yeux, couper les pieds et les mains, et, dans cet état, l'exposa, dans la cour de sa maison d'Adowa, aux rayons du soleil pendant le jour, à la pluie et au froid

(1) Il faut se souvenir ici que Kéfla Yasous étoit père du Ras Welléta Sélassé. Voyez le journal de Mr. Salt au 15 juillet de cette même année 1805, T. I, p. 31. *Tr.*

pendant la nuit ; défendant à tous, sous peine de mort, de lui donner une seule goutte d'eau ; et toutefois ce malheureux passa près de deux jours dans cette affreuse situation avant de mourir.

Le Gusmatie Ischias eut le courage de reprocher à son grand-père cet acte de barbarie. C'est peut-être cette espèce de protestation, qui depuis l'a sauvé lui et le reste de sa famille. On dit que le Ras actuel a été mis en possession de son gouvernement, pour compenser en quelque sorte la mort de son père.

Il est assez singulier, qu'ayant passé trois mois dans ce pays, nous n'ayons entendu parler de cette affaire à qui que ce soit, jusqu'au dernier moment où nous sortîmes d'Antalow, et que pendant tout ce temps-là, nous n'ayons jamais pu savoir ce qu'étoit devenu le père du Ras. De retour de cette visite faite au Bacha, nous eûmes celle du Négéda Ras, ou chef de la ville, qui nous donna un mouton, du curry, du pain, du maize, du bouza et une citrouille.

Nous laissâmes nos ordres à Hamed Chamie pour l'achat des mulets destinés à notre usage, et le louage de ceux qui devoient

porter

porter notre bagage, etc.; résolus d'aller le lendemain à Axum. Ce ne fut pas toutefois sans avoir une dispute avec notre guide, que je pus arrêter ce plan. La soirée se passa agréablement; car nous étions dans une ville, où, pour de l'argent, on se procure tout ce que le pays peut produire.

Octobre 18. Nous sortîmes d'Adowa vers les huit heures, et allâmes à Axum, par le même chemin que nous avions tenu ci-devant. Le sentier passe par la plaine; il est fort embarrassé de pierres, ainsi que les terres cultivées d'alentour; les habitans, comme je l'ai déjà dit, ne prenant jamais soin de les enlever. En arrivant en face de la colline orientale d'Axum, nous mîmes pied à terre, pour examiner de plus près la nature de la pierre dont cette colline est composée, et pour mieux observer les restes d'antiquité du voisinage.

Après avoir contemplé l'obélisque qui est debout, et dont j'ai donné le dessin, nous nous rendîmes de nouveau à l'église; nous fîmes un nouvel examen de tous les piedestals, de l'enceinte carrée et de la base, où

nous ne trouvâmes aucune trace d'inscription, en exceptant la courte inscription éthiopique que j'ai mentionnée ci-dessus (1), et nous nous convainquimes tous, qu'il n'y en a jamais eu d'autre. La pierre de la base est du même granit gris que toutes les autres ruines. On nous conduisit à l'habitation que nous avions ci-devant occupée. Je fis plusieurs questions touchant une autre pierre, qui devoit porter quelque écriture; et j'allai jusqu'à dire, que je savois de bonne part qu'il y en avoit une seconde, pareille à celle que j'avois ci-devant copiée. Tous ceux qui étoient présens m'assurèrent qu'il n'y en avoit point d'autre; excepté quelques petits garçons, qui dirent qu'ils m'en feroient voir une. Résolu, comme je l'étois, de prendre à ce sujet toutes les informations possibles, je les suivis avec le capitaine Rudland, jusqu'à un endroit situé à environ trois stades (*furlongs*) à l'ouest de l'obélisque. Là, nous trouvâmes de grandes pierres de granit, coupées régulièrement, mises en pile deux à deux, et placées à des distances égales, qui paroissent évidemment avoir servi de fondation à quelque ancien édifice. Au sud

(1) T. I, p. 243.

de ces pierres, à environ deux cents mètres, dans l'enceinte d'une des maisons, on nous fit voir une entrée qui me paroît devoir être celle de quelque bâtiment souterrain absolument comblé. Du moins les pierres supérieures sont actuellement au niveau de la terre. Ces pierres sont placées très-régulièrement, à des intervalles égaux l'une de l'autre; et ces intervalles sont remplis par des pierres détachées. C'est ainsi du moins que la chose se présente au-dehors. On en voit d'autres, à trois cents mètres de là, qui offrent moins de régularité. Mais sur aucune de ces pierres nous n'aperçûmes la moindre trace d'inscription. Nous retournâmes avec plaisir à notre habitation, n'ayant encore rien mangé ce jour-là. Je fis aussi les questions les plus précises aux prêtres sur ce sujet, mais sans aucun succès. Tous déclarèrent, d'un commun accord, qu'ils n'avoient jamais entendu parler d'aucune autre inscription que celles dont j'avois pris la copie. Pendant qu'on préparoit notre repas, nous descendimes à la cour de l'église, où je pris une esquisse de tous les piédestals et autels que je n'avois pu copier ci-devant, et où je corrigeai mes précédentes observations, ayant toutefois la satisfaction

de voir que je n'avois à y faire que de légers changemens.

Nous cherchâmes encore plus exactement l'inscription de Bruce, mais il n'y avoit rien de pareil. Après dîner nous allâmes aux obélisques; nous les mesurâmes et examinâmes tous en commençant par le plus occidental. Nous vîmes qu'il y en a sept grands, tous chargés à peu près des mêmes ornemens que celui qui est debout. Le plus petit a trente-six pieds de long, mais les dimensions du plus grand surpassent de beaucoup celles de l'obélisque qui est debout. Derrière est un autre petit obélisque renversé et presque entiérement enseveli, sur lequel on voit un bouclier sculpté. Il étoit nuit quand nous nous en retournâmes.

Octobre 19. Au point du jour, nous allâmes visiter l'inscription, nous l'examinâmes lettre par lettre; le capitaine Rudland tenant en main une de mes copies et Mr. Carter l'autre, qu'ils corrigeoient à mesure que je lisois. Nous trouvâmes au bas de la pierre plusieurs lettres de plus que je n'avois pu en copier la première fois; mais non une

ligne entière ; et il nous parut enfin que nous avions bien la totalité de l'inscription (1).

Voici la traduction exacte de cette inscription, telle que j'ai pu la faire, avec l'aide du Dr. Vincent et d'autres amis (2).

» [Nous] Aeizanas Roi des Axomites, et
» des Homérites et du Rhaeidan, et des
» Ethiopiens, et des Sabaeites, et du Siléê,
» et du Tiamô, et des Bougaeites, et du
» Kaeos (3), Roi des Rois, fils de l'invin-

(1) Ici l'auteur donne cette inscription, gravée par lui-même. Il indique les caractères qui lui ont paru douteux, et qui ont causé quelques méprises, qu'il a relevées en s'aidant des lumières du Dr. Vincent. Il donne ensuite, d'après le même savant, l'inscription en caractères grecs communs, accompagnée de quelques remarques critiques. Nous avons cru devoir abréger ici l'exposé de tout ce qui s'y rapporte ; et toutefois le conserver en son entier dans un *appendice*, auquel voudront bien recourir ceux que ce sujet intéresse plus particulièrement. *Tr.*

(2) Ce qui suit est la traduction françoise de la version angloise, publiée par Mr. Salt ; en nous aidant néanmoins de l'original. *Tr.*

(3) L'anglais traduit et To Kaens. Dans l'inscription *to* finit la ligne et a été converti en *tou* dans la copie. J'ai traduit d'après celle-ci *tou kueou*. *Tr.*

» cible dieu Mars. — Quand la nation des
» Bougaeites, dans une occasion particulière,
» étoit en état d'insurrection, [Nous] avons
» envoyé nos frères, Saiazana et Adéphas,
» pour diriger la guerre contre eux ; et ces
» rebelles s'étant rendus, [mes frères],
» après les avoir soumis, me les ont amenés,
» avec leurs enfans et avec leurs bœufs, au
» nombre de ****, et leurs moutons, au
» montant de ****, et leurs bêtes portant
» des charges sur le dos ; les nourrissant
» avec des bœufs et leur fournissant du pain ;
» leur donnant à boire de la bière, et du
» vin et de l'eau en abondance. Le nombre
» des prisonniers a été de six princes (1),
» avec la multitude qui les suivoit, au nom-
» bre de ****, approvisionnés pour chaque
» jour de **** pain de froment et de vin
» pendant * mois (2), jusqu'à ce qu'ils les
» eussent amenés à nous. Après donc leur

---

(1) La version angloise dit *six d'un sang royal*. Le mot grec *basiliscoi* me semble répondre assez exactement à l'idée d'un prince ou d'un chef d'Abyssinie. *Tr.*

(2) Je fais ici à la traduction angloise quelques légers changemens d'après le texte. C'est peu la peine de les indiquer en détail. *Tr.*

» avoir donné toutes les choses nécessaires,
» et les avoir vêtus, nous les avons transportés, et établis dans un lieu de notre pays appelé Mataia (1). Nous avons ordonné qu'ils fussent de nouveau approvisionnés, et qu'on donnât aux six princes *** bœufs. Par reconnoissance envers celui qui m'a engendré, l'invincible Mars, je lui ai érigé une statue d'or, et une d'argent, et trois (2) de cuivre, pour le plus grand bien (3). »

Le commencement de cette inscription a résisté à toutes les recherches de l'archevêque de Sinaï (4), et de nombre d'autres savans

(1) La copie grecque du Dr. Vincent porte Matmac, mais la version angloise porte Mataia, dont on retrouve assez bien le nom sur la planche gravée. *Tr.*

(2) Quoique la copie, en caractères grecs modernes, ne donne pas cette détermination, elle est assez clairement exprimée dans la gravure par un gamma majuscule. *Tr.*

(3) Le grec dit simplement *pour le bien*. Si, comme il paroît, il n'y a rien d'effacé à la fin, ces deux derniers mots sont sans doute une espèce de vœu, répondant à la formule latine; *quod felix faustumque sit. Tr.*

(4) Lord Valentia étant revenu par l'Egypte, y

à qui j'en ai fait part. A la fin j'ai été assez heureux pour rencontrer dans Ludolf (1) les noms grecs d'un Roi d'Abyssinie et de son frère, Aïzana et Sazanus, qui tout-à-coup firent disparoître l'obscurité, et me conduisirent à la vraie manière de lire les premiers mots de l'inscription (2).

Cette découverte donne à l'inscription une valeur particulière, parce qu'elle détermine une période d'un petit nombre d'années, comme étant nécessairement l'époque à laquelle ce monument fut érigé. En effet, Aïzana fut roi d'Abyssinie, ou plutôt des Axomites, sous le règne de l'Empereur romain Constance; et il y a, dans St. Athanase (4), une lettre de cet empereur à

---

vit l'archevêque du Mont Sinaï. « C'est, dit-il, un » homme jeune, aimable, plein de talent, bon litt» térateur, pensant d'une manière libérale. Il a été » élevé à Pétersbourg et parle françois couramment. » Il a une bibliothéque bien choisie. » Lord Valentia, reçut de lui plusieurs utiles informations. *Tr.*

(1) Voyez ses Commentaires, p. 59 et 232.

(3) Ces premiers mots sont en effet altérés sur la planche gravée, mais de manière à donner à la correction toute l'apparence de la vérité. *Tr.*

(4) Voyez St. Athan. Apol. pag. 693—6, Paris 1627.

Aïzana, écrite à l'époque où celui-ci régnoit conjointement avec son frère Saizana, lequel n'est mentionné dans l'inscription, que comme son frère et son général. Il y a une légère différence dans l'orthographe des noms; Athanase écrit Aïzana, Saizana; et l'inscription Aeizana, Saiazana; mais cette différence est peu considérable; en particulier pour ce qui concerne l'addition de l'*é*, dont l'inscription offre d'autres exemples. La lettre de Constance fut écrite l'année de J. C. 356, dans le but de flétrir à la fois Frumentius, qui avoit été nommé évêque d'Axum, et ceux qu'avoit envoyés Athanase dans le cours de l'année 327 (1).

Si l'on tenoit pour certain, que le Roi se convertit en même temps que son peuple; la date de l'inscription devroit être fixée très-près de cette même année 327. Elle ne pourroit pas être fort antérieure; car quand Frumentius quitta Axum, pour être nommé

(1) La lettre n'est immédiatement relative qu'à Frumentius, et elle tend simplement à le faire renvoyer en Egypte; mais elle s'exprime sur Athanase avec beaucoup de violence. Voyez à la fin la note B. *Tr.*

à cet évêché, il paroît que le Roi sortoit à peine de sa minorité. D'un autre côté, la date de l'inscription ne pourroit pas être fort postérieure; car si le Roi avoit été chrétien, il ne se seroit pas dit fils de Mars. Mais cette conversion du Roi n'est point clairement prouvée; ainsi il faut se contenter de fixer d'une manière un peu vague la date de l'inscription à l'année 330.

Le nom d'*Axomites* est le même sous lequel ces peuples sont désignés par les auteurs grecs et latins (1). Il est bon de remarquer que ces peuples s'appeloient dans leurs anciens livres *Axumiens*; c'est ce que nous avons appris des prêtres d'Axum.

L'inscription fait l'énumération des peuples dépendant d'Aïzana. Elle nomme les Homérites. Elle donne la première information positive que nous ayons de la conquête d'une partie de l'Arabie (le Rhaeidan) par les Abyssins; faite à une époque aussi reculée. Siléê est sans aucun doute le même que Zeyla, nom ancien (et moderne) d'un port de l'Arabie sur la côte de l'Abyssinie. Tiamo,

(1) Voyez Nonnosus, Procope et le Périple.

peut être le Téhama d'Arabie, ou un lieu de ce nom dans le Tigré, qui se trouve mentionné par Cosmas (1). Les Bougaeites sont, je crois, les Bogenses d'Edrisi; et peut-être les mêmes que la tribu moderne de Béja près de Suakem.

Le titre de *Roi des Rois*, que prend ensuite Aïzana, correspond exactement à celui de *Négus négashi* que les Rois d'Abyssinie prennent encore de nos jours. Le titre de *fils de Mars*, imité des rois grecs, mérite aussi quelque attention.

Si l'on réfléchit que ce monument a été érigé il y a quinze cents ans, on trouvera sans doute assez remarquable qu'il soit aussi bien conservé. Il est d'ailleurs une preuve parlante du peu de zèle et d'attention qu'apportèrent à leurs recherches les prêtres qui visitèrent ce pays au quinzième siècle. Il atteste aussi leur extrême inexactitude dans l'examen des objets de cette nature; car le père Tellez parle expressément d'une pierre de trois coudées, sur laquelle il y a, dit-il, des lettres en partie grecques, en partie

(1) La relation de ce voyageur grec sera citée et discutée ci-après plus en détail. *Tr.*

latines, mais presque effacées par l'injure du temps (1). On doit en conclure, ou qu'ils ont ignoré le contenu de l'inscription, ou qu'ils l'ont caché à dessein, parce qu'il ne s'accordoit point avec leur prétendue histoire d'Abyssinie. En effet ce monument ne permet plus de croire que les rois d'Abyssinie descendissent de Salomon, et que les Abyssins eussent été convertis au judaïsme ; car il n'est pas probable qu'un roi, sorti d'une telle souche, se fût dit fils de l'invincible dieu Mars, et qu'il eût érigé à cette divinité des statues, sur la grande route, si près de la capitale.

Le sujet de l'inscription en lui-même n'est pas fort intéressant, puisqu'il ne s'agit que d'une expédition faite avec succès contre les Bougaeites. J'ai déjà dit que je supposois que cette tribu étoit la même que les Bogenses d'Edrisi, dans le pays desquels étoient les monts Alahabi, fameux par leurs mines d'or. Mais, quoique le sujet de l'inscription ait moins d'intérêt que l'on n'auroit pu le supposer, on y trouve quelques détails cu-

(1) Ludolf, p. 251.

rieux ; telle est l'hospitalité exercée par le Roi envers ses ennemis vaincus ; l'attention qu'il a de les approvisionner de viande, de pain, de vin et de bière, procédé parfaitement conforme à celui dont on a usé dans ce pays, depuis tant de siècles et dont on y use encore, comme l'attestent, à chaque page, le journal de Poncet et le mien. Mais ce qu'il y a de plus précieux dans cette inscription, c'est le commencement et la fin. On y voit, comme un fait bien constaté, qu'Axum étoit la capitale d'un peuple appelé les Axomites ; ce qui donne du poids au témoignage des auteurs qui ont fait mention de ce peuple, et des ambassades que les Romains lui envoyèrent ; tandis que jusqu'ici on avoit à cet égard beaucoup de doute ; parce qu'aucun fait bien connu, ni aucun monument, existant en Abyssinie, ne venoit à l'appui de ces autorités.

Cette inscription, en prouvant l'existence d'un roi nommé Aeizana, qui régna sur les Axomites et qui avoit un frère appelé Saiazana, établit l'authenticité de la lettre adressée par l'Empereur Constance à ces deux frères qui y sont désignés comme rois (*tyran-*

nides) des Axomites (1). Or c'est en grande partie sur cette lettre que repose l'opinion relative à l'introduction du christianisme en Abyssinie dans le temps où elle fut écrite. Cette inscription démontre que, même à cette époque reculée, l'empire d'Abyssinie étoit très-puissant; que déjà alors, tout au moins, une grande partie de l'Arabie lui étoit soumise; d'où il résulte que la durée de cet empire dans le pays, et par conséquent aussi sur la mer Rouge, a été bien plus longue qu'on ne l'avoit jusqu'ici supposé.

Cette inscription, ayant été trouvée si avant dans l'intérieur des terres, prouve que la langue grecque s'étoit répandue dans le pays; et peut par là servir à confirmer ce que l'auteur du Périple dit du savoir de Zoskalès. Nous y apprenons aussi, pour la première fois, que les Abyssins avoient adopté les dieux grecs. Elle dément d'ailleurs, comme je l'ai déjà insinué, la fable qui fai-

(1) Ludolf, p. 125.

En lisant la lettre dans Athanase, on voit que ce n'est pas Constance, mais Athanase, qui emploie la dénomination de *tyrannoi*, expression usitée en grec pour signifier un monarque absolu. Voyez la note B à la fin. *Tr.*

soit descendre les Rois d'Abyssinie de la Reine de Saba, et qui présentoit la nation comme ayant été convertie au judaïsme.

Cette inscription jette aussi du jour sur une autre non moins curieuse et importante, qui, selon Cosmas Indicopleustes, fut trouvée par lui à Adulis, et qui a excité l'attention de plusieurs savans.

Cosmas vivoit sous le règne de l'Empereur Justin, et visita Adulis en qualité de commerçant. Pendant son séjour dans cette ville, il entreprit de déchiffrer une inscription qu'il y remarqua et qui étoit écrite en caractères grecs. Il le fit pour complaire au désir d'Elesbaas (ou Caleb Négus), roi d'Abyssinie, qui étoit alors sur le point de tenter une expédition contre l'Arabie, et qui avoit sans doute ouï dire à Axum, que cette inscription étoit relative aux conquêtes de ses prédécesseurs. Une partie de l'inscription étoit gravée sur une table de basanite. Elle commençoit par l'énumération des titres de Ptolémée (Evergéte), et donnoit ensuite une notice de ses victoires en Asie. L'autre partie étoit gravée sur un siège de marbre blanc, et contenoit un long récit de victoires remportées en Abyssinie. Cette seconde parois-

soit à Cosmas, faire suite à la première; quoiqu'à cet égard, il n'use pas d'une expression pleinement affirmative. Il dit simplement: « comme de suite, il étoit écrit » ainsi sur le siège. »

On a élevé diverses objections contre ce récit de Cosmas, et l'on peut en proposer d'autres encore. Mais toutes portent sur les deux inscriptions envisagées comme ne formant qu'un seul tout. Sous ce point de vue, les objections sont insolubles; mais elles disparoissent si l'on envisage les deux inscriptions comme distinctes et indépendantes l'une de l'autre. Or on ne les a confondues que parce qu'elles étoient rapprochées. Quant à Cosmas, il a d'ailleurs été conduit à supposer que les deux n'en faisoient qu'une; parce qu'il ne savoit à qui attribuer la dernière, Un coup-d'œil, jeté sur son ouvrage, fait voir que c'étoit un homme simple, foible, crédule; dont les assertions, lors même qu'il les donne avec confiance, doivent être pesées avant d'être crues. Il est à remarquer que non-seulement l'inscription de la table et celle du siège ne sont point liées par le sens, mais qu'elles ne se mentionnent point mutuellement. La forme de la table est telle, que

que jamais elle n'a pu faire partie du siège ; ces deux monumens, tels qu'ils sont décrits, portent même, dans le travail d'exécution, des indices de deux époques différentes ; car les piliers du siège appartiennent évidemment au bas empire romain. On peut observer encore que les matériaux, mentionnés ci-dessus, ne sont pas les mêmes. Par toutes ces raisons, je crois pouvoir conclure avec assurance, que les deux inscriptions, transcrites par Cosmas, ne sont pas deux parties d'un même tout, mais deux inscriptions tout-à-fait distinctes. J'appellerai la première l'inscription basanite ; et la seconde, gravée sur le siège, l'inscription adulite.

L'inscription basanite contient les conquêtes de Ptolémée en Asie ; et j'imagine qu'elle fut portée à Adulis, par l'ordre de ce prince, sans que jamais il y ait lui-même pénétré. L'inscription adulite ne peut absolument convenir à Ptolémée, comme on le voit en suivant, sur la carte de Ludolf, les expéditions qui y sont mentionnées ; elle est manifestement relative aux conquêtes d'un Roi d'Abyssinie.

La conformité de cette dernière inscrip-

tion avec celle que j'ai trouvée à Axum ; en particulier le titre commun de fils de Mars que prend, dans l'une et dans l'autre, celui qui a fait ériger le monument, me frappent beaucoup, et me persuadent, non-seulement que l'inscription adulite est d'un roi d'Abyssinie, mais encore qu'elle ne peut être d'une date fort éloignée de celle de l'inscription d'Axum. Peut-être est-elle du même roi ; car il faut remarquer que, selon l'histoire de Bruce, Aeizanas régna précisément vingt-sept ans (1).

J'espère enfin avoir clairement démontré que les deux inscriptions de Cosmas sont deux inscriptions distinctes. Le second point que j'ai discuté n'admet pas des preuves aussi rigoureuses ; mais je crois en avoir dit assez pour exciter l'attention de ceux qui sont plus en état que moi de prononcer sur ce sujet d'une manière décidée.

---

(1) Cette remarque a rapport à une assertion faite dans la dernière partie de l'inscription de Cosmas (de celle par conséquent, que Mr. Salt nomme adulite). Il y est dit, que le roi qui l'a fait faire étoit dans la vingt-septième année de son règne. Or Ptolémée n'a régné que vingt-cinq ans. *Tr.*

Nous revinmes déjeûner, puis nous reprimes notre marche, résolus de visiter encore une fois Calam Négus, que je crois être les catacombes appartenant à l'ancienne ville; nous primes des lumières avec nous, et descendimes dans les deux excavations; je n'ai toutefois rien de plus à en dire. De là, nous allâmes droit à Adowa par la même route que nous avions déjà tenue.

Le soir, je reçus du Ras, par un soldat à son service, un message, par lequel il s'informoit de notre santé, etc. Cet homme me dit que le Ras attendoit cinq mulets de retour; mais comme cela étoit contraire à ce que le Ras m'avoit dit, j'envoyai au Bacha Abdalla déclarer que, s'il en alloit ainsi, je n'en accepterois pas un seul, préférant de marcher à pied, à être trompé.

Octobre 20. Cette journée fut employée à faire nos préparatifs de voyage. Le Bacha Abdalla nous fit visite dans la matinée, et nous amena quatre mulets à vendre, entre lesquels j'en choisis deux; on en demandoit trente dollars, mais je les eus pour vingt chacun, payables à Massowa. Nous engageâmes aussi quarante porte-faix, à deux

dollars par homme, à payer dans la même ville; en tout cela le Bacha Abdalla nous fut fort utile. Du reste, il fut impossible de nous procurer quelque argent; et j'avois tout lieu de craindre que ceci ne devînt pour nous une source d'inconvéniens graves, avant que nous pussions atteindre Massowa. Il fut réglé, sur mes fortes remontrances, qu'on ne renverroit au Ras que quatre mulets, avec une lettre de ma part pour lui expliquer mes raisons. J'y disois que s'il le vouloit, je renverrois tous les mulets, à l'exception toutefois de celui qui m'avoit été donné par le Baharnégash Yasous. La lettre étoit écrite et prête à être expédiée, quand j'appris que, malgré un présent que j'avois fait au messager (frère de notre guide), il refusoit de se charger de cette lettre, et vouloit absolument emmener les cinq mulets. Irrité de cette tentative faite dans le but de me tromper, je déchirai la lettre, et demandai, que tous les serviteurs du Ras partissent, en emmenant avec eux tous les mulets; déclarant que, si les cinq mulets partoient, il ne resteroit pas avec moi un seul de ces serviteurs. Avant la nuit, ils vinrent faire leur paix, exprimèrent leur

chagrin de tout ce qui s'étoit passé, et me prièrent d'écrire une seconde lettre. Je les renvoyai à Hamed Chamie, disant que je ne lui donnerois pas la peine d'écrire encore une fois, à moins qu'ils ne pussent eux-mêmes l'obtenir de lui.

Octobre 21. Guébra Sélassé m'apporta une autre lettre écrite par Hamed Chamie, à laquelle je donnai cours. Je fus occupé, pendant toute cette journée, à faire une copie exacte de l'inscription d'Axum, et à m'entretenir avec quelques-uns des habitans. Le capitaine Rudland s'occupa d'écrire le journal. Mr. Carter perdit dans la matinée sa toile d'Abyssinie; elle lui fut volée pendant quelques minutes qu'il s'écarta de l'endroit où il avoit dormi.

Octobre 22. Ce jour étant celui qui avoit été fixé pour notre départ, nous fûmes tout prêts de bon matin, mais nous nous vîmes obligés d'attendre long-temps le Bacha Abdalla, qui avoit promis de nous faire visite avant que nous nous missions en route. Il arriva vers les huit heures et fut le très-bien venu, car il nous apportoit un paquet de lord

Valentia, daté de Mocha le 20 août, qui étoit venu d'Aith par Buré et par Antalow. J'y trouvai jointe une note de Pearce, qui rendoit compte de sa situation actuelle d'une manière fort satisfaisante. Dans celle où nous étions nous-mêmes, il n'étoit pas en mon pouvoir d'avoir avec le Ras des communications ultérieures sur les sujets principaux que lord Valentia traitoit dans sa lettre; tout ce que je pus faire donc fut d'écrire à Pearce, pour lui demander que l'homme qui attendoit à Antalow, fut renvoyé immédiatement à Aith, avec la nouvelle (en cas qu'il y trouvât le vaisseau), que nous étions fort avancés dans notre route sur Massowa. J'eus ensuite quelques entretiens avec le Bacha Abdalla, touchant le Naïb et Currum Chund; et il me parut aussi convaincu que moi de leur friponnerie. Il me dit qu'en conséquence le Baharnégash avoit ordre de nous fournir une garde et de nous voir rendus à Massowa en toute sûreté. On nous amena un mulet de plus, ce qui compléta le nombre dont nous avions besoin. Le prix en fut le même que celui des autres. Une nouvelle difficulté que j'avois prévue ne manqua pas de s'élever. Tous nos porte-faix

chrétiens refusèrent d'avancer, jusqu'à-ce qu'ils eussent reçu une partie de leur paie. Quoique cette demande ne fût nullement déraisonnable, je me vis contraint d'y répondre par un refus, parce que le fonds qui me restoit en caisse étoit trop petit, pour me permettre d'en dépenser une partie. Je n'avois plus que vingt-cinq dollars, et on ne pouvoit ici se procurer d'argent à aucun prix, car j'avois été le matin jusqu'à en offrir le vingt pour cent, sans en obtenir. Quand les mulets furent prêts, j'indiquai à Hamed Chamie la partie la plus précieuse de notre bagage, pour qu'elle fût confiée aux musulmans qui nous étoient restés fidelles; et je lui laissai l'ordre d'attendre jusqu'au soir, afin de se procurer des porteurs pour le reste, ou s'il ne pouvoit y réussir, de nous joindre à notre première station. Ayant ainsi finalement arrangé tout vers les onze heures, nous quittâmes Adowa, après avoir pris congé de notre ami le Bacha Abdalla, dont les talens et l'intégrité nous avoient attachés à lui, et qui nous avoit rendu toutes sortes de services de la manière la plus obligeante. Nous dirigeâmes notre marche au nord d'Abba Garima, sur une chaîne de collines

médiocrement élevées, et ensuite le long d'une belle vallée, où coule un ruisseau d'une belle eau, que les habitans avoient soigneusement détournée sur leurs champs, selon la méthode indienne. Ensuite nous montâmes une colline rapide à la droite du village de Mumsai, commandé par Ayto Guébra Ambac, attendant toujours l'arrivée de nos gens, mais en vain; ensorte que nous fûmes obligés de nous contenter des vivres que nous pûmes nous procurer; savoir de fèves, de maïs et d'une poule sauvage. Je tuai ce jour un faucon blanc et noir, ayant la queue brune, l'œil grand et de couleur noirâtre. Cet oiseau est remarquable par la hauteur à laquelle il plane. Nous rencontrâmes sur notre route l'ozoro Tishai et sa suite, qui alloient faire visite à Ayto Ischias. Cette dame m'envoya le soir une petite quantité de maize.

Octobre 23. Nous attendions avec impatience le reste de notre bagage, qui n'arriva qu'à midi. Nous nous amusâmes, en attendant, à tirer quelques petits oiseaux, pour les ajouter à notre collection. Les

hillets (1) abondent surtout dans cette vallée. Ils voltigent parmi les herbes et les buissons. On les voit souvent poursuivre de petits oiseaux, qui ressemblent beaucoup aux ortolans de roseaux. Ils ne sont cependant pas faits de manière à voler très-rapidement, car leurs queues paroissent trop pesantes pour le corps. Ce sont de petits oiseaux avec des queues en éventail, d'une longueur remarquable ; il y en a quatre ou cinq espèces ou variétés. L'une est noire ; une autre noire avec des taches d'un rouge brillant sur les ailes ; une troisième avec des taches également brillantes, mais jaunes ; une quatrième est tachetée de blanc et de noir. Nous en tuâmes trois dans la matinée, et nous en avions déjà deux auparavant. A ceux qui étoient dans le meilleur état, nous comptâmes douze plumes à la queue, par paires de longueur inégale. Je découvris quelques-uns de leurs nids dans les buissons ; ils sont fort petits et recouverts par dessus, comme il paroît que sont presque tous les

(1) Nous avons pris inutilement quelques informations sur cette espèce d'oiseaux, qui ne se trouve pas dans Pennant. *Hillets* semble désigner des oiseaux de colline. *Tr.*

nids dans ce pays. Les derhomais (1) sont aussi nombreux ici ; ils aiment beaucoup jucher sur les branches fortes des arbres, et font une espèce de bruit ou de croassement semblable à celui du corbeau.

Nous reconnûmes à l'arrivée de Hamed Chamie que notre prompt départ d'Adowa avoit beaucoup contribué à accélérer celui de notre bagage ; car dès que nous fûmes loin, Guébra Sélassé et le Bacha engagèrent, à force de promesses, de menaces et de coups, les chrétiens qui étoient à notre service, à se charger de tous nos effets. Nous nous arrêtâmes à Mumsai jusques à trois heures. A ce moment le maître du logis vint à nous et nous fit présent d'un bœuf et de deux chèvres ; sûrement pour se débarrasser de nous, car à l'instant même notre guide nous avertit qu'il falloit partir pour aller à un autre village. Notre route suivoit la vallée de Mumsai, qui est partout dans un bon état de culture ; une partie est en jardins, principalement, à ce qu'il paroît, pour la culture du capsicum. C'est certainement ici que sont le ruisseau et la

---

(1) Oiseau aquatique. Voyez au 3 août. T. I. p. 87.

vallée que Bruce nomme Ribierani; mais ni ce nom, ni l'anecdote qui s'y rapporte, ne sont actuellement connus de ceux qui habitent les lieux d'alentour. A l'extrémité supérieure de la vallée, nous gravimes une colline escarpée et rocailleuse; laissant à notre droite la montagne de Samayut, qui servit d'asyle au Ras Michel, quand il porta les armes contre son Roi Yasous. Notre guide nous conduisit ensuite à un village situé à gauche sur une haute colline, appelé Asshashen. Les villageois ne furent pas fort contens de nous voir arriver chez eux, et se montrèrent bientôt armés de bâtons, de piques et de boucliers, paroissant vouloir nous repousser. L'un d'eux, plus impudent que les autres, vint droit à nous, tandis que nous étions assis sur une couchette en face des maisons, et me menaça de l'arme qu'il avoit en main. Je ne crus pas devoir supporter cette attaque; je tirai mon coutelas, et déclarai que je l'en frapperois, s'il faisoit un pas en avant. Là-dessus il s'éleva un grand trouble. Tous nos gens prirent les armes; du côté opposé les villageois gardoient une attitude menaçante, et les femmes, placées sur les toits des maisons, se tenoient avec des pierres

en main, toutes prêtes à nous assaillir. En général les Abyssins parlent plns qu'ils n'agissent. Tout finit de la part de nos adversaires par des criailleries, des disputes et du bruit. Quand l'affaire fut terminée, je quittai ce lieu et descendis dans la vallée. Nous y dressâmes notre tente sur la terre, afin d'avoir un asile pour la nuit. Mais bientôt il nous arriva une députation des chefs du village, qui venoient nous présenter leurs excuses de tout ce qui s'étoit passé, nous promettre tout ce dont nous pourrions avoir besoin, et s'engager à mettre aux fers le coupable, pour l'envoyer ensuite au Ras. Pour faire plaisir à nos gens, je consentis à revenir au village, où nous nous logeâmes dans une maison qui appartenoit au Gusmatie Ischias l'aîné, qui a le commandement de ce district. Comme notre guide désiroit de rester ici encore un jour, pour mettre en règle l'affaire relative au châtiment de l'homme qui nous avoit insultés, je donnai ordre que l'on tuât deux bœufs, l'un pour les chrétiens, l'autre pour les musulmans, et qu'on les coupât par tranches pour notre subsistance pendant le reste de la route. Un tour que notre guide joua aux gens de ce village peut donner une

idée de ses ruses habituelles. Peu après notre arrivée en ce lieu, ma bride angloise manqua; sur quoi notre guide fit un vacarme affreux : il menaça, avec les expressions les plus fortes, de toute la colère du Ras; et extorqua, par ce moyen, des chefs du village un bœuf, deux moutons, et plusieurs autres choses, dont nos gens avoient besoin, en sus de ce qu'on nous avoit déjà fourni; après quoi, il tira la bride d'un coin de la chambre où il l'avoit lui-même cachée, et se mit à rire au nez de ces villageois, de l'adresse avec laquelle il avoit surpris leurs présens.

Octobre 24. Je pris le matin une vue des montagnes de Samayut et d'Assor, du haut d'une des maisons du village. Les chefs nous donnèrent une vache et un mouton. Vers les trois heures de l'après-midi, nous eûmes un message de l'ozoro Tishai, résidant au village de Gunduftch, qui nous demandoit de venir la voir dans la soirée. Ce message étoit accompagné d'une corne pleine de maize, et d'une petite quantité de froment encore vert, destiné à être rôti.

Il fut décidé en conséquence, que Hamed

Chamie et les musulmans, avec notre bagage, iroient en avant jusqu'à un autre village, et que nous nous rendrions à Gundufteh au coucher du soleil. Ce village est situé sur le côté nord-est d'une vallée petite, mais belle et fertile, qui n'est séparée de la plaine de Samayut, que par une colline d'une hauteur médiocre. Il est bâti sur le premier talus d'une montagne escarpée, dont le sommet est terminé par des masses pyramidales de rochers nus. Les maisons y sont mêlées d'arbres de l'espèce du cèdre et du wanza; et présentent du bas de la vallée, un aspect fort pittoresque.

Nous fûmes fort bien reçus par le chef du lieu, qui étoit le Gusmatie Ischias, (fils du Ras Michel et de l'ozoro Galadait), homme avancé en âge; et par l'ozoro Tishai, qui étoit là en visite. Nous passâmes une soirée dans le vrai goût d'Abyssinie; c'est-à-dire que la conversation fut fort libre. Après que chacun eut bu un verre d'arrack, le maize circula avec profusion. En même-temps on servit une espèce de souper, consistant en un curry de volaille, dont les dames se gorgèrent avec tant de prestesse, qu'il ne nous resta que les os, les uns complétement, les

autres à moitié, dépouillés. Cette part qui nous fut laissée, quelques boulettes de canards (comme les appeloit fort bien un de nos gens), faites de farine grossière, de ghee et d'eau chaude, et des gâteaux en petite quantité, faits avec du teff aigre, firent tout notre repas. Des fèves et du froment vert furent servis ensuite, dont nous priâmes qu'on nous permit de faire le souper de nos mulets. Dans la première partie de la soirée, je saisis l'occasion de faire quelques questions sur Bruce, auxquelles j'obtins des réponses du vieux chef, qui nous assura connoître Gondar parfaitement. Il dit que Bruce jouissoit de toute la faveur du Roi, qui lui avoit donné une très-bonne maison pour sa demeure et fournissoit à son entretien; mais que le Roi ne lui avoit jamais donné aucune terre, ni aucune espèce de commandement; que Bruce vivoit beaucoup avec l'Itéghé et l'ozoro Esther; mais peu avec le Ras; que jamais, pendant son séjour dans ce pays, il n'avoit été à la guerre; qu'il restoit beaucoup chez lui, et étoit très-curieux de plantes, de pierres, etc. : il ajouta qu'en ce temps-là c'étoit lui-même, qui commandoit dans Raselfil (*Ras-el-feel*);

et qu'il s'étoit trouvé à la partie de chasse de Tcherkin, dans le temps où Bruce y passa en allant à Sennaar.

J'eus toutes sortes de raisons d'être convaincu de la vérité de ces rapports, parce qu'ils s'accordent avec ceux que m'avoient faits différentes personnes, à qui je m'étois adressé, en temps et lieux différens, pour avoir des informations de Bruce.

Hadji Hamed, de qui j'ai parlé ci-devant comme ayant été envoyé par le Ras pour nous conduire eu sûreté à Antalow, homme d'environ cinquante-un ans, se rappeloit Bruce fort bien, et disoit qu'il y avoit trente-cinq ans que ce voyageur étoit arrivé dans le pays; qu'il y étoit resté un ou deux ans; qu'il avoit été bien reçu par le Roi, Técla Hamainout, qui avoit coutume de lui donner de l'argent, et de lui envoyer des vivres chaque jour; mais qu'il n'avoit eu aucune espèce de gouvernement ni de terre dans sa dépendance. Le Ras Michel lui donna une maison à Koscam, mais ne l'employa jamais dans aucun des offices de l'état; il étoit le favori de l'Itéghé et de l'ozoro Esther; il alla au Nil, et fut volé en chemin par le fils d'Absa Béga, à Corringa; et lui-

même

même (Hadji Hamed) étoit celui que le gouvernement avoit envoyé pour recouvrer ce que Bruce avoit perdu à cette occasion. Il déclaroit positivement, que Bruce n'avoit jamais été mis en possession d'aucune portion de terre, pas même aux sources du Nil; qu'aucun commandement ne lui avoit été conféré, ni par le Roi, ni par le Ras; qu'il n'avoit jamais assisté à aucun des combats, que s'étoient livrés Welléta Fasil et le Ras Michel; et qu'en particulier, pendant la bataille de Serbraxos, il étoit dans la maison de l'Abouna Joseph. Bruce vivoit habituellement à Koscam, avec l'Itéghé, de qui il étoit fort considéré, ainsi que du Roi, du Ras et de l'ozoro Esther. Ce fut en particulier par la faveur de l'Itéghé, qu'il recouvra ce qu'on lui avoit volé dans son voyage aux sources du Nil. Il n'entendoit pas bien l'amhario ni le tigré, et ne parloit pas l'arabe beaucoup mieux que moi; mais il avoit avec lui un interprête nommé Michel. En général il évitoit d'aller beaucoup en société.

Yussuf, interprête du dernier Abouna, me fit visite le 26 septembre. Il avoit accom-

pagné l'Abouna d'Alexandrie ici, il y avoit trente-cinq ans. Il est parent de Marcos, le patriarche grec actuel. Il me dit qu'il avoit bien connu Bruce, et qu'il avoit envoyé trois de ses gens pour l'accompagner au Sennaar. Qu'il avoit appris sa bonne arrivée dans ce pays-là, mais qu'il n'avoit jamais su ce qu'il étoit devenu depuis. Il parloit de lui avec des expressions de regret, et parut affligé quand il sut qu'il étoit mort. Cet interprête et tous ceux avec qui j'ai eu occasion d'en parler m'ont peint le Ras Michel des mêmes couleurs que Bruce. Il disoit que le dernier Abouna avoit conservé sa place pendant trente-trois ans; mais qu'il se rappeloit Abba Sulama, que le Ras Michel, disoit-il, avoit fait pendre avec Négardus et quelques autres. Il ajoutoit que tout alloit bien pendant le règne de Técla Hamainout; que lui en particulier étoit bien approvisionné et avoit de tout en abondance; mais qu'ensuite il étoit survenu des divisions et de continuels changemens de rois; et qu'enfin lorsque l'Abouna mourut, lui-même avoit été laissé dans l'abandon; qu'il avoit été obligé de vendre ses fusils à mèches au nombre de dix, ses épées, en un mot tout

ce qu'il possédoit ; il désiroit beaucoup que je pusse l'emmener avec moi en Egypte.

Un grec nommé Géorgis, qui avoit résidé quelque temps à Gondar, me parut le plus intelligent de ceux de sa nation que j'eusse encore eu occasion de rencontrer ; il avoit voyagé dans l'Inde et parloit l'indostan ; il écrivoit aussi l'arabe. Il m'apporta deux exemplaires du vieux et du nouveau Testament en arabe et en latin, imprimés à Rome en 1671, sur chacun desquels étoit écrit : *Pertinet ad Missionar. de Prop. Fid. anno* 1746. (1). Il montroit ces livres avec orgueil, et disoit qu'il les avoit achetés à Adowa. Comme il ne pouvoit avoir aucun motif de m'en imposer, je lui adressai mes questions ordinaires touchant Bruce ; ses réponses confirmèrent pleinement celles qui m'avoient été faites par d'autres.

Ligantur Metcha, un autre prêtre dont je ne sais pas le nom, Négada Mousa, et le principal maçon du Ras, se souvenoient aussi de Bruce ; et s'accordoient à dire qu'il n'avoit jamais reçu du Roi aucune place,

(1) Ce livre appartient aux Missionnaires de la propagande, en 1746.

aucun gouvernement, ni aucune terre. Tous affirmoient également, qu'il n'avoit jamais commandé aucune espèce de troupes, en particulier qu'il n'avoit point commandé la cavalerie Coccob, à la tête de laquelle étoit, au temps où Bruce fut dant le pays, un ami intime du prêtre qui m'en parloit.

Dans les différentes conversations que j'eus avec le Ras, je tâchai de mettre sur le tapis l'arrivée de Bruce en ce pays. Il parloit de lui fort légérement, et éludoit, autant qu'il le pouvoit, toutes les questions qui le concernoient. Tout ce que je pus en tirer, fut que Bruce vint dans le pays immédiatement après la bataille de Fagitta, au moment où lui Ras fut nommé pour commander dans les provinces de Bégemder et d'Ambara; que Bruce alla aux sources du Nil; qu'il ne fut présent à aucune bataille; qu'il n'eut aucun rang public en Abyssinie; enfin qu'on n'avoit jamais su pourquoi il étoit venu dans ce pays.

Ces témoignages, joints à ceux que j'ai cités ci-dessus, d'Ayto Ischias, du prêtre que je rencontrai à mon retour d'Axum et du domestique d'Unus à Adowa, forment une masse de preuves suffisantes, selon moi,

pour jeter beaucoup de doute sur la vérité du récit que Bruce a fait de divers événemens, dans lesquels il se représente comme y ayant été intéressé pendant son séjour en Abyssinie.

Le gusmatie Ischias fut la seule personne, à l'exception des prêtres, que je vis porter un habillement de dessous, qu'ils appellent *comise*. Mais on nous dit, qu'auprès du roi, tout le monde s'habilloit ainsi. Il m'apprit, qu'il y avoit vingt ans, qu'il avoit quitté Gondar; qu'auparavant il résidoit constamment ou à Gondar, ou à Raselfil. Sa sœur Acalasa, jouissoit d'un grand pouvoir dans le Tigré, et avoit sur le Ras beaucoup d'influence au commencement de son administration.

Octobre 25. Nous primes de bonne heure congé du Gusmatie, et continuâmes notre route en passant à l'ouest de la montagne de Gundustch, à travers la plaine d'Yécha, qui n'est point cultivée, à l'exception de quelques places voisines du village à notre droite. Nous laissâmes ensuite les montagnes d'Yécha à notre gauche. Ces montagnes, comme celles d'Adowa, sont terminées par de vastes

masses de rochers nus, dont les couches sont presque verticales. La vue de Samayat, dans ma collection des plus grandes vues, pourra donner une idée assez juste de leur forme (1).

Nous nous arrêtâmes quelques momens sous un arbre de l'espèce appelée Momunna, à côté d'une source d'eau ferrugineuse. Ensuite nous marchâmes sur des rochers foiblement recouverts d'une couche de terre, suivant la direction de l'est; et après six milles et demi de marche, nous rencontrâmes la rivière Anguéa. Elle a rarement plus de vingt pieds de large; en quelques endroits elle a sept ou huit pieds de profondeur, et en d'autres moins de sept ou huit pouces. Il y a peu d'arbres et de buissons sur les bords; nous y vîmes le plus grand poisson que nous eussions encore rencontré en Abyssinie. Il nous parut une espèce de mulet. Quelques-uns avoient au moins un pied de long (2).

(1) Cette vue ne se trouve pas dans le voyage, et fait peut-être partie de celles qui ont été publiées à Londres séparément. *Tr.*

(2) Il est singulier que nos voyageurs n'eussent point rencontré de poisson de plus d'un pied. Il est probable que les rivières d'Abyssinie en fournissent de bien plus grands. *Tr.*

Nous nous arrêtâmes ici pour nous baigner. Peu après, Hamed Chamie et notre bagage nous rejoignirent. Ils avoient passé la nuit dans un village voisin, où ils avoient été bien traités; ayant reçu en présent un mouton, du pain et du bouza. En quittant la rivière Anguéa nous fîmes tant de circuits sur des collines élevées, qu'il nous fut difficile de nous faire une idée exacte de notre route; mais nous n'avions pas fait deux milles, quand nous atteignîmes le village de Dogai. Il est sous le commandement de Lecka Moqua Ayto Sélassé, que j'avois rencontré à Adowa, et qui alors étoit à Antalow.

Octobre 26. Le vieux maître du logis, qui paroissoit dans la dernière misère, nous reçut avec beaucoup d'égards, et nous témoigna tant de bonne volonté, qu'en partant je lui fis présent de deux dollars, n'ayant d'autre regret que de ne pouvoir faire davantage pour lui, vu la grande réduction de notre caisse. Il n'en fut pas moins reconnoissant de cette foible libéralité. Vers les sept heures nous descendîmes du village de Dogai, et après une marche de quatre milles, nous arrivâmes à un lieu, où deux ruisseaux, ve-

nant l'un de l'est et l'autre du sud, se joignent et coulent au nord, en marquant la limite des districts de Gella et de Técho. Un peu au-dessus du confluent, nous observâmes dans les rochers quelques beaux bassins, où l'eau étoit parfaitement pure, et qui offroient un bain fort agréable. Nous en profitâmes pour nous rafraîchir; et reprimes ensuite à l'est en suivant à peu près le cours de l'un des ruisseaux, que nous passâmes et repassâmes vingt ou trente fois. Le capitaine Rudland tua un oiseau d'une espèce voisine du martin pêcheur.

Après avoir quitté le ruisseau, nous marchâmes encore quatre milles par des collines irrégulières, jusqu'au village d'Awalédo, laissant sur notre gauche, le village de Zonquib, à environ cinq milles. Les habitans du premier de ces villages étoient fort peu disposés à nous faire les fournitures nécessaires: mais voyant que leurs remontrances ne pouvoient point nous engager à partir; qu'au contraire nous avions déployé notre tente et que nous allions y prendre notre logement, ils jugèrent à propos de nous offrir une de leurs maisons; et après beaucoup de débats, il nous apportèrent trois

galettes de pain, et en préparèrent quelques autres pour nos porte-faix. Le maître de la maison où l'on nous logea m'apprit que ce district étoit sous le gouvernement partagé du Barrambaras Guébra Amlac, et de Bellétina Guéta Welléta Géorgis, deux fils d'Ayto Guéta Tucklai. Au temps du Ras Michel, il étoit gouverné par Ayto Guéta Tucklai. Toutes les kafilas, qui y passent, paient un tribut au village appelé Bet Négus (ou la maison du Roi) à côté de la rivière Mai Colquál. Ce tribut est réglé comme suit : Pour chaque homme portant un fardeau, deux poignées de poivre; et pour chaque âne chargé, deux pièces de toile bleue. Dès que le Shum a connoissance d'une kafila qui passe, il se fait payer une pièce de toile de Surate, ou un brulhé (1), et en retour il fait présent d'un mouton au propriétaire de la kafila. Quand la caravanne arrive à Antalow, le Ras reçoit cinq ou six brulhés, autant de pièces de Surate, et des autres articles en proportion. Chacun des deux chefs du district ci-dessus mentionné paie annuel-

(1) Ce mot a été employé ci-dessus pour signifier un verre. *Tr.*

lement au Ras mille pièces de toile d'Adowa, et le collecteur des taxes, Ayto Confu, paie deux fusils à mèche. Le vieillard ajouta qu'au temps du Roi Yasous, le chef de ce district ne payoit que trois cents pièces de toile; que le Ras Michel avoit porté ce tribut à trois mille; mais qu'à l'avénement du gouverneur actuel, il avoit été réduit à deux mille.

Octobre 27. Nous reçûmes un mouton des villageois, et reprimes de bonne heure notre voyage. Tout ce district est entouré de collines élevées et pleines de rochers, ayant le sommet dépouillé, et formées de couches horizontales fort régulières. Nous passâmes par une des chaînes inférieures, près de laquelle on voit les ruines d'un village considérable. Au sommet nous aperçûmes un oiseau de l'espèce que Bruce a désignée sous le nom d'aigle noir, mais il ne fut pas à la portée du fusil. Le capitaine Rudland en tua un autre de l'espèce appelée ashkoko. Delà nous descendimes vers une petite flaque d'eau, qui se trouve au milieu d'un beau bosquet de darous et de lahaams. Un peu plus loin nous descendimes une colline fort roide et traversâmes une vallée couverte çà

et là de broussailles. Nous laissâmes à notre gauche les villages de Nurtha et de Mai Çolqual, en passant sur la crête escarpée d'une montagne, et parvinmes dans une plaine petite et non cultivée. Les trois milles suivans se firent sur des collines escarpées, en partie couvertes de colquals; après quoi nous passâmes entre les villes de Bellassa et Gella (Kella de Bruce), la première précisément à notre droite, la seconde à notre gauche à peu près à la distance de trois milles. En continuant nous trouvâmes, à un mille à l'est de Bellassa, le village de Négoté, où nous nous arrêtâmes pour y passer la nuit. Ce village est entouré de collines très-escarpées, entre lesquelles il n'y a presque aucun intervalle de plaine, les eaux n'y coulant que par des gorges serrées. Les côtés de ces collines sont formés en sillons par des murs pour la culture; mais la petite quantité de terre qu'on y trouve est pauvre et peu productive, et en tout ce pays a une grande apparence de stérilité. Le principal grain qu'on y cultive est le *léoghé*, dont Bruce a donné par erreur le dessin au lieu de celui du teff. Ce district de Bélassé est sous le commandement du bacha Guébra Eyut; il est

libre de contribution. Il y a ici une maison de péage établie pour les kafilas, tant celles qui viennent que celles qui s'en retournent; elle est comme toutes les autres, fort irrégulière. La possession en est assurée à Ayto Isghé et à Técla Hamainout, qui paient en conséquence au Ras quatre fusils à mèche par an. Une corne de civette (1) paie un quart de dollar; un esclave, de même; les ânes chargés, chacun un demi-dollar, quelquefois une pièce de toile de Surate et une poignée de poivre. Le péage pour les hommes chargés de fardeaux est le même qu'à Gella. On compte trois de ces péages ou barrières de Guébra, entre Dixan et Adowa; savoir Lughoé, Bellassé et Gella. Il y en a un quatrième à Adowa. Presque au nord de Négoté, à peu près à la distance de six milles, est la montagne de Tucklee, qui paroît un poste très-fort. Ce poste est situé dans les terres d'un chef révolté contre le Ras, appelé Négalé Hatzé, et lui a offert trois fois une retraite contre les troupes du bacha Guébra Eyut, qui a marché tout autant de fois con-

(1) Apparemment du musc tel que le fournit la civette. *Tr.*

tre lui par ordre du Ras. Le premier signe de sa rebellion fut le refus qu'il fit de se rendre auprès du Ras, il y a environ quatre ans, quoique celui-ci lui en eût intimé l'ordre. Là-dessus le bacha Guébra Eyut, comme tenant sous sa dépendance le district le plus voisin, reçut l'ordre de marcher contre le rebelle. Hatzé n'avoit pas des forces suffisantes pour tenir la campagne et résister à force ouverte ; après avoir escarmouché dans la plaine, il chercha un refuge sur la colline. L'expédition finit, comme à l'ordinaire, par brûler les villages et massacrer les habitans sans défense. Il semble que ce chef ne se croyoit pas en parfaite sûreté dans son fort ; car il traita avec le bacha et fit ses soumissions, en s'engageant à payer une amende de de cinq cents têtes de bétail. Mais ce ne fut que pour gagner du temps ; car quand le Ras envoya ses gens pour prendre possession de la forteresse, Hatzé leur tendit des embûches et les fit attaquer. Cela lui attira, environ deux ans après, une seconde visite du bacha Guébra Eyut ; elle aboutit à prendre dix des soldats de Négalé Hatzé, qui furent conduits devant le Ras. Ce chef néanmoins refusoit toujours de comparoître en sa pré-

sence. Cela lui valut, l'année dernière, une troisième attaque, qui se termina d'une manière aussi peu satisfaisante que les deux précédentes. Le fier rebelle n'est point subjugué ; il continue de défier toute la puissance du Tigré. Il a sous ses ordres un corps de trois mille lanciers, mais point de fusils à mèche. Nous reçûmes une chèvre du chef du village de Négoté, avec du pain pour nos porte-faix ; et nous tuâmes les deux vaches qui nous restoient encore.

Octobre 28. Nous quittâmes le village de Négoté à la pointe du jour, et descendimes environ deux milles, par une direction N. E., jusqu'à la plaine de Belassé, le long de laquelle coule un ruisseau limpide et peu profond. Le capitaine Rudland tua ici un kooper (cygne sauvage) et un vanneau remarquable par une longue épine qui lui sort de chaque aîle (1). Pendant trois milles, nous marchâmes sur un sol plat et pauvre ; après quoi nous arrivâmes par une pente douce au ruis-

(1) Ce vanneau (*lapwing*) est commun en Egypte, où un naturaliste allemand m'assura gravement, que c'est l'oiseau qui mange dans la bouche du crocodile.

seau appelé Nuzeranch. Environ trois cents mètres avant d'atteindre le bord, j'eus le bonheur de tirer un aigle noir de Bruce, qui perchoit sur le sommet d'un haut buisson; je le blessai à la tête, ce qui ne l'empêcha pas de s'élever en l'air et d'y voler en rond cinq ou six fois avant de tomber; je fus charmé de cette addition à notre collection, qui commençoit à devenir considérable. Nous trouvâmes les dessins de Bruce très-corrects.

Nous nous arrêtâmes environ deux heures au bord du Nuzeranch; nous fimes du pain, et prîmes un excellent repas, après quoi nous nous baignâmes dans le ruisseau. Comme la manière dont nous faisions notre pain est assez curieuse et peut devenir utile dans la suite à quelque voyageur, je vais la décrire. Notre farine, faite d'orge non criblé, brisé entre deux pierres, étoit mêlée d'autant d'eau qu'il en falloit pour la réduire en pâte; ensuite on l'applatissoit, et on appliquoit au centre de cette pâte une pierre, aussi dure qu'on la pouvoit trouver, chauffée jusqu'à rougir; la pâte étoit exactement appliquée à la pierre en forme de boule ronde; ensuite on la mettoit dans la partie la plus

claire du feu; et en peu de minutes, on obtenoit une galette excellente, telle du moins qu'à cette époque nous n'y trouvions rien à désirer. Cette manière de faire le pain est employée communément par les voyageurs en Abyssinie. Depuis le Nuzéranch, le pays est plat, stérile et couvert de broussailles; nous passâmes entre deux collines, couronnées de rochers à leurs sommets, présentant l'aspect de forteresses; et environ quatre milles plus loin, nous retrouvâmes notre ancienne route, au sud de la colline où nous avions vu pour la première fois un marché abyssinien. Nous fîmes encore deux milles et demi et arrivâmes à Abha. Le Baharnégash Subhart étoit absent (1); mais nous fûmes approvisionnés de pain par le Baharnégash Yasous, qui nous rejoignit en ce lieu. Il nous apprit qu'aussitôt que le Ras avoit reçu la lettre de lord Valentia, il lui avoit donné ordre à lui Yasous de nous accompagner jusqu'à Massowa.

(1) Nous découvrîmes ensuite que son absence étoit un jeu joué, pour se dispenser de faire à notre troupe des fournitures de vivres.

Octobre

Octobre 29. Nous quittâmes le village du Baharnégash de très-bon matin, éludant toute demande d'argent, et entrâmes dans la plaine de Sérawé; mais au lieu de tourner à l'est, nous nous dirigeâmes long-temps plus au nord, en suivant une gorge, où coule un torrent dans la saison des pluies; et après une marche d'environ quatre milles et demi, nous arrivâmes au puits de Haddadim, creusé dans le lit du torrent. Un grand nombre de bergers, la pique en main, étoient occupés à abreuver leurs troupeaux; et nous eûmes de la peine à obtenir un peu d'eau pour nos mulets; leurs bestiaux étoient tous en bon état, la plupart même très-gras. On me dit qu'ils appartenoient à une centaine de propriétaires, dont quelques-uns avoient fait plusieurs journées de marche pour les amener en ce lieu, vu qu'on ne trouve point d'eau dans la partie orientale de ce pays. Ces bergers étoient musulmans, et appartenoient aux tribus qui habitent le pied des montagnes. La plupart parloient un peu l'arabe. Ces puits doivent rapporter une rente considérable au propriétaire du sol; car chaque tête de bétail, qui s'y abreuve, lui paie une redevance, dont la

taux dépend de la sécheresse de la saison. Nous allâmes de là à un village, au-dessus des puits, nommé Barrado, où réside Cantiba Socinius, chef du district, homme de bonne mine, et qui a toute l'apparence d'un guerrier. Il nous reçut fort bien, et nous fit servir largement du maize. Nous fûmes logés dans une espèce de hangar, qu'occupoit en partie une famille de la tribu des Hazortas, venue ici pour aider à faire la moisson. J'eus occasion, le soir, d'observer leur manière de vivre, et d'ajouter quelque chose à la connoissance que j'avois de leurs habitudes. Leur souper ne consistoit qu'en quelques galettes d'un pain grossier, fait du grain qu'ils avoient recueilli aux champs le jour même. La vieille femme commençoit par cribler une portion de grains pour les dégager de leur balle. Le grain étoit ensuite broyé par elle-même et par sa jeune fille, puis réduit en une espèce grossière de farine détrempée, que la vieille répandoit avec la main sur un plat à moitié cassé, placé sur un feu vif. L'une et l'autre observoient en même temps fort attentivement le progrès de la cuisson. Un vieillard qui paroissoit le chef de la famille étoit assis à son

aise, fumant avec une pipe (*hooka*) du pays. Un jeune garçon, d'environ seize ans, étoit assis nonchalamment dans un coin; et dans un autre endroit, on voyoit deux enfans, une vache, et quelques chèvres. Je ne pus résister à la tentation de dessiner ce joli groupe. La famille eut à peine le temps d'attendre que la première galette fut cuite. A l'instant où elle fut ôtée de dessus le feu, elle fut dévorée avec avidité; et pour que rien ne fût perdu, la vieille femme chercha dans les cendres les moindres miettes qui avoient pu y tomber. Ils parurent cependant tous parfaitement heureux après ce frugal repas, qui se termina en buvant largement de l'eau pure.

Comme nous devions nous lever au point du jour, nous nous couchâmes presque aussitôt qu'il fut nuit; mais nous fûmes éveillés vers les dix heures par notre hôte, qui nous apportoit, tant pour nous que pour nos porte-faix, trois cents galettes de pain, environ six gallons (vingt-quatre pintes) de lait et une jarre de miel. Il nous avoit déjà fait présent d'une belle vache, et s'étoit répandu en excuses sur ce qu'il n'avoit point de maize à nous offrir.

Octobre 30. On me fit entendre que l'on s'attendoit à un présent, vû que notre hôte avoit ouï parler de quelque argent donné au Baharnégash Subhart, avec qui il étoit alors brouillé. Ce fut cependant avec beaucoup de politesse que ce sujet fut touché ; et comme je désirois fortement de me faire des amis dans ces provinces avant de les quitter (vû surtout que les chefs, sur cette extrême frontière, sont presque indépendans du Ras) je jugeai à propos d'offrir à notre hôte un doublon d'Espagne, que le capitaine Rudland se trouva par hasard avoir en sa possession. Ce présent lui fit grand plaisir, et nous nous quittâmes très-bons amis.

Après avoir passé la vallée à l'est, qui fait comme un creux dans la plaine de Sérawé, nous marchâmes sur des collines sauvages et incultes, couvertes d'acacias et de broussailles. Après environ six milles de route, nous arrivâmes à une gorge, au fond de laquelle nous eûmes le bonheur de trouver un ruisseau, qui tomboit goutte à goutte, mais qui formoit des flaques dans les creux des rochers ; on y voyoit les traces du torrent, qui dans le temps des pluies dé-

vastoit ses bords. Nous y primes notre déjeûner et un bain; après quoi, nous nous remîmes en marche, et regagnâmes notre ancienne route, près de l'endroit où le capitaine Rudland avoit tué ci-devant un abougumba. De là un mille de marche nous conduisit au village de Bacauco, où nous allâmes nous loger dans notre ancienne demeure, et où nous fûmes fort obligeamment accueillis par le maître de la maison. Deux de nos porte-faix tombèrent malades et s'en retournèrent à Adowa.

Nous acquîmes, dans le cours de cette journée et de la nuit précédente, quelques informations ultérieures sur les Sérawés. Ils sont tous chrétiens; on les considère comme étant proprement sous les ordres du gouverneur du Tigré; dont toutefois ils ont long-temps défié la puissance.

Quand le Ras fut de retour de son expédition de Hamazen, il envoya Fit Aurari Zogo contre les Sérawés. On dit qu'il eut du succès dans cette attaque, et qu'il mit à mort cent cinquante ennemis. C'est en conséquence de ce triomphe, que le Ras lui donna sa nièce en mariage.

Il n'y a pas plus d'un an, qu'un chef des

Sérawés, nommé Aguldum, prit les armes contre le Ras. Une querelle de famille fut la première occasion qui engagea le Ras à se mêler des affaires de cette nation. Ayto Aylo, frère d'Aguldum, partageoit avec lui le commandement. C'étoit, dit-on, un homme d'une conduite fort licentieuse, qui avoit emmené plusieurs femmes des villages appartenant à son frère, pour les faire servir à ses plaisirs. Aguldum en fut irrité. Il s'ensuivit une querelle; et Ayto Aylo étant le plus foible, eut recours à la protection du Ras. Celui-ci se trouva d'autant plus disposé à la lui accorder, qu'il avoit d'ailleurs quelques raisons de le faire. Des soldats d'Aguldum étoient entrés au service du Ras; puis à l'occasion de quelque mécontentement, l'avoient quitté brusquement, pour rejoindre leur ancien maître; en accablant le Ras de reproches, et lui disant qu'il étoit bien inférieur à Aguldum. Ainsi deux raisons l'excitant à la fois, le Ras marcha en personne contre Aguldum. A son approche, celui-ci s'enfuit au-delà du Mareb. Le Ras, continuant sa marche, brûla et ravagea tout le pays; mais bientôt il fut arrêté par Aguldum, qui, ayant fait une marche secrète,

l'attaqua de nuit pendant qu'il se croyoit dans une pleine sécurité, et tua plusieurs de ses gens. Le matin, le Ras poursuivit de nouveau son ennemi, jusqu'au village de Gella Garou, qu'il détruisit. Aguldum se retira dans un lieu sûr. Le Ras revint à Antalow, mais envoya les ordres les plus stricts au Baharnégash Subhart et à tous les chefs du voisinage, de ne donnér aucun asyle à Aguldum et de rassembler des troupes pour se mettre à sa poursuite en toute diligence.

Le chef de Gella Garou, ayant connoissance du lieu où Aguldum s'étoit retiré, l'attaqua de nuit et le perça de sa lance, tandis qu'il dormoit dans les bras de sa femme. Aguldum eut encore la force de se jeter hors du lit; mais avant qu'il pût atteindre les murs pour s'échapper, il fut mis en pièces à coups de coutelas. Sa femme, après avoir été en butte à tous les outrages du vainqueur, fut aussi massacrée avec un de ses fils.

Le Ras, se défiant au premier moment du rapport qui lui fut fait sur cet événement, envoya quelques hommes, au nombre desquels étoit Guébra Sélassé, pour

s'en assurer. Ils trouvèrent que tout s'étoit passé comme on l'avoit dit; en conséquence ils saisirent, au nom du Ras, tous les biens du rebelle, consistant en quatre chevaux, un mulet et vingt vaches; ils prirent aussi sa lance, son bouclier, son couteau, et sa peau de mouton. Celle-ci fut donnée à Guébra Sélassé par le Ras en forme de récompense. Nous avons eu occasion de voir, à Antalow, Ayto Aylo auprès du Ras; et j'appris qu'alors les Sérawés étoient en parfait accord avec ce dernier. Il étoient sous les ordres de Welléta Ayto Bacral et d'Ayto Aylo.

Octobre 31. Le matin nous distribuâmes nos lances entre nos porte-faix, au moyen de quoi ils s'arrangèrent pour porter entr'eux la totalité de notre bagage (1). Je trouvai un homme, à Bacauco, qui avoit quitté Massowa il y avoit huit jours; et j'appris de lui, qu'à cette époque notre vaisseau n'y étoit pas. Nous sortimes du village de Bacauco le bon matin, et repri-

(1) Malgré la perte de deux des leurs renvoyés comme malades. Voy. ci-dessus au 30 octobre, p. 133. *Tr.*

mes notre ancienne route, à travers la plaine de Zarai. A l'extrémité orientale de cette plaine, nous trouvâmes une eau courante, près d'un bel arbre de l'espèce du darou, qui n'est pas rare dans cette vallée. Ce ruisseau toutefois ne traverse pas la plaine; car il est sec avant d'avoir parcouru la vallée. Il y a un autre ruisseau, qui vient du nord et coule plus à l'ouest, et qui a encore beaucoup d'eau. Nous nous arrêtâmes pour déjeûner; puis nous continuâmes notre route, en montant une colline, sur laquelle se trouve le village d'Adehadid. Nous rencontrâmes en chemin un domestique du Baharnégash Yasous, qui nous apprit que son maître avoit pris des arrangemens pour que nous passassions le jour en ce lieu, afin d'en partir le lendemain pour Dixan. Nous primes donc possession de deux hangars préparés pour nous recevoir. Pour moi, je trouvai plus agréable d'être dans la vallée au bord du ruisseau, que dans une misérable hutte au sommet d'une colline aride; je revins donc, en compagnie de Mr. Carter, à la vallée de Zarai, et je pris avec moi tous les mulets, parce que j'avois observé que le pâturage y

étoit excellent, tandis que la colline même ne fournissoit que des colquals et des acacias.

Novembre 1. Nous quittâmes Adehadid au point du jour, et passâmes par une contrée entièrement brûlée, où l'on ne pouvoit voir une seule feuille verte, à l'exception d'un petit nombre de justitias et d'une multitude de colquals et d'acacias. On trouve rarement un terrain en plaine entre les collines par lesquelles on monte à Dixan. Nous arrivâmes à cette ville d'assez bonne heure.

CHAPITRE VIII.

Accueil fait aux voyageurs. — Grains cultivés en Abyssinie. — Voyage de Dixan au passage du Taranta. — Entretien avec le Shum Ummar, chef des Hazortas. — Notice sur cette tribu. — Arrivée à Arkéko. — Transport des voyageurs à bord de la Panthère.

A NOTRE arrivée à Dixan, nous fûmes reçus avec de grandes démonstrations de joie par les habitans et par leur chef, le Baharnégash Yassous. Peu après, son frère, ci-devant notre fléau, vint, à la tête des principaux de la ville, nous offrir deux cents galettes de pain et un bœuf, comme un présent que la ville nous faisoit. Ce changement de conduite étoit fort remarquable; du reste, il s'expliquoit aisément par l'impression qu'avoit faite sur le Baharnégash l'accueil favorable qu'on nous avoit fait à Antalow, et par le sentiment de reconnoissance que je crois qu'il éprouvoit réellement, pour l'emploi, que nous avions fait en sa

faveur, de notre influence sur l'esprit du Ras. Cette influence fut telle en effet, que peu après notre départ, il obtint l'investiture régulière de son office, que depuis la mort de son père il avoit jusqu'alors vainement sollicitée. Nous tirâmes aussi quelque parti des connoissances que nous avions acquises par Bruce et par Poncet, touchant l'histoire de l'Abyssinie. C'étoit pour les naturels une source perpétuelle d'étonnement. Les dessins de Gondar et de ses environs, exécutés par Bruce, que nous montrâmes au Baharnégash, nous élevèrent dans son opinion presque au-dessus du reste des hommes. Nous tuâmes deux bœufs pour notre troupe, dont l'un fut acheté au village d'Adéhadid, pour quatre dollars. Cette petite somme, jointe à cinq dollars que nous avions été obligés d'employer pour acheter de la farine, du ghee, et d'autres articles, acheva d'épuiser notre petit fonds; et nous aurions été absolument sans un sou, si nous n'avions réussi à nous procurer trois dollars, en les empruntant de notre guide Guébra Sélassé. Je sortis avec Mr. Carter pour aller à la recherche des plantes et des graines. Nous en trouvâmes quelques-unes. Nous trouvâmes

aussi une quantité de chaux noire propre pour le dessin. A midi, nous eûmes la répétition de la scène qui s'étoit passée à Adowa concernant les mulets. Guébra Sélassé insista pour qu'on en renvoyât un de plus au Ras. Comme nous n'avions point reçu de réponse à notre lettre écrite d'Adowa, je demeurai fixe dans ma première résolution, et déclarai que l'on pouvoit emmener les trois mulets du Ras, mais non celui dont le Baharnégash m'avoit fait présent. La dispute finit de la part de notre guide, par dire qu'il prendroit les trois mulets. Je repliquai qu'il feroit ce qu'il voudroit, et je brisai cet entretien, en disant que j'étois résolu de n'entendre pas un seul mot de plus sur ce sujet. Très-peu après, cet homme, en apparence si déterminé, changea tout-à-coup de ton, et fit parler d'accommodement à Hamed Chamie. Je lui empruntai ensuite dix dollars de plus, pour le mettre toujours plus dans nos intérêts. J'en donnai cinq à nos porte-faix, afin qu'ils se chargeâssent de notre provision de vivres pour le reste du voyage. Je fis aussi mon accord avec le Baharnégash, qui s'étoit trouvé présent à la dispute que je viens de raconter; et je convins avec lui, que nous partirions

de Dixan le dimanche suivant ; car il étoit impossible que j'attendisse les nouvelles, qui pouvoient m'être envoyées pour m'annoncer l'arrivée du vaisseau à Massowa. J'avois trop de bouches à nourrir, notre troupe se trouvant alors portée, en comptant tous les individus qui s'y trouvoient réunis, à peu près à une soixantaine de personnes.

Ummar, chef des Hazortas, nous fit visite dans la matinée. Je saisis cette occasion de lui offrir du tabac et une pièce de toile bleue, en lui exprimant le plaisir que j'aurois à le voir au pied du Taranta. Il me dit qu'il alloit descendre à la rencontre d'une kafila, qu'il devoit escorter jusqu'ici ; mais qu'il s'estimeroit heureux de faire tout ce que je pourrois désirer. Il me demanda en même-temps si au pied du Taranta, j'aurois besoin, de bestiaux, de porte-faix, ou de chameaux. Je lui répondis que j'étois suffisamment pourvû de porte-faix ; mais que j'aurois besoin de huit ou dix moutons. Il promit de les faire tenir prêts. Il avoit l'air fort content de nous et paroissoit pouvoir nous être utile.

Novembre 2. Le Baharnégash nous invita le matin à visiter un lieu, qui fournissoit ci-devant de l'eau d'une manière constante, et d'où, par quelque cause ignorée, l'eau avoit depuis quelque temps entiérement disparu. Cédant à son désir, Mr. Carter et moi montâmes sur nos mulets, pour voir ce phénomène. L'endroit en question est éloigné de Dixan au moins de trois milles. Des signes évidens démontrent qu'il y a de l'eau peu au-dessous de la surface du sol; en particulier l'herbe y est beaucoup plus verte que dans les lieux d'alentour. Environ deux cents mètres au-delà, est une gorge, où nous trouvâmes plusieurs beaux bassins naturels, creusés dans les rochers, et remplis d'eau; mais quoique ces réservoirs ne tarissent point, le bon vieillard n'en étoit pas content; et il me pria instamment de vouloir regarder dans mes livres, et voir s'il ne seroit pas possible de faire que l'eau sortît par en haut. Je lui dis que, l'eau ayant trouvé une issue dans la vallée, cela étoit absolument impossible. Mais tout ce que je pus lui dire ne le convainquit point, tant les Abyssins tiennent pour assuré, que les Européens ont un pouvoir magique, par lequel

ils peuvent exécuter des opérations de ce genre. Nous eûmes, dans l'après-midi, une seconde visite du Baharnégash, dont l'objet étoit de me supplier de différer notre départ jusqu'au lundi. Je fis à ce délai beaucoup d'objections ; mais les instances du vieillard furent si vives, qu'enfin je modifiai légérement notre ancien plan. Il fut arrêté que nous partirions les premiers, et que le Baharnégash nous rejoindroit le lundi de bonne heure à Hallai. Nous nous occupâmes à faire les préparatifs indispensables pour notre voyage.

Le thermomètre étoit à 70° F. (17 R.), à quatre heures après midi dans la caverne.

Depuis notre départ d'Antalow, nous avions eu constamment le beau temps ; le soleil étoit quelquefois extrêmement chaud, mais les nuits étoient froides. Pendant tout notre voyage, depuis Adowa, nous vimes les habitans occupés à enfermer leurs grains ; ils faisoient fouler l'orge par les bœufs, et battoient le teff avec des bâtons. J'aurois voulu, conformément aux instructions de lord Valentia, me procurer des échantillons des différens grains cultivés en Abyssinie ; mais les contrariétés que j'éprouvai à Antalow,

talow, relativement à l'argent, me réduisirent à un tel état de dénuement, que je fus obligé de partir sans faire cette emplète. Je vais dire ce que j'ai pu recueillir de plus exact dans ce pays sur les objets relatifs à la culture.

Le froment (dont on cultive deux variétés dans l'Habesh) se vend sur le pied de quatre ou six gerbuttés pour la pièce de toile, ou pour un dollar. On en fait de grands pains, qui sont ou pétris ou préparés à la vapeur, et dont personne ne mange, si ce n'est les hommes de la première classe. On en voit rarement ailleurs qu'à la table du Ras. On les appelle gogo. Le teff est la nourriture habituelle des hommes de tout rang. Ce grain est considéré comme aussi bon que le froment, et se vend généralement au même prix. On en fait des galettes larges et minces, que l'on nomme *engaras*. Il varie extrêmement en qualité et en couleur, depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir. Après ces deux espèces de grains, celui qui est le plus estimé est un petit grain, nommé *neug*, qui ne ressemble pas mal au *raggy* de l'Inde. Il se vend tout autant que les deux premières espèces; et souvent, lors-

qu'il est rare, il se vend le double. Il est mêlé de teff ou d'orge ; c'est un grain sec et rude.

On cultive en quantité dans le voisinage de Dixan, une espèce de lin, avec lequel on fait du pain, qui n'est pas fort estimé, mais que l'on fait griller, et que l'on mange sous cette forme ; c'est un aliment dont les classes inférieures font grand usage. Il y a aussi une espèce de vesce fort recherchée, dont on mange surtout le matin, tantôt mêlée avec le ghee et le caillé, sous forme de boulettes, tantôt avec le teff. On en sert à table les jours de jeûne ; ces mêmes jours, on sert aussi du froment vert et du maïs ou des fèves, après les avoir fait griller.

Il y a deux espèces d'orge (ambasha), dont l'une est noire. On en cultive beaucoup, mais ce grain est moins estimé que les autres et se vend à moitié prix. Cela tient, je crois, à la difficulté de le monder et de le préparer ; car quand il est bien mondé et mêlé au froment, il donne un pain qui est un des meilleurs du pays ; on le met en galettes d'environ un pied de diamètre et de trois quarts de pouce d'épaisseur, ce grain est sec et rude ; c'est le seul que l'on donne

aux chevaux et aux mulets. Le maïs est fort cultivé entre Gella et Dixan ; mais je n'ai jamais vu que l'on en fît du pain.

Il n'est presque pas possible de déterminer le prix actuel d'aucune espèce de grains ; parce qu'ils entrent dans les marchés comme un simple objet d'échange et n'ont point un prix déterminé, comme en d'autres pays. D'ailleurs presque toujours chacun en cultive précisément autant qu'il lui en faut pour la consommation de sa famille, et il est rare par là-même qu'on aille au marché pour en vendre ou en acheter.

Un gerbutté de grain fait, dit-on, de onze à quinze grandes galettes ou engara, dont deux sont envisagées comme pouvant suffire à la nourriture d'un homme pendant un jour. En estimant donc à un dollar les six gerbuttés, l'entretien d'un domestique coûteroit par jour pour sa nourriture, environ deux décimes (*pence*) ; mais je crois que cette évaluation va au double de ce qu'il en coûte réellement, parce que les domestiques ne sont pour l'ordinaire nourris qu'à moitié, sans parler de plusieurs autres circonstances qui tournent toutes en faveur du maître.

Les instrumens d'agriculture sont ici fort

imparfaits. On construit une charrue, en choisissant et ajustant une racine et une branche d'arbre convenables; quelquefois cependant on y ajoute un soc de fer. On la fait toujours traîner par deux bœufs et conduire par des hommes. Les femmes partagent tous les autres travaux de l'agriculture, en supportent même peut-être la principale partie. La fertilité du sol, qui, dans les terrains bas, peut donner annuellement deux récoltes, favorise la croissance des mauvaises herbes : le soin d'en nettoyer la terre est un des travaux les plus pénibles de l'agriculture. A cet effet, les cultivateurs donnent un second labour, en détachant soigneusement chaque racine; mais, comme cela ne suffit point, à l'époque où le grain est à moitié mûr, ils se rassemblent, hommes, femmes, enfans, forment une file dans le champ, et toujours chantant et riant, arrachent toutes les mauvaises herbes qui s'y trouvent encore mêlées avec le bon grain. Le travail de la moisson est en entier abandonné aux femmes. Quand nous passions devant un champ où les femmes étoient à l'ouvrage, elles ne manquoient jamais de nous saluer par une espèce de cri aigre et grêle; c'est

sans contredit le même cri que le *ziralit* des femmes de Syrie, dont Mr. Russel parle, et qu'il dit être en usage parmi elles au temps de la moisson. Cet auteur cite la description qu'en donne Pietro della Valle. Cette description est très-exacte. « C'est, » dit-il, « un cri de joie, aigre et fort, fait de » concert, en appliquant la langue contre le » palais vivement et avec une sorte de trem- » blement, de manière à produire le son *hé* » *li li li li li li li.* »

Novembre 3. Nous partîmes de Dixan d'assez bonne heure, et passâmes par un chemin un peu au sud de celui par lequel nous étions venus ci-devant à ce village. Nous montions graduellement de colline en colline. Nous laissâmes deux villages à notre gauche, et un à notre droite; puis nous arrivâmes à Hallai. Ce village est situé sur une plaine élevée et bien cultivée; les collines d'alentour sont couvertes d'oxy-cèdres. Nous prîmes possession de l'abri que l'on nous y avoit assigné; et fîmes ensuite une promenade à pied du côté du sud, pour chercher des plantes et des oiseaux. Nous trouvâmes quelques espèces de plantes nouvelles; mais nous

ne vimes aucun oiseau, si ce n'est quelques grives. A environ un quart de mille du village de Hallai est une belle source, qui coule successivement dans plusieurs bassins, que la nature elle-même a creusés dans la gorge placée au-dessous. Elle sort du flanc d'un rocher, et fournit abondamment de l'eau toute l'année. Nous éprouvâmes ici une différence sensible dans l'atmosphère; l'air étoit froid, et un peu humide, comme s'il avoit plu récemment. Le pays tout autour n'étoit d'ailleurs point brûlé, comme celui des contrées inférieures. J'achetai quatre moutons pour deux dollars; deux de ces moutons furent tués aussitôt par mon ordre. Le thermomètre étoit à 75° F. (19 R.). Notre distance de Dixan étoit de six mille et demi.

Le maître du village, qu'on décore du titre de Baharnégash, ou Cantiba, nous apporta du *soar* (espèce de grain) et du lait dans la soirée, avec quatre-vingts galettes de pain pour nous et nos porte-faix. En retour, je fis présent à sa femme d'un miroir avec quelques grains de chapelet, et je donnai au vieillard lui-même un dollar, dont il fut très-satisfait.

Novembre 4. Nous quittâmes Hallai au point du jour, après avoir repoussé deux ou trois villageois, qui tentoient d'arrêter notre bagage, sans aucune raison qui me soit connue. Bientôt nous arrivâmes à la descente de Taranta ; car Hallai est situé sur une des pointes de cette montagne. Nous fîmes cette descente avec beaucoup de facilité, tant les hommes que les mulets. Ce défilé est actuellement embarrassé de grandes pierres détachées ; mais il seroit susceptible d'être rendu beaucoup plus commode, s'il appartenoit à une nation industrieuse. On voit ici un buisson à fleurs jaunes, qui abonde sur les côtés du chemin. Le colqual étoit aussi en fleurs. Nous fîmes halte à notre ancienne station au bas du défilé, où nous trouvâmes plusieurs grandes kafilas, allant en Abyssinie, et qui étoient principalement chargées de coton. Elles avoient passé trois jours dans cette station, et s'attendoient à y rester encore cinq ou six jours. Ummar, le shum des Hazortas de ce district, avoit charge de les voir rendues en sûreté à Dixan.

Ce chef ne tarda pas à nous rendre visite ; je recueillis de lui les informations suivantes.

La tribu Hazorta contient trois mille com-

battans, rangés sous différens chefs : Le premier est le Shum Mousa, qui commande dans le district d'Assacurry, au Sud du Taranta, le second, le Shum Ally, qui commande à Assalatha ; le troisième, le Shum Hussien à Dallieth ; le quatrième, le Shum Hamed, à Assuba ; le cinquième enfin, le Shum Ummar qui me donnoit lui-même ces détails, qui commande à Dufferkyda, près du lieu où nous étions, et qui a aussi sous sa domination les défilés du Taranta. Tous ces chefs, dont les territoires réunis s'étendent de Dixan jusqu'à la mer, vivent entr'eux dans l'union la plus étroite, et reconnoissent pour leur chef suprême le Shum Abdalla Welled-el-Zangara. Celui-ci réside à Zulla, au bord de la mer, près de l'île Valentia (1), dans un lieu où l'on peut se procurer de l'eau toute l'année, c'est-à-dire, qu'il y a des puits, qui bien qu'en général épuisés le soir, se trouvent, comme ceux d'Arkéko, remplis de nouveau le matin. C'est-là qu'ils se retirent tous, avec leurs bestiaux, dans

(1) Cette île, à laquelle lord Valentia a donné son nom, est sur la côte occidentale de la mer Rouge, peu loin de Massowa. *Tr.*

le temps des pluies; ils y passent quatre ou ciuq mois, pour attendre que la force des eaux soit abattue. A leur retour, ils remportent une quantité considérable de sel, qu'ils échangent contre des grains dans l'Habesh (Abyssinie), et dans les districts des Baharnégash Yasous et Subhart. Ce sel est tiré d'une montagne à deux journées de Zulla. Ils cultivent eux-mêmes un peu de grain, mais ils vivent principalement de la chair et du lait de leurs troupeaux. Subboula est le nom d'une espèce de figuier, qu'ils dépouillent de son feuillage, pour en nourrir leurs bestiaux, quand le fourrage est rare. Il y a au sud une tribu puissante, qui s'appelle Bussamou, avec laquelle celles-ci sont en guerre; et une autre au nord, nommée Tecrour. Toutes parlent un même langage, qu'Ummar désignoit par le nom de dancalli. On commerce avec les Dancallis; mais on les craint. Quand ils vont à Massowa, ils paient au Naïb deux ou trois vaches. Tout ce qui est dérobé de l'Habesh est porté à Massowa, où ces fruits du larcin sont échangés contre de la toile de Surate, des fers de lance, et d'autres articles fournis par le Naïb,

qui fait le monopole de ce scandaleux trafic, et punit quiconque ose tenter d'y prendre part.

Ummar m'apprit en outre, que la tribu Shiho de Hambammou étoit forte de deux cents hommes; qu'elle parloit le même langage que les Hazortas, qu'elle étoit commandée par le Shum Hamed, qui vit au village de Daga. Ces deux tribus ont entr'elles peu de relation; mais si les Shihos s'avisent de molester les kafilas, les Hazortas ne manquent pas d'en tirer vengeance. Près de Hamaren, et dans sa dépendance, sont deux tribus chrétiennes, Saharté et Woggurta. Il y a toute l'année abondance d'eau tout autour du pied de la montagne de Taranta.

Je fis présent à ce chef de deux pièces de toile, de deux miroirs, de quatre canifs, d'une paire de ciseaux, d'un peu de tabac, et d'une ceinture que je portois autour du corps, dont il parut avoir envie. Ces bagatelles lui firent grand plaisir; et il déclara qu'il regarderoit toujours les Anglois comme ses amis.

Nous eûmes dans l'après-midi un message de Dixan, pour nous informer que le Baharnégash n'en partiroit que le lendemain. Notre situation ne nous sembloit rien moins qu'agréable; car nous avions autour de nous beaucoup trop de gens appartenant au Naïb, et un nombre considérable de Hazortas, qui tous, les uns comme les autres, sont dans l'usage de faire du pillage leur métier. J'ordonnai donc que l'on préparât les mulets sans délai, et je résolus de me rendre immédiatement à Assuba.

Dès que notre intention fut connue, cent difficultés s'élevèrent pour l'entraver; on eût dit que tous les individus rassemblés en ce lieu avoient intérêt à nous retenir. Les Hazortas coururent aux armes, et prirent possession du défilé, en nous menaçant de s'opposer de force à notre passage. Les Musulmans des kafilas, le Shum Ummar, et deux des Ascaris du Naïb (nos anciennes connoissances), nous donnèrent avis de ne pas nous mettre en marche, parce que la nuit approchoit, et que nous serions infailliblement attaqués et taillés en pièces par les Bédouins. Ils assurèrent de plus que, sur la route, on ne trouvoit point d'eau, et rien

pour les mulets. Guébra Sélassé déclara qu'il n'iroit pas en avant ; et nos porte-faix, sans en excepter un seul, refusèrent de marcher. Hamed Chamie vint à moi fort alarmé, et me supplia de ne pas me mettre en marche, parce qu'il étoit sûr qu'il nous en mésarriveroit. Si nous avions renoncé à notre dessein dans de telles circonstances, nous aurions eu tellement l'apparence de la peur, que, même par prudence, nous crûmes devoir persister. Nous rimes des alarmes de Hamed Chamie ; nous priâmes les gens du Naïb d'attendre pour nous donner leurs avis, que nous les leur demandassions ; nous forçâmes Guébra Sélassé à se mettre en marche, en lui disant qu'il ne se montroit pas un vrai soldat ; et moitié promesses, moitié railleries, nous engageâmes un grand nombre de nos porte-faix à nous suivre avec leur charge. Mr. Carter, outré de se voir arrêté par le Shum Ummar, mit pied à terre, et marcha en avant à côté des Hazortas, qui paroissoient avoir les yeux sur le bagage.

En même temps le Shum Ummar m'apprit, que le chef, qui étoit à la tête de la troupe disposée à nous disputer le passage, venoit de perdre un parent, dont la mort

l'avoit réduit à une situation désespérée, et qu'il avoit résolu de réparer sa perte en nous mettant à contribution. Pour l'appaiser, le Shum Ummar s'avança vers lui avec une chèvre qu'il lui offrit, et nous fimes un mouvement en avant. Il s'ensuivit une violente dispute. Une partie des Hazortas vouloit nous attaquer; l'autre, ayant à sa tête notre ami le Shum Ummar, les contenoit. Celle-ci eut enfin le dessus, et nous passâmes le défilé, sans être molestés. Quand nous eûmes fait environ trois cents mètres en avant, nous nous aperçûmes que nous avions perdu l'unique vache qui nous restoit encore. Là-dessus tous nos porte-faix, devenus courageux tout-à-coup, jetèrent à la fois leurs fardeaux, prirent les armes, et résolurent de tout essayer pour recouvrer notre vache. Mais, en y regardant de plus près, on découvrit qu'elle étoit avec les hommes qui formoient notre avant-garde. Ceux de nos porte-faix, qui étoient restés en arrière, nous rejoignirent bientôt avec Guébra Sélassé, qui étoit aussi resté pour veiller à la sûreté du bagage. Peu après nous fûmes atteints par notre ami le Shum Ummar, qui venoit prendre congé de nous. Il nous dit qu'il avoit reçu une con-

tusion dans le tumulte, mais qu'à présent tout étoit rentré dans l'ordre. Quand il nous quitta, je lui fis présent d'un dollar, qui le satisfit pleinement. Il étoit presque nuit quand nous arrivâmes à Assuba. Nous y dressâmes notre tente, nous fimes du pain, qui composa seul notre souper, et nous nous livrâmes au sommeil. Il est à remarquer, que pendant toute la route, depuis le Taranta, nous avons eu à notre portée un fort beau ruisseau; ce qui réfute pleinement les assertions des musulmans sur le manque d'eau dont ils nous menaçoient.

Novembre 5. Avant que le jour commençât à poindre, nous levâmes notre tente, et nous mimes en marche, après avoir acheté encore une vache, avec les quatre derniers dollars que nous pûmes nous procurer, en rassemblant tout ce qui étoit en la possession de nos gens. En avançant nous trouvâmes le ruisseau accru. Nous pûmes à peine reconnoître le Tubbo que nous avions ci-devant traversé; tant les torrens avoient défiguré son lit, en laissant partout des traces de leurs ravages. En plusieurs endroits des arbres avoient été déracinés avec violence,

de gros blocs de rochers avoient changé de place ; et tout le lit du ruisseau, depuis le Taranta, étoit semé de branches de colquals, qui avoient été entraînées du haut de la montagne.

A peine à cette époque voyoit-on sur les bords du ruisseau quelques brins d'herbe, mais il y avoit une multitude de jeunes oxycèdres qui s'y élevoient, et les arbres continuoient d'être en fleurs. Je me procurai la graine de deux arbres fort ressemblans au wanza ; je vis une multitude de singes sur les collines; quelques-uns d'entr'eux étoient d'une très-petite espèce, et sembloient fuir devant les grands. Vers les onze heures, nous arrivâmes à Sadoun, où nous nous reposâmes pendant la chaleur du jour, passant le temps à nous baigner et à prendre notre repas du matin. Vers les quatre heures nous nous remîmes en marche, nonobstant les remontrances d'une députation, qui nous fut envoyée par une kafila, qui descendoit en même-temps que nous. Cette députation vint à moi, accompagnée de Guébra Sélassé, pour me conseiller de ne pas avancer, vu que la station prochaine étoit dangereuse, et que la place où il falloit faire halte n'étoit

pas sûre. Je leur recommandai, en réponse, s'ils pensoient ainsi, de bien se garder d'avancer. En même-temps je promis à Guébra Sélassé un dollar par chaque attroupement de cinq des naturels que nous pourrions trouver sur notre route. Nous rencontrâmes au moins deux cents bœufs et ânes dans l'après midi, portant du sel dans le haut pays accompagnés de quelques Hazortas séparés les uns des autres. Vers les cinq heures, nous fîmes halte sous un momunna, au même endroit où nous nous étions reposés dans notre route précédente en venant de Hambammou. Nous dressâmes notre tente, nous fîmes tuer les deux vaches qui nous restoient, et couper de l'herbe sur les collines pour nos mulets. Nos porte-faix firent toute la nuit bonne garde ; nous les entendions à toute heure faisant jouer leurs frondes, pour écarter les Shihos, qui habitent les collines d'alentour. Dans le cours de la nuit, un vieillard et un enfant, attirés par l'odeur de la viande, vinrent auprès de nous pour nous demander un peu de nourriture.

Novembre 6. Nous levâmes notre tente et partîmes

partimes à la pointe du jour. Nous n'eûmes pas fait deux milles, que nous vimes un de nos gens, qui nous précédoit, s'arrêter à l'ouverture d'une gorge étroite à gauche, jeter à terre sa charge, saisir sa lance et crier de toutes ses forces, en faisant tous les gestes que ces peuples sont dans l'usage de faire, quand ils vont au combat. Le capitaine Rudland crut réellement que les Shihos s'avançoient pour nous attaquer; pour moi, j'imaginai que c'étoit une espèce de défi, et que cet homme par bravade se plaisoit à inviter les Shihos à se battre. Nous nous trompions tous deux. En jetant les yeux dans la gorge où avoit paru cet objet d'effroi, nous vimes, au lieu des Shihos, notre ami le Baharnégash Yassous. Il étoit à pied suivi de quatre ou cinq de ses gens. Il n'y avoit que deux jours qu'il étoit parti de Dixan, et il étoit venu nous joindre, à travers les collines, par un chemin plus court que celui que nous avions suivi. Fortifiés de ce nouveau secours, nos porte-faix marchèrent avec plus d'assurance et portèrent notre bagage jusqu'à un endroit, un peu au nord de Hamhammou, où couloit encore le ruisseau, que nous avions souvent perdu de vue. Nous nous y reposâmes,

nous y prîmes notre déjeûner, et nous envoyâmes nos gens au fourrage pour les mulets. Après une halte de quelques heures, nous recommençâmes à cheminer. A environ un mille de là, nous trouvâmes un campement, fort semblable à celui que j'ai eu occasion de décrire ci-dessus. Les Hazortas étoient occupés d'une manière fort active à couper les branches des acacias pour leurs chèvres, dont ils paroissent avoir un nombre considérable. Nous donnâmes un peu de farine pour avoir du lait, et nos gens firent aussi des échanges de quelques peaux contre d'autres effets.

Nous vîmes peu après les traces d'un autre campement, qui avoit été abandonné. De là nous continuâmes le long du lit du torrent pendant environ un mille. Le courant, à proprement parler, avoit fini à Hamhammou; mais il y avoit quelques creux dans le lit du ruisseau, où l'on trouvoit encore de l'eau. Ici l'eau avoit disparu, dans une couche de sable, qui couvre une vaste plaine. Nous eûmes quelques peine à suivre la bonne route, qui se dirigeoit à l'est. On nous fit remarquer une colline à notre droite, comme étant celle d'Asalitha, où réside un des chefs

Hazortas. Au-delà sont les collines habitées par les Russimous, qui ont été, dit-on, battus et pillés par le Shum Waldo.

Après une marche de quelques milles par un pays aride et sauvage, où abondent les acacias, nous passâmes devant le campement des Shihos, où nous avions couché ci-devant, et de là nous allâmes au Wéa. Nous n'y trouvâmes point de courant d'eau, mais nombre de flaques dans les creux des rochers. Nous ne dressâmes pas notre tente, ayant formé le dessein de nous mettre en marche au milieu de la nuit. Nous vîmes plusieurs hyénes et plusieurs jackals; et nous fûmes tellement incommodés des mosquites et des fourmis, qu'il nous fut impossible de fermer l'œil. Nos porte-faix ne sembloient pas plus en train de dormir que nous; ils s'amusèrent à danser, à chanter, à faire leurs singeries de guerre, jusques vers les onze heures. Peu après ils demandèrent à se mettre en marche, la nuit étant claire, afin d'éviter la chaleur du jour; vu que, du lieu où nous étions jusques près d'Arkéko, on ne trouvoit point d'eau. Nous cédâmes volontiers à leur désir; nous montâmes nos mulets, et cheminâmes jusqu'à un endroit voisin de Shilloki;

où nous fimes halte. Nous nous y arrêtâmes depuis une heure jusques un peu après quatre heures. Puis nous nous mimes en marche pour nous rendre à Arkéko, non sans de vives craintes de voir se vérifier le rapport qui nous avoit été fait, au sujet de l'absence de notre vaisseau; prévoyant en ce cas, d'après les dispositions hostiles du Dola, dont nous avions déjà éprouvé les effets, tous les soucis et les dangers personnels, auxquels nous allions être exposés. Toutefois, pour inspirer à nos gens du courage, j'avois hasardé de m'exprimer comme étant pleinement assuré, que le vaisseau se montreroit à nous aussitôt que nous aurions atteint la côte. Par un hasard heureux, à l'instant où le jour commença à poindre, nous eûmes le plaisir de découvrir un vaisseau au large; et bientôt nous nous convainquîmes que c'étoit la Panthère. L'effet que produisit cette vue sur toute la troupe est difficile à concevoir. Le vieux Baharnégash entr'autres, me baisa la main avec respect, en disant : « Vous savez tout. »

Nous arrivâmes à Arkéko vers les sept heures et demie. Nous apprimes que le Naïb étoit à Massowa. Peu après Mr. Carter sortit

à pied, et fut accueilli des habitans à coups de pierres. Ceux de nous qui restèrent dans la cour en reçurent même quelques-unes. Ne sachant pas trop jusqu'où cela pourroit aller, je fis demander le fils du Naïb, je chargeai en sa présence tous nos fusils; et je lui déclarai que je ferois feu sur le premier qui nous attaqueroit de la sorte. Heureusement cette démarche prévint de nouvelles insultes.

Dans le cours de la matinée, nous allâmes à pied sur la grève, en face de l'endroit où étoit la Panthère. Là nous fimes une décharge de toutes nos armes à feu, afin de faire connoître par ce signal, que nous étions arrivés. Bientôt nous eûmes la satisfaction de voir venir à nous notre ancien cutter, qui nous amena tous à bord, au contentement mutuel et bien vivement senti de nos amis et de nous-mêmes.

CHAPITRE IX (1).

Extrait du journal du vaisseau la Panthère. — Visite du Baharnégash de Dixan. — Quelques détails relatifs à Pearce.

Ici finit le journal de Mr. Salt. Nous terminerons ce voyage d'Abyssinie par un extrait sommaire des faits subséquens qui s'y rapportent.

On vient de voir que Mr. Salt étoit rentré dans le vaisseau la Panthère le 7 novembre 1806. Lord Valentia, qui étoit sur le vaisseau, donne son propre journal, où se

(1) Ces derniers chapitres sont extraits de la suite de la narration du voyage de lord Valentia. Le traducteur a fait imprimer d'une manière distincte les passages destinés à lier à la relation de Mr. Salt ces extraits qui lui servent de complément. Ils comprennent tout ce qui, dans l'ouvrage original, se rapporte à l'Abyssinie. *Tr.*

trouve inscrit ce même jour le retour de nos voyageurs. Voici ses expressions :

Le Naïb nous fit parvenir les assurances de son respect, en nous priant toutefois de ne pas prendre terre, parce que, disoit-il, ses Ascaris étoient irrités contre nous. Peu après, Mr. Salt arriva, accompagné du capitaine Rudland, de Mr. Carter et du Baharnégash de Dixan. Il avoit aussi avec lui un domestique du Ras. Tous étant rendus à bord, nous saluâmes Mr. Salt de onze coups de canon. Le Baharnégash prit cette salutation pour une attaque dirigée contre la ville, et nous conjura de nous arrêter. On eut quelque peine à lui faire comprendre la vérité par le canal de deux interprêtes, dont l'un étoit André, et l'autre un jeune garçon de Massowa, qui parloit le tigré. Je reçus ce Baharnégash avec tous les égards que méritoit le soin qu'il avoit pris de nos amis. Il but du vin et mangea des confitures. Nous envoyâmes à terre Hamed Chamie, pour lui procurer ce dont il pourroit avoir besoin et payer toute sa dépense pendant le temps de son séjour en ce lieu. Quant à nous, ce fut avec un vif empressement que nous exami-

nâmes les dessins que Mr. Salt avoit rapportés d'Abyssinie, et nous ne pouvions nous lasser de lui faire des questions.

Novembre 14. Jusqu'à ce jour nous fûmes occupés à préparer nos dépêches pour l'Inde et à faire les arrangemens nécessaires pour le retour de Mr. Carter et de nos domestiques arabes, à Mocha. A cet effet, nous louâmes un dow pour les conduire à Hoheida, d'où ils ont dû se rendre à Mocha par terre. Ils partirent dans la matinée. J'écrivis à S. E. le marquis Wellesley et à Mr. Duncan, pour leur faire un récit succinct de l'expédition de Mr. Salt. Le Ras Welléta Sélassé avoit envoyé une lettre pour Son Excellence, que je lui expédiai.

Le sabbath de l'Habesh commence au coucher du soleil. Le samedi soir, le Baharnégash étoit à bord; dès que le soleil fut au-dessous de l'horizon, il demanda permission de dire ses prières. Il se tourna du côté de l'orient, et entonnant une espèce de chant, il s'adressa à la Divinité et à une très-longue liste de saints. Ses gens joignoient de temps en temps leurs voix à la sienne. Ensuite il se prosterna trois fois en invoquant le nom

de Dieu. Il fit tout cela d'une manière très-décente (1). . . . .

Ce Baharnégash usa de toute son influence pour m'engager à ne pas me venger du Naïb. Il se jeta à mes pieds, embrassa mes genoux, et ne voulut point se relever que je ne lui eusse donné ma parole de ne pas faire feu sur la ville. Je lui dis que je ressentois comme une insulte le refus qui m'étoit fait de prendre terre, et que la conduite des Ascaris envers Mr. Salt étoit d'autant plus répréhensible, que nous nous étions conduits à l'égard de toute cette tribu de la manière la plus amicale. Il me dit là-dessus que rien n'étoit plus vrai; que le Naïb étoit bon, mais que ses gens ne valoient rien. Comme je ne mettois aucun prix à prendre terre, la compassion m'engagea à ne pas pousser les choses à l'extrémité.

Le Baharnégash nous venoit voir tous les jours. Nous tirâmes le canon et fîmes faire l'exercice à nos Cipayes devant lui. Il en fut aussi étonné qu'amusé; et dit que douze hommes pareils mettroient le Ras en état de

(1) Nous supprimons quelques nouvelles discussions avec le Naïb. Tr.

battre les Gallas. Je lui fis entendre que, si le commerce s'établissoit, les Anglois pourroient procurer au Ras des armes en abondance. Il ne voulut pas manger avec nous, mais il buvoit volontiers des liqueurs spiritueuses et du vin ; il aimoit aussi beaucoup les confitures. Il s'étonnoit du nombre d'utensiles de porcelaine, qu'il voyoit sur notre table à déjeûner et à dîner ; et s'occupoit toujours à les compter. Il étoit fort gai, et parut charmé des présens que je lui fis, qui consistoient en une belle pièce de kincaub, cent dollars en argent comptant, un rasoir, quelques utensiles de porcelaine, des confitures, du café, du tabac, et plusieurs autres petits objets. Il nous dit, qu'il avoit toujours cru que tout ce qu'on apporte à Massowa se faisoit en Arabie ; mais qu'il voyoit maintenant que ces choses venoient primitivement de nous. Le Ras m'avoit envoyé son couteau, une lance, un bouclier, et une très-belle pièce de toile d'Habesh. Je lui envoyai en retour ma chourie d'argent, objet de grand usage en Habesh, une bouteille d'eau de lavande, que je savois qu'il aimoit beaucoup, et une paire de rasoirs.

Nathaniel Pearce, qui avoit accompagné

Mr. Salt, avoit cédé aux sollicitations du Ras, qui l'avoit pressé de rester dans le pays. S'il s'établit quelques relations entre l'Habesh et l'Inde, il pourra résulter divers avantages du séjour de cet Anglais dans le pays et de l'intelligence de la langue qu'il y aura acquise. Mr. Salt lui a laissé tout ce dont il a pu se priver lui-même en quittant le pays, et nous lui avons envoyé plusieurs autres choses qu'il nous demandoit dans ses lettres. J'ai reçu pour lui du capitaine Court deux des mousquets du vaisseau, de la poudre, des pierres à fusil et des balles. Il avoit déjà un fusil, de sorte qu'il étoit l'homme le mieux armé de tout l'Habesh. J'ai prié Mr. Pringle (1) de m'en procurer six autres, parce que le Ras a promis de donner à Pearce un district quand il auroit six fusils à mèche. Pearce a de l'intelligence et fera, j'espère, son chemin. Il a pour protectrices plusieurs femmes, dont l'influence n'est pas moins grande dans l'Habesh qu'ailleurs. Il peint un peu, ce qui le met bien avec les prêtres, pour qui il fait des saints à force.

(1) Directeur de la factorerie angloise de Mocha. *Tr.*

Je lui ai fait passer quelque argent ; et je lui ai assuré les moyens d'en avoir davantage, s'il venoit à quitter le pays. J'ai confié ces divers effets à Hadgi Hassan, pour être envoyés au Bacha Abdalla, comme étant celui qui est le plus digne de notre confiance. Le Baharnégash m'a déclaré, de la manière la plus solennelle, qu'il protégeroit Pearce aux dépens de sa propre vie. J'ai aussi envoyé au Bacha Abdalla un présent fort honnête de kincaub, en sollicitant son amitié en faveur de ce brave garçon. Par le même motif, j'en ai fait un à Hadji Hassan lui-même, qui m'a promis, tout aussi solennellement de se montrer constamment son ami. J'espère fort que Pearce finira par ajouter aux connoissances que nous avons de l'intérieur de l'Afrique. Il avoit le projet de revenir par le Sennaar. En ce cas, on pourroit le déterminer à se joindre à la kafila de Tombucto. Il auroit tout ce qu'il faut pour faire ce voyage, sachant bien l'arabe, et ayant pratiqué la religion de Mahomet, dont il sait parfaitement toutes les prières.

Le Ras avoit donné trois mulets à Mr. Salt, qui en avoit acheté cinq autres ; ensorte que j'en avois huit, dont je pouvois disposer.

Précédemment, le Baharnégash en avoit donné trois à Mr. Salt. Je lui laissai donc le choix de pareil nombre sur tous les miens. J'en envoyai deux à Pearce; j'en donnai un à Guébra Sélassé, l'homme du Ras; un autre à Hamed Chamie, et j'envoyai le huitième au Dola de Mocha, pour le mettre de bonne humeur et le disposer favorablement à l'égard de mes gens.

Le Baharnégash partit la veille de ce jour. J'envoyai par lui des lettres au Ras, au Bacha Abdalla et à Pearce.

Lord Valentia va en Egypte par la voie de Suez; et après y avoir fait un séjour de plus de quatre mois, toujours occupé d'observations de tout genre, il part d'Alexandrie le 21 juin; et le 26 octobre 1806, il rentre dans Portsmouth.

CHAPITRE X.

Dissertation de Mr. Salt sur l'histoire d'Abyssinie. — Origine des Abyssins. — Leurs relations avec l'Egypte sous les Ptolémées ; — et avec les Romains. — Leurs conquêtes. — Leur conversion au christianisme. — L'Abouna nommé par le patriarche d'Alexandrie. — Splendeur et déclin de l'Abyssinie rapportés au règne d'Hellestheus. — Elle soutient les attaques des mahométans. — Prête à succomber, elle est secourue par les Portugais. — Ceux-ci sont renvoyés. — Danger de la situation actuelle de ce pays. — Intérêt qu'il doit inspirer. — Caractère des Abyssins.

Revenons maintenant en arrière, et replaçons-nous au moment où nous venions d'achever le journal de Mr. Salt. Ce journal est suivi d'un morceau historique, que lord Valentia introduit par ce peu de mots : « La

» recherche qu'a faite Mr. Salt des plus an» ciennes traditions relatives à l'Abyssinie, » l'a conduit à quelques opinions, différentes » de celles qui sont assez généralement re» çues, sur l'histoire de ce pays. En consé» quence, sur la demande que je lui en ai » faite, il a composé à ce sujet une disser» tation, que je joins ici; et que j'envisage » comme un utile supplément à son voyage. » Nous ne nous dispenserons pas nous-mêmes de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Dissertation de Mr. Salt *sur l'histoire d'Abyssinie.*

Le mot *Abyssinie* est formé, par corruption, de celui de *Habesh*, qui signifie en arabe *convena* (1). Ce nom a été constamment employé par les Arabes pour désigner le pays auquel nous avons coutume de

(1) Cicéron appelle *convenas* des peuples venus de diverses contrées pour habiter au même lieu. *An vero tibi Romulus ille aut pastores et convenas congregasse, aut etc. eloquentia videtur*, etc. *Tr.*

le donner ; mais ce n'est que dans les temps modernes, qu'il a été adopté par les Abyssins eux-mêmes. Ils préfèrent généralement à ce nom général celui de leurs diverses provinces, et s'appellent Amhariens, Tigriens, etc. ; ou bien ils se donnent le nom plus général de Cashtams, c'est-à-dire, chrétiens. C'est un titre dont ils sont très-fiers. Ce fut le premier qu'ils nous donnèrent à notre entrée dans leur pays. Ils ne manquoient pas, en prononçant ce mot, de prendre à la main le cordon de soie bleue qu'ils portent autour du cou, et qu'ils envisagent comme la preuve incontestable du droit qu'ils ont à cet honorable titre. Dans leurs livres, les Abyssins sont appelés Ethiopiens, enfans de l'Ethiopie, Agazi et Axomiens. Ce dernier nom est à peu près le même que celui *d'Axomites*, par lequel seul les Romains désignoient cette nation. Plusieurs auteurs, en particulier Ludolf (1), qui a fait des recherches profondes sur leur histoire, supposent que les Abyssins sont venus d'Arabie dans le pays qu'ils habitent. Cette opinion est sujette à plusieurs objections. Il n'y a,

(1) Voyez ses Comment. 58, 59.

à mon souvenir, aucun exemple d'une nation, qui aît envoyé des colons dans le pays même dont elle étoit la colonie. Or on lit dans Procope, qu'une troupe d'Axomites, ayant fait une invasion en Arabie, s'y plut tellement, qu'elle s'y fixa et abandonna son propre pays (1). Il paroît plus probable, par la teneur générale de leur histoire, que les Abyssins vinrent d'Egypte, et qu'ayant conquis le pays, ils s'y mêlèrent aux habitans primitifs : sans cela, d'où viendroit cette vénération qu'ils ont pour le Nil? Il est impossible qu'en Abyssinie ils se fissent aucune idée de l'importance de ce fleuve. Où auroient-ils pris ce style en architecture, qui est si complétement différent de celui des Arabes? D'où tiendroient-ils leur alphabet écrit, qui n'est pas moins essentiellement différent de celui de l'ancien cufique? En effet, le grec ou l'éthiopien s'écrivoit de gauche à droite, le cufique de droite à gauche; le premier employoit des caractères dont chacun étoit distinct et de forme carrée, le second étoit principalement composé de courbes,

(1) Voyez *Procopius de Bello Persico*, Lib. I. c. XIX. Paris 1662.

qui s'entrelaçoient les unes dans les autres. La forme même du gouvernement de ces peuples, qui paroît avoir été toujours monarchique, les désigne comme tirant leur origine de l'Egypte plutôt que de l'Arabie.

Mais comme cette discussion a beaucoup d'importance, il ne sera pas inutile de nous y arrêter un peu plus.

Dans les plus anciennes annales de l'histoire, nous voyons les Ethiopiens représentés comme un peuple très-nombreux et très-puissant, mais ils perdirent successivement de leur importance, à mesure que l'Egypte en acquit davantage; en effet quand la population de cette dernière nation s'accrut, elle dût naturellement étendre ses conquêtes en remontant le long du Nil, et forcer les Ethiopiens à se retirer plus au sud. Méroé semble avoir été le point auquel leurs progrès furent arrêtés; toutefois quelques colonies, passant cette limite, sortirent ensuite d'Egypte et allèrent s'établir chez les Ethiopiens. Nous trouvons dans Hérodote, un exemple de ces migrations. La colonie dont il parle étoit composée de deux cent quarante mille hommes, formant une nation qui portoit le nom d'Asmac ou Askham; elle

s'enfuit pour se soustraire à la domination de Psammitique, six cent trente ans avant le temps d'Hérodote; et elle alla aussi loin au-delà de Méroé que Méroé est éloignée de l'île d'Eléphantine. Le Dr. Vincent croit que ces colonies égyptiennes sont le même peuple que décrit Strabon sous le nom de Sébritoé, ou Sembritoé (*advenæ*), qui habitoit tout le pays au-dessus de Méroé, et qui, traversant les montagnes, se répandit jusques près de la mer Rouge. Ces peuplades sont aussi décrites, et peut-être plus exactement, par Pline, sous le nom de Semberritoé et Asachié, comme habitant les montagnes. J'envisage ces peuples, d'accord en cela avec le Dr. Vincent, comme étant les mêmes que les Axomites, ou Agazis, comme ils s'appellent eux-mêmes dans leurs plus anciens livres.

Les Abyssins, dans leurs livres modernes, élèvent des prétentions à une très-haute antiquité, se disant descendu de Cham (1). Ils se vantent aussi de compter parmi leurs reines, celle du nom de Maguéda, qui fut la Reine du sud, et qui visita le roi Salo-

(1) Ou Ham. — Mendez, et Histoire de Bruce.

mon. Elle en eut un fils nommé Ménilech; de qui, disent-ils, leurs rois actuels descendent en ligne droite. Le seul titre sur lequel ils se fondent, est la suite des chroniques, conservées, dit-on, par les prêtres de l'ancienne ville d'Axum. On a contesté avec raison l'autorité de ce titre; vu qu'il est à peine possible que ces chroniques aient été conservées, au milieu des guerres continuelles qui ont agité ce pays. D'ailleurs l'inscription d'Axum semble réfuter victorieusement cette opinion; puisque assurément un roi, qui se seroit fait gloire de descendre de Salomon, ne se seroit pas appelé lui-même fils de Mars. En tout il semble probable que cette tradition a été empruntée des Homérites, peuple dépendant des premiers, et qu'elle s'introduisit à Axum long-temps après l'établissement du christianisme dans ce pays.

Quelle qu'ait été la religion de ces peuples dans les plus anciens temps, il ne paroît pas qu'ils y fussent attachés d'une manière exclusive; puisqu'à l'époque où les Romains firent le commerce de la mer Rouge, ils trouvèrent les Axomites (comme ils les appeloient) prêts à recevoir, avec leurs marchandises,

le culte de leurs divinités. Cela est prouvé par l'inscription que j'ai découverte à Axum, dans laquelle le Roi du pays s'appelle lui-même fils de l'invincible dieu Mars. Et cet argument auroit encore toute sa force, lors même que nous refuserions de l'étayer de celui que l'on peut tirer de la seconde inscription adulitique, qui, envisagée, comme l'ouvrage d'un Roi d'Abyssinie, établit la chose plus pleinement.

Ce n'est qu'un ou deux siècles après l'origine de l'ère chrétienne, que l'histoire d'Abyssinie commence à sortir de l'obscurité. Ce pays forma alors avec les marchands d'Egypte des liaisons mercantiles fort étroites, comme on le voit dans le Périple. A cette époque le grec se répandit tellement dans le pays, que le Roi d'Abyssinie s'en servoit pour la commémoration de ses exploits, jusques dans les parties de ses états, qui, comme Axum, étoient tout-à-fait intérieures. Cette circonstance fortifie beaucoup le témoignage de l'auteur du Périple, qui attribue à Zoskalis la connoissance du grec.

Ces liaisons avec l'Egypte semblent avoir beaucoup ajouté au pouvoir et à l'importance des Abyssins sur la mer Rouge. Car les pre-

mières informations que nous ayons à leur sujet nous les représentent comme bornés à la côte occidentale, et supposent que le commerce étoit principalement entre les mains des Arabes; mais peu de siècles après, nous les voyons maîtres de la plus grande partie de la côte d'Arabie, et donnant des vice-rois aux Homérites. Ceux-ci, après avoir subjugué les Sabéens, avoient fini par devenir les sujets du Roi d'Axum (1). Tout cela semble n'avoir pu se faire que dans le cours d'une assez longue période; et il a fallu, pour de tels succès, une suite de circonstances favorables.

Lorsque les Phéniciens eurent cessé d'être une puissance maritime, l'Egypte couvrit la mer Rouge de ses flottes, et attira à elle toutes les précieuses productions de l'Inde et de la partie orientale de l'Afrique. Elle consentit toutefois à partager avec les Arabes les fruits de ce monopole, parce que ceux-ci, de tout temps avoient été associés à ce commerce. Quand la dynastie des Ptolémées

---

(1) *Procop.*, *cap.* *XIX.* *Baronius*, *Lib. VII*, *art.* 22. *A. D.* 522. *Nicephorus Call. Lib. XVII*, *cap.* 22. *Paris* 1630.

eut été renversée, et que l'Egypte eut été réduite en province romaine, les Romains se trouvèrent tout naturellement en possession de son commerce. Mais le commerce convenoit mal au génie de ce peuple; et la nature même de son gouvernement devoit rendre sa puissance de peu de durée dans cette partie du globe. Les Romains ne pouvoient y maintenir leur prépondérance, qu'aussi longtemps qu'ils suivroient exactement la ligne que leurs prédécesseurs leur avoient tracée. Mais ils s'en écartèrent beaucoup. Au lieu de fortifier les liens que ceux-ci avoient formés avec les Arabes, et qu'eux-mêmes auroient dû soigneusement respecter; guidés par l'esprit de conquête, ils s'emparèrent des ports, et firent pénétrer leurs armées dans le sein même de l'Arabie (1). Cette expédition n'eut aucun effet. Les Romains furent inquiétés, tourmentés, joués, et repoussés avec déshonneur. L'éloignement seul du siège de leur gouvernement suffisoit pour empêcher qu'ils ne conservassent très-longtemps leur influence dans ces contrées. On

(1) Voyez Strabon et Pline, dans le récit qu'ils font de l'expédition de C. Gallus.

devoit s'attendre en effet que les vice-rois d'Egypte songeroient plutôt à s'enrichir, qu'à favoriser les bénéfices des marchands qui dépendoient d'eux. Enfin l'empire lui-même marchoit rapidement vers sa chûte. Ces circonstances, jointes à la négligence et à l'extrême indolence des Arabes, firent une ouverture si avantageuse pour les nations voisines, qu'elles ne durent pas tarder d'en profiter. Nous voyons en effet, peu après cette époque, une nation qui s'en empare, et qui, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne, n'étoit guères connue dans l'histoire, que par quelques vagues rapports.

Cette nation se composoit de ces mêmes tribus égyptiennes, qui s'étant mêlées aux habitans primitifs du pays où elles avoient cherché un asyle, avoient étendu leurs conquêtes du côté de l'orient, et se réunissant sous un chef, par des liens semblables à ceux de la féodalité, avoient fait d'Axum le centre de leur puissance. Le gouvernement féodal d'une grande nation victorieuse doit plus qu'un autre lui attacher les tribus voisines, parce qu'il n'exige aucun changement dans le système général de politique, pour que ces tribus deviennent parties intégrantes de

l'état, en s'unissant à la nation victorieuse. Celle-ci, partant d'Axum, étendit ses conquêtes jusques aux bords de la mer Rouge. Là elle trouva des amis dans les habitans d'Adulis, ville fondée par une colonie venue d'Egypte comme eux. Ils s'unirent à eux et formèrent une nation puissante, qui acquit dans la mer Rouge une grande prépondérance, et à laquelle les nouveaux possesseurs de ce commerce ne furent pas en état d'opposer une résistance efficace. Ces faits se trouvent certifiés par l'inscription adulitique et par celle d'Axum, ainsi que par l'auteur du Périple. Ce dernier écrivain doit être postérieur à Pline, qui seul, avec Strabon, a fait mention de cette nation prête à faire de nouveaux progrès.

Quant à Strabon, il se contente de remarquer, que « jusqu'alors aucun des Ethio- » piens ne s'étoit mêlé du commerce de la » mer Rouge. » Depuis la date de l'inscription adulitique, ils acquirent, dans cette partie du monde, le pouvoir le plus éminent. Ils formèrent une barrière maritime entre les Romains et les Perses. C'est ce qui engagea les premiers à rechercher leur amitié, en leur envoyant des ambassades et en leur

faisant annuellement des présens, dont la magnificence laisse assez voir quelle étoit l'influence de cette puissance dans la balance politique de l'orient (1). Cette influence dura plus ou moins, encore long-temps après que les Arabes eurent pris sous Mahomet une nouvelle existence.

Quand l'idolâtrie tomba en décadence chez les Romains, il arriva que la vraie religion du Christ se fit jour en Abyssinie, par la même voie par laquelle ce pays avoit reçu le culte de Mars; et enfin la nouvelle religion y fut heureusement établie vers l'an 330, sous le régne d'Abréha, appelé par les Romains Aeizana, qui, à cette époque avoit appellé son frère Abybéha, ou Saeizana, à partager l'empire avec lui. Ceux à qui l'on attribue (2) l'introduction du christianisme en Abyssinie sont Frumentius et Ædesius. C'est ce qu'atteste Rufin; et il déclare le tenir de la bouche d'Ædesius lui-même, qui, à son retour d'Abyssinie, fut fait évêque de Tyr. Mais il en parle comme ayant

(1) *Nicephorus*, p. 719, c. CXVIII.

(2) Voyez *Fred. Spanheim*, *Historia Christiana*, secul. IV, c. IV, VIII; *et Socrates*, Lib. I. c. XIX.

été dans l'Inde, ce qui engendre confusion. La chose toutefois s'explique, soit par St. Athanase, qui désigne clairement les Axomites, soit par la lettre de Constance à Aeizana et Sazana; et l'inscription d'Axum prouve clairement qu'Aeizana régnoit à Axum.

Frumentius et Ædesius étoient deux jeunes gens, chrétiens, mais qui n'avoient pas reçu les ordres. Ils étoient avec un Tyrien, nommé Méropius, lorsqu'ils firent naufrage sur la côte. Ils furent pris par les barbares; Meropius fut tué; les deux jeunes gens furent conduits pardevant le Roi d'Axum, qui les retint à son service. A la mort du Roi, ils furent comblés d'honneurs, et chargés même de quelques fonctions administratives, par la Reine, pendant la minorité de son fils.

Ils se servirent de leur influence pour préparer la conversion des Abyssins. Afin de la hâter, Frumentius revint en Egypte, où Athanase le nomma évêque d'Axum (1). Revêtu de ce titre, il retourna en Abyssinie. Lorsque St. Athanase tomba dans la disgrâce, Frumentius fut attaqué par le parti des

---

(1) *St. Athan. Arch. Alexandr. ad Imp. Constantium Apol.* Paris 1627, p. 693.

Ariens, comme le prouve la lettre de l'Empereur Constance aux rois Aeizana et Sazana, qui existe encore dans l'apologie de St. Athanase. L'Empereur demande à ces deux rois de renvoyer Frumentius à Alexandrie. Une ambassade fut envoyée, dans le même but, en Arabie et en Abyssinie (1), comme on le voit dans Philostorge, écrivain arien. Et il n'est pas sans vraisemblance que ce fut cette ambassade, qui porta la lettre de Constance, dont je viens de faire mention. Le chef de l'ambassade étoit un évêque arien, nommé Théophile. Le compte rendu de sa mission n'est pas sans intérêt; et je crois qu'on n'y a pas fait jusqu'ici assez d'attention.

C'étoit un Indien, qui, sous le règne de Constantin, avoit été envoyé par les Divæi (2), en qualité d'ôtage; et qui, se trouvant posséder un grand savoir, avoit été promu à la dignité épiscopale. On dit que, dans cette mission, il mena avec lui deux cents che-

---

(1) *Philostorg. Eccl. Hist. Lib. III*, et *Nic. Call. cap. XVIII.*

(2) Insulaires des mers de l'est. Voyez *Vincent*, 495.

vaux de Cappadoce, et se chargea de plusieurs autres présens, pour les princes de l'Orient. Il fonda trois églises, une à Tapharon en Arabie, une autre au marché romain d'Aden (1), et une autre enfin dans l'île d'Ormus. Il alla ensuite à Diabé, et dans plusieurs autres parties de l'Inde. Il passa de l'Arabie dans le pays des Ethiopiens, appelés Axomites, situés à la gauche de ceux qui remontent la mer Rouge, et ainsi appelés du nom d'Axum leur capitale. Là, ayant arrangé les affaires à sa satisfaction, il rentra dans le territoire de l'empire romain. Outre ce que l'on dit de son grand savoir en d'autres genres, on ajoute qu'il entendoit la médecine (2). Quant à ses succès en Abyssinie, que l'on affirme en termes généraux, il est difficile d'y ajouter foi, lorsque l'on songe à la faveur dont Frumentius y jouissoit. Car, s'il faut en croire les annales d'Abyssinie, qui sont en cela parfaitement

(1) Cette circonstance doit faire rapporter le Périple à une date postérieure; puisqu'il est évident, qu'à cette époque, Aden n'étoit pas détruite.

(2) *Hunc enim divina virtute morbos curare fama celebris erat.*

d'accord avec les écrivains bysantins, Frumentius à son retour, et le second missionnaire qui étoit avec lui, furent l'un et l'autre reçus par les chefs à bras ouverts, traités avec respect, comblés d'honneurs, et vénérés par le peuple presque comme des envoyés célestes. Aucune nation n'a mis autant d'empressement que les Abyssins à recevoir la religion chrétienne. En peu de temps le nombre des baptêmes y fut très-considérable; on mit à part des terres pour les prêtres; on éleva des bâtimens destinés à servir d'église, et ensuite on en creusa d'autres dans les rochers. Ce travail fut confié à des ouvriers égyptiens, par l'ordre des rois d'Abyssinie; et ces églises sont encore aujourd'hui employées à l'usage auquel elles ont été destinées. J'en ai vu une à Abhahasuba, qui est incontestablement fort ancienne, et dont l'architecture ressemble beaucoup à celle d'Egypte. Toutefois les Abyssins ont mêlé aux rites du christianisme plusieurs cérémonies empruntées des Juifs; ou, ce qui est peut-être plus probable, ils ont reçu le christianisme mêlé de plusieurs rites judaïques, qui, dans le premier période de l'église chrétienne en Egypte, n'en avoient pas

été formellement séparés. La suprématie du patriarche d'Alexandrie sur l'église d'Abyssinie semble avoir été reconnue dès la première fondation de celle-ci ; car l'empereur Justin écrivit à Astérius, évêque d'Alexandrie, pour engager ce prélat à animer le roi des Axomites contre Dupaan (1). Il fut sagement statué, que le grand prêtre ou Abouna d'Abyssinie seroit un étranger, nommé par le patriarche d'Alexandrie. C'étoit un moyen d'assurer à cette contrée éloignée, à la mort de chaque Abouna, un nouveau fonds de connoissances et d'instruction chrétienne, qui devoit naturellement surpasser celles du pays. Dans les périodes subséquens, il y eut de temps en temps quelques saints hommes, qui passèrent d'Egypte en Abyssinie, et y furent constamment reçus avec respect ; on en compte en particulier neuf ou dix, d'une sainteté éminente, entre l'année 470 et 480, dont la mémoire est encore en vénération dans la province de Tigré, et dont les noms furent attachés à autant d'églises bâties dans cette province.

Après avoir reçu la foi avec enthousiasme,

---

(1) Voyez *Baronius*, *Lib. VII. A. D.* 522.

les Abyssins la conservèrent avec constance. Dès le temps de Justin, vers l'an 525, époque où ils paroissent avoir été maîtres absolus de la mer Rouge, nous voyons, par un récit authentique, que leur roi Caleb Négus, ou Elisbaas, envoya une puissante armée en Arabie, pour y soutenir les chrétiens; et que cette expédition eut un plein succès. C'est à ce prince que Nonnosus fut envoyé par Justin, en qualité d'ambassadeur. Une partie du récit de cette ambassade se lit encore dans Photius (1). C'est aussi dans ce temps-là que Cosmas transcrivit l'inscription adulitique.

Ce règne et celui de Guébra Maskal (ou Hellestheus) son successeur, forment le période le plus brillant de la monarchie abyssinienne, autant du moins que l'histoire en a conservé le souvenir. Ce dernier roi étoit contemporain de Justinien, qui lui envoya Julien (2), en qualité d'ambassadeur, dans le but d'imposer aux Perses, et d'acquérir le monopole du commerce de l'Inde, en particulier celui de la soie. Mais quoique

(1) *Bibliothec. N. 3. p. m. 2. etc.*

(2) *Procopius*, c. XIX, pag. 60.

ces

ces deux règnes aient eu plus d'éclat que les suivans; on peut néanmoins présumer, que l'Abyssinie devoit encore être puissante au temps où fut faite la seconde inscription adulitique. Il est donc important de bien déterminer cette date. Si l'on veut toutefois s'en tenir seulement à l'inscription d'Axum, dans laquelle Aeizana s'intitule Roi des Homérites et des Sabéens, on trouvera qu'il y a un espace de plus de deux siècles, pendant lequel l'Abyssinie a dominé dans l'Arabie; pendant lequel par conséquent elle a commandé dans la mer Rouge; quoique les auteurs arabes bornent à soixante et douze ans la durée de la période pendant laquelle les Abyssins ont gouverné l'Arabie heureuse par leurs vice-rois (1). Peu après Hellestheus, ou même déjà vers la fin de son règne, la puissance des Abyssins en Arabie commença à décliner. Ce fut l'effet de la désertion de leurs soldats, qui se fixèrent dans ces pays-là et y devinrent des colons indépendans (2);

(1) *Historia Joctanidarum*, pag. 135, 151 et 41.

(2) Ce sont peut-être ceux qui sont souvent appelés Abyssins en Arabie, et qui ont jeté quelque confusion dans l'histoire des temps subséquens, même dans Ludolf.

et du pouvoir croissant des Perses, qui y acquirent une supériorité décidée et réussirent enfin à en chasser leurs rivaux. Ceux-ci néanmoins ne laissèrent pas de faire de fréquentes incursions sur la côte, et conservèrent leur influence sur la mer Rouge jusqu'au delà du temps de Mahomet. Car on voit dans Abulféda (1), que le roi d'Abyssinie accorda sa protection aux réfugiés d'Arabie, au nombre desquels étoient quelques personnes des premières familles du pays, entr'autres Gafar, fils d'Abou Taleb; et qu'il n'eut aucun égard aux sollicitations qui lui furent faites, pour qu'il les livrât à leurs ennemis. Ensuite, quand la dynastie mahométane fut devenue toute puissante dans cette partie du monde, les Abyssins perdirent toutes leurs possessions en Arabie; leur commerce et leur puissance furent anéantis; leur propre pays fut envahi; mais ils restèrent fermes. Seuls de tous les peuples de l'Orient ils continuèrent de défendre leur religion contre les féroces attaques des divers états mahométans, qui les entouroient de toutes parts. La lutte qu'ils eurent à sou-

(1) *Abulfeda, Muslemiis, Vol. I.*

tenir fut violente ; et il est peu douteux qu'ils n'eussent enfin succombé, si, près de ce moment fatal, les Portugais n'y fussent arrivés, après avoir doublé le Cap de Bonne-Espérance, qu'ils venoient de découvrir, et s'ils ne leur eussent offert un secours efficace. Cet événement eut lieu en 1541. A cette époque, Claudius étoit sur le trône. Ce prince venoit de succéder à son père David. L'un et l'autre avoient eu à soutenir une guerre défensive, qui duroit depuis quelques années, contre Mahomet Gragné, roi d'Adel, le barbare le plus sanguinaire dont l'histoire ait conservé le souvenir. Ce renfort de troupes européennes changea bientôt, comme on le comprend aisément, la face des affaires. Il s'ensuivit plusieurs batailles furieuses, où les Portugais eurent la principale part. Ils avoient à leur tête le brave Diégo de Gama, l'égal de son frère ou peu s'en faut, non en bonheur, mais en courage. Les Maures furent repoussés, leur Roi tué, leurs armées presque anéanties; car en même temps tout espoir de secours, de la côte opposée, leur étoit ôté par la flotte portugaise, qui parcouroit la mer Rouge comme en triomphe.

C'est un usage assez généralement reçu, de

condamner sans réserve les expéditions connues sous le nom de croisades. Il faut convenir néanmoins, qu'en ce cas, une expédition à peu près de même nature fut singulièrement utile à l'Abyssinie. Ce pays fut sauvé par l'effet du nouveau système de guerre que les Européens avoient adopté, et par les progrès que firent les naturels sous la tutèle des Portugais. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer exclusivement la supériorité que les Abyssins ont jusqu'à ce jour conservée sur toutes les nations qui les environnent. Toutefois cette supériorité n'a pu se maintenir que par de continuels efforts, qui ont tendu graduellement à les affoiblir; ensorte que leur situation est devenue de jour en jour plus précaire; et qu'il n'y a aucune apparence qu'ils soient en état, sans quelque nouveau secours, de résister plus long-temps aux Gallas, dont le nombre doit finir par les accabler.

Mais en reconnoissant les bons effets de l'expédition des Portugais, il nous est impossible de ne pas condamner la bigoterie de leurs prêtres, qui voulurent forcer les Abyssins à adopter la religion catholique romaine. Le succès répondit d'abord à leur attente;

et ils le durent à la foiblesse du Roi. Non contens d'abolir leurs rites et leurs anciennes cérémonies ; de changer leurs jours de jeûnes ; de leur refuser la sainte cène ; de renverser leurs autels, pour en élever de nouveaux ; ils eurent la déraison (et c'est ce qui irrita le plus le corps entier de la nation) de les traiter comme des païens et des idolâtres ; d'insister pour qu'ils fussent rebaptisés, et pour que leurs prêtres fussent ordonnés de nouveau ; entassant ainsi, comme le Roi le leur reprochoit dans une lettre, baptême sur baptême et prêtrise sur prêtrise. Enfin le patriarche eut la folie, pour ne point donner à cet acte un autre nom, d'excommunier audacieusement le légitime souverain du pays. Ces actes répétés d'aggression furent enfin réprimés, et punis ; la patience des Abyssins, poussée à bout, fit place au ressentiment ; les prêtres portugais furent, les uns chassés, les autres massacrés ; et finalement tous les étrangers furent obligés de sortir du pays. Toutefois la reconnoissance des Abyssins envers les Portugais, envisagés comme soldats, et le souvenir présent des services qu'ils en avoient reçus, les engagèrent à les traiter tous, hormis les prêtres,

avec des égards soutenus et mêlés de bienveillance. Rien ne peut mieux prouver ces dispositions que l'extrait de la lettre qu'écrivit Basilidès (1), quand il chassa les prêtres catholiques du pays :

« Nos messagers nous ont fidèlement rapporté plusieurs choses que vous avez dites, et plusieurs raisons sur lesquelles vous avez insisté, lorsqu'ils vous ont porté de notre part l'ordre de vous en retourner dans votre propre pays. « Premièrement, dites-vous, » nous ne sommes pas venus ici de notre » propre mouvement ; mais nous y avons été » envoyés en conséquence des lettres écrites » itérativement pour nous inviter à y venir. » Et quoi ! prétendez-vous encore ignorer, quoique nous vous l'ayons clairement expliqué dans notre précédente lettre, quels sont les nombreux motifs, qui nous ont obligés à vous faire sortir de notre pays ? Pourquoi nous forcez-vous à vous les répéter ? Avez-vous oublié les disputes furieuses qui se sont élevées entre vous et les peuples d'Abyssinie, ou, plutôt, qui ont toujours existé et qui proviennent du mépris qu'ils ont pour vos

(1) Ludolf, Comment. pag. 537.

rites, vos cérémonies, et votre religion? disputes, qui ont été portées si loin, que si Dieu, du haut du ciel, ne vous eût protégés, et si sur la terre vous n'eussiez joui de la faveur du Roi, vous ne seriez pas restés dans ce pays pendant un espace, je ne dirai pas de vingt-deux ans, mais d'une demi année. Il est inutile de rappeler ici le nombre des hommes qui ont été sacrifiés à cette occasion, les peines et les inquiétudes auxquelles le dernier Roi a été exposé à cause de vous; car ces événemens doivent être présens à votre mémoire. Au vrai, ce Roi lui-même, voyant bien que tous ces changemens de religion ne pouvoient pas se maintenir, rétablit les choses comme elles étoient avant qu'il les eût dénaturées; il revint aux doctrines fondamentales de ses pères, qui servent de base à la foi d'Alexandrie; il confirma ce rétablissement de la religion par des édits publics; ensorte que, de génération en génération, tout doit maintenant rester immuable. Quant au récit fidelle des actions de ces braves Portugais, que vous avez jugé à propos de rappeler à notre souvenir, de ces Portugais, qui vinrent en Ethiopie pour la défense de la religion, au

temps du Roi Claudius ; nous savons très-bien qu'ils sont venus pour une bonne cause ; que l'année même où ils sont entrés dans notre pays, la paix s'y est répandue comme un fleuve ; et qu'on n'a plus vu un peuple s'élever contre un autre peuple. Car ces braves Portugais n'enseignoient pas la doctrine de la persécution ; ils n'étoient pas rassemblés dans le but de détruire l'ancienne religion qui nous a été transmise par les Pères et par les Apôtres ; ils ne contraignoient personne d'observer des rites différens de ceux qui sont pratiqués publiquement ; ils se montroient, au contraire, disposés à combattre pour les protéger ; à délivrer le pays qui les avoit accueillis, en l'ôtant des mains d'un pillard et d'un brigand, qui commandoit une armée bien véritablement mahométane. Ces hommes sont dignes des plus grandes louanges ; et ils ont été récompensés par nos Rois ; ensorte qu'ils ont planté leurs vignes, et cultivé leurs champs, dans un pays où ils ne possédoient rien, pas même un pied de terre, à titre d'héritage. Tout ce qu'ils ont laissé est dévolu à leurs enfans, qui vivent encore au milieu de nous du pain que nous leur avons donné, et des biens

qui leur ont été transmis par leurs pères. Et il n'y a personne, qui ait droit de leur dire : « Que faites-vous ici ? » ou, « Quelles sont » les affaires qui vous appellent dans ce pays ? » Car tout le monde sait qu'ils y sont venus pour le bien public. »

Il résulte des faits exposés ci-dessus, que des hérésies partielles ont pu se glisser dans l'église d'Abyssinie ; qu'elle a pu laisser se corrompre et s'altérer quelques points de doctrine, parce que sa situation particulière et isolée rendoit ce malheur inévitable ; mais qu'elle a la gloire d'avoir su résister aux attaques ouvertes des mahométans, et aux suggestions insidieuses des prêtres portugais (1) ; qu'à une époque plus ancienne, elle résista au schisme des Ariens ; et que, semblable en cela à l'église des Grecs cophtes, à laquelle elle est intimément alliée, l'église moderne d'Abyssinie peut se considérer comme attachée à la foi qu'elle a primitive-

(1) Je rétablis ici le texte : *Yet they can justly claim the honour, not only of having resisted the open and formidable attacks of the Mahomedans, but likewise the more insidious of the Romish church.* Tr.

ment adoptée. Mais au temps actuel, la nation, et sa religion avec elle, paroissent menacées d'une destruction prochaine. Les Gallas et les tribus mahométanes, qui entourent l'Abyssinie, deviennent de jour en jour plus puissans. Il y a tout lieu de craindre, qu'en peu de temps, le nom même de Christ n'y soit entiérement oublié. Des événemens récens paroissent devoir hâter la chûte de la religion dans ce pays. A la mort de Marcus, dernier Abouna ou grand prêtre des Abyssins, ils ont fait de vains efforts pour en faire venir un autre d'Egypte. Ainsi s'est brisé le dernier lien, qui les attachoit à la mère patrie. Déjà on a vu, à la suite de cet événement, des divisions entre les prêtres. Cet état de choses doit probablement tendre à dégrader les cérémonies de l'église, parce qu'elles seront pratiquées avec négligence. Le caractère sacré des prêtres ne sera plus respecté, parce que l'ordination qu'ils recevront paroîtra manquer d'autorité. Il faut ajouter à cela, que les foibles restes de lumière, dont ces peuples jouissent encore, ne peuvent manquer de s'éteindre, par leur séparation complète du lieu qui en étoit, pour ainsi dire, le foyer.

Ces circonstances me semblent mériter l'attention la plus sérieuse de la part de tous les peuples chrétiens. Car puisque l'on prend beaucoup de peine, et que l'on fait beaucoup de dépense, pour convertir les infidelles; n'est-il pas aussi important, ou même plus, de venir au secours d'une nation, qui professe déjà généralement la même foi que nous; qui a reçu la religion chrétienne à une époque fort reculée; qui l'a constamment chérie, et défendue contre ses ennemis avoués ou secrets; qui enfin la conserve encore, non à la vérité parfaitement pure, mais comme un culte anciennement établi. Et pour qu'on ne croie pas que ces peuples soient indignes de nos soins; écoutons ce qu'en disoient les jésuites, dans un temps où ils étoient leurs amis; et rappelons-nous, que, comme l'observe Ludolf, ils n'ont en aucun temps contredit cet honorable témoignage. « Il faut remarquer que, bien que les Abyssins soient tombés dans des erreurs graves et multipliées en matière de foi; à l'exception de ce tort là, ils ont certainement conservé les excellentes dispositions et l'heureuse inclination à la piété et à toute espèce de vertus, qui les distinguoit ancien-

nement. Et même encore aujourd'hui, d'après ce que les Pères ont vu, on peut affirmer, qu'il y a parmi eux beaucoup moins de péchés, que dans d'autres contrées de l'Europe où notre sainte foi s'est conservée dans toute sa pureté (1). » Et ailleurs : « Ils sont empressés à faire l'aumône aux pauvres, et à exercer l'hospitalité envers les étrangers. »

Le patriarche Alphonso Mendez s'exprime de même à ce sujet ; et son autorité est d'un grands poids, parce qu'il conserva cette opinion, même après avoir été expulsé d'Abyssinie. « Ils sont, dit-il, singulièrement affectés de tout ce qui a rapport à la religion. Ils ont nourri, dès le temps des Apôtres, au sein des ténèbres des Gentils et des mahométans, une étincelle de foi et conservé le nom de chrétiens. Ils ont surtout du goût pour la lecture et pour l'acquisition des connoissances. Quant à leurs dispositions, je peux dire, qu'en général, ceux qui parmi eux ont de la naissance et quelque éducation ne le cèdent point aux Européens ; et que les hommes du bas peuple l'emportent de

(1) Ludolf, Comment. 194. *Ex Epistolis ann.* 1607—8.

beaucoup sur ceux de la même classe parmi nous; tellement que l'on auroit peine à en trouver un seul, qui pût être dit tout-à-fait sot et borné, etc. »

Poncet, qui mérite, par sa fidélité, d'être mis au rang des voyageurs les plus estimables, rend justice (1) à leur piété, à leur zèle à remplir les devoirs de la religion, à leur modération envers ceux qui diffèrent de leurs opinions en matière de doctrine.

J'ajouterai mon témoignage à ceux que je viens de citer. Je pense que les Abyssins réunissent des inclinations excellentes à beaucoup de vivacité d'intelligence, et à un ardent désir de se perfectionner. Je suis persuadé, en un mot, qu'il n'existe aucun autre pays dans le monde, où les Européens puissent, en exerçant leur influeuce, produire de plus salutaires effets, qu'ils ne peuvent en produire en Abyssinie.

---

(1) Pag. 242.

CHAPITRE XI.

Réflexions de lord Valentia sur la conduite du Naïb de Massowa. — Avantages pour l'Abyssinie de communiquer avec les nations de l'Europe. — Détails sur le commerce de l'Abyssinie. — Nouvelles d'Abyssinie postérieures au voyage de Mr. Salt. — Lettre de Pearce. — Mort de Mr. Carter. — Relation du Roi d'Abyssinie avec le Roi d'Angleterre. — Mission de Mr. Salt. — Il entreprend un nouveau voyage en Abyssinie. — Jugement sur Bruce.

Cette dissertation de Mr. Salt est suivie de diverses observations de lord Valentia, dont nous allons extraire ce qui nous paroîtra propre à jeter un nouveau jour sur le pays que Mr. Salt a visité et étudié avec tant de soin et d'intérêt.

La communication directe entre l'Abys-

sinie et les autres nations chrétiennes peut être considérée comme ouverte de nouveau par la visite de Mr. Salt dans le Tigré ; après avoir été fermée depuis l'an 1558, époque où Soliman Bacha fit la conquête de Massowa, Dhalac, Suakem, et où il priva les Abyssins de tout accès à la mer Rouge. Dans le cours des deux siècles suivans, le pouvoir des Turcs déclina plus rapidement encore que celui des chrétiens leurs adversaires; et le besoin de vivres engagea les possesseurs des ports du Téhama à permettre que le commerce avec l'Abyssinie se fit à travers leur pays; mais en même temps ils le chargèrent de contributions oppressives.

Pendant ces dernières cinquante années, la puissance turque s'est peu fait sentir, même à Jidda; et à Massowa, point du tout. Le Naïb, incapable par lui-même de résister à ses puissans voisins, a cédé prudemment au courant, et a usé de modération relativement aux droits sur les marchandises importées dans son port. Il s'envisage néanmoins encore comme étant la porte de l'Habesh ; et il a probablement conçu l'espérance d'élever quelque jour ces contributions assez haut pour se libérer des embarras

pécuniaires où il se trouve. L'Abyssinie étoit déchirée par des dissentions intestines, l'Arabie étoit agitée par les hostilités civiles et religieuses des Wahabis contre les sectateurs de Mahomet. Il n'est pas étonnant, qu'en de telles circonstances, le Naïb ait été alarmé de voir une nation puissante paroître dans les parages où il exerce son influence. Il n'a pu manquer de sentir qu'il étoit dans sa dépendance; et il a dû soupçonner qu'elle favoriseroit ses rivaux, soit à cause des rapports de religion, soit parce que ceux-ci habitent un pays qui peut fournir au commerce différens produits, tandis que le sien ne peut rien mettre en concurrence. Les Banians de leur côté, voyant clairement que le commerce direct entre la Grande-Bretagne et l'Abyssinie mettroit fin à leurs énormes profits, soit à Mocha, soit à Massowa, ont entretenu les alarmes du Naïb, en le repaissant d'une multitude de contes, et probablement en corrompant à prix d'argent son frère et ses Ascaris; et l'ont ainsi engagé dans des mesures hostiles, qui, j'en suis convaincu, étoient contraires à son inclination naturelle.

Ces circonstances, qui pallient ses torts, me

me font désirer que le Naïb soit considéré par les Anglais comme un ami, si jamais il se forme entr'eux et les Abyssins quelque arrangement permanent.

Ici lord Valentia expose le plan de communication avec l'Abyssinie, qu'il croit le meilleur à suivre. Puis il continue ainsi :

Les avantages, que l'Abyssinie retirera d'une communication directe avec les nations européennes, sont incalculables. Elle souffre actuellement tous les maux qui sont attachés à un gouvernement sans force. Son roi est constamment sous la domination de quelque sujet ambitieux; et comme il n'a de revenu que celui qu'il tire des gouverneurs de province, qui sont presque indépendans de son autorité, il est hors d'état de rassembler des forces capables de le soutenir, et ne peut empêcher que ces gouverneurs ne consument les contributions des peuples en hostilités mutuelles. En conséquence, les Abyssins du Tigré combattent les Abyssins du Begemder; et les Gallas, prennent avantages de ces inimitiés, pour empiéter graduellement sur l'une et sur l'au-

tre province. Les gouverneurs sont obligés d'affoiblir leur revenu par des concessions faites à ceux qui leur sont attachés. Car ceux-ci, sachant fort bien que la souveraineté qu'affectent les gouverneurs ne leur appartient point, sont toujours prêts à les quitter et à se donner à un autre maître. On a pu voir, dans ce que Mr. Salt dit du Tigré, quel est le résultat de cet ordre de choses. Il paroît que le revenu de cette province est réduit à la moitié de ce qu'il étoit au temps du Ras Michel Suhul.

Toutefois la puissance du Tigré est encore prédominante; et le Ras Welléta Sélassé est revêtu du pouvoir constitutionnel, mais mal défini, de premier ministre. C'est une circonstance heureuse, puisque ce n'est que par cette province, que l'on peut communiquer avec Gondar.

Lord Valentia s'applique à faire voir qu'en augmentant la puissance de ce Ras, on lui donneroit les moyens de rendre au Roi la force nécessaire pour contenir les gouverneurs, et repousser les Gallas. La tranquillité une fois rétablie, les arts de la paix naîtroient;

le christianisme se ranimeroit; l'Abouna envoyé d'Alexandrie pourroit être choisi tel qu'il favorisât ses progrès. Le commerce s'établiroit d'une manière régulière; et l'exportation des esclaves chrétiens cesseroit. L'exposition de ces vues est suivie d'un rapide tableau des bénéfices du commerce d'Abyssinie, dont nous allons extraire quelques faits.

Le commerce que l'Abyssinie fait actuellement avec l'Arabie est considérable. Elle reçoit de Jidda, plusieurs articles des manufactures d'Europe; des velours brodés, des armes, des utensiles de verre, des étoffes de soie et des satins; de Mocha, des marchandises des Indes de toute qualité, depuis les plus fines mousselines et les kincaubs, jusqu'aux toiles de Surate les plus grossières, dont on fait usage en plusieurs pays de l'Afrique dans les occasions où l'on veut annoncer la magnificence. Sur ces marchandises, les Banians font le profit qu'il leur plait; l'Imam prélève un droit de dix pour cent, tant à l'exportation qu'à l'importation; et le Naïb

en exige un pareil. Par conséquent ces articles de commerce coûtent au consommateur plus de cent pour cent au-delà de ce qu'ils lui coûteroient si l'importation s'en faisoit directement. Et cependant on estime, que la valeur des marchandises importées à Massowa s'élève à quatre cent mille dollars par an; sans compter le coton non travaillé, que les Abyssins achètent pour en faire leurs habits, parce que, bien que la plante croisse dans leur pays, ils ne peuvent pas l'employer, faute de savoir nettoyer le coton qu'elle produit. La rareté de cet article est telle, en ce moment, que Hadji Hassan m'a assuré que la charge de trois vaisseaux seroit très-vite vendue.

Les seuls articles précieux que produit l'Abyssinie sont l'or et l'ivoire; mais ils suffisent à payer les ouvrages de manufactures que l'on y importe. L'or en sortiroit plus abondamment, si le commerce s'étendoit à l'est dans les pays qui le fournissent avec le plus de profusion. Il arrive à Massowa, dans le mois de fevrier une grande caravanne, qui apporte des esclaves, des mulets, du bétail, du miel, du zibet, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, et quelques autres

articles de moindre importance. La balance du commerce est en faveur de l'Abyssinie, ensorte qu'il y passe plusieurs milliers de dollars; mais ils n'y sont presque pas considérés comme une monnoie courante. La dernière caravanne apporta deux cents wakéas d'or; et Currum Chund m'apprit, que dans le terme d'un mois, il pourroit s'en procurer deux mille pour payer les marchandises que l'on voudroit acheter. Le wakéa ou once d'or coûte à Massowa onze dollars et trois quarts, ce qui, à raison de deux shellings six deniers par dollar, fait deux livres sterling, douze shellings et dix deniers et demi. Une once de cet or contient:

	onces.	dwt.	grains.
Or pur	9.	6.	6.
Argent fin	2.	10.	0.
Cuivre	0.	3.	18.
	12.	0.	0.

Une once de cet or vaut 2 L. 18 s. 4 d. st., en supposant l'or pur à 4 L. st.; ce qui donne un profit de 5 shel. 5 $\frac{1}{2}$ den. par once.

Le compte suivant montrera quel est le bénéfice que donne le commerce de l'ivoire.

1000 frassels de 32 $\frac{1}{2}$ livres chacun, à 22 $\frac{1}{2}$ dollars par frassel, à 4 shell. 6 den. . . . dollars	22500		
L. st.	5062.	10.	0
Commission de l'agent à l'achat 5 pour cent	253.	2.	6
Chargement et mise à bord, un pour cent	50.	12.	6
Coût à bord . . L. st.	5366.	5.	0
Frêt sur 14 $\frac{1}{2}$ tonneaux, à 10 L. st. par tonneau, vu que cet article peut se placer dans les interstices de la cargaison. .	145.	0.	0
	5511.	5.	0
Assurance sur 5900 L. st., à 6 pour cent, n'étant pas sujet à avarie	354.	0.	0
Droit de police $\frac{1}{4}$ pour cent .	14.	15.	0
Intérêt de 5366, premier coût, pour neuf mois, à 5 pour cent par an	201.	4.	6
Coût rendu à Londres . L. st.	6081.	4.	6

Report . . .	6081.	4.	6
Frais de débarquement, un pour cent	60.	16.	3
Droit sur 31500 livres, savoir, 290 cwt 0 gr. 20 livres, à 2 L. 7 sh. st. par cwt, 27 ½ pour cent et 8 L. 6 s. 8 d. sterl. pour cent	926.	5.	6
Coût en magasin . . L. st.	7068.	6.	3

Cette quantité d'ivoire produiroit à la vente 8125 livres sterling, au prix moyen de 28 liv. sterl. par cwt; ou environ 15 pour cent de bénéfice, si c'étoit pour la consommation intérieure; mais si c'étoit pour l'exportation, il y auroit une gratification (ou drawback) de 1 liv. 4 sous 5 den. sterl. par cwt. Sur les plus grosses dents le profit seroit plus grand.

Ensuite lord Valentia rend compte des informations qu'il a reçues d'Abyssinie depuis son retour en Angleterre. Ces détails complètent en quelque sorte le récit du voyage que l'on vient de lire. Nous allons les mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Le capitaine Court trouva, en arrivant à Mocha, une lettre de Pearce, en date du 28 fevrier 1806, où il disoit que sa santé continuoit d'être bonne, et qu'il faisoit des progrès rapides dans la connoissance de la langue du pays. Il jouissoit de toute la faveur du Ras, et avoit été mis par lui sous la protection immédiate de l'ozoro Tishai. Il vivoit avec elle, et en étoit traité avec beaucoup de bonté; elle lui donnoit l'assurance qu'elle l'enverroit quand il voudroit auprès de ses amis de Gondar, où elle avoit elle-même dessein de se retirer, s'il arrivoit quelque malheur au Ras. Les divisions entre les provinces continuoient toujours; mais le Ras avoit conclu une trève avec les Gallas, et avoit assemblé toutes ses forces pour marcher sur Gondar, afin de sortir le Roi de la dépendance de Guxo, que l'on croit être musulman. Les gouverneurs de plusieurs provinces s'étoient joints au Ras à cette occasion, et tout le clergé le soutenoit. Dévajé avoit bien voulu supprimer cette lettre; mais heureusement elle lui fut remise en présence d'un tiers, qui en donna avis au capitaine Court. Cette tentative étoit évidemment l'effet des soupçons qu'excitoient à Mocha, et sur-

tout chez les Banians, mes efforts pour entretenir des liaisons avec l'Abyssinie ; parce qu'ils pensoient avec raison que ces liaisons améneroient la chûte de leur monopole.

Ce fut avec une vive douleur que j'appris, par la même lettre, la mort prématurée de Mr. Carter.

Mr. Carter avoit accepté la place de supercargue du vaisseau américain, l'Essex, capitaine Orme, et alloit à Lohéia pour prendre une cargaison de café. Il fut séduit par les offres de services d'un Arabe, qui lui envoya ses esclaves pour l'aider à manœuvrer son vaisseau. Ces esclaves massacrèrent l'équipage et entr'autres Mr. Carter.

D'un autre côté le Naïb de Massowa étoit parvenu à se débarrasser de ceux qui le dominoient ; et rendu à lui-même, il s'exprimoit comme ayant toutes les dispositions amicales que lord Valentia avoit cru reconnoître en lui. Enfin la Compagnie des Indes n'ayant pas paru empressée à adopter les plans de lord Valentia, la maison de

commerce de Mr. Jacob a armé un vaisseau pour négocier directement avec l'Abyssinie; et en même-temps le gouvernement s'est occupé des ouvertures faites à ce sujet. Voici ce qu'en dit lord Valentia :

La lettre que Mr. Salt avoit apportée pour le roi de la Grande-Bretagne de la part du roi d'Abyssinie, fut remise par moi à lord Spencer, alors secrétaire d'état pour les affaires de l'intérieur, et présentée à Sa Majesté par ce Ministre avec le présent de la toile fine de l'Habesh. Quand il fut définitivement arrêté que le vaisseau de Mr. Jacob iroit dans la mer Rouge, j'exposai l'état des choses à Mr. Canning, secrétaire d'état pour les affaires étrangères........ Je pris aussi la liberté de remarquer, que sa Majesté ayant bien voulu recevoir la lettre et le présent du roi d'Abyssinie, il pouvoit convenir d'en donner avis à celui-ci par ce vaisseau anglois qui devoit aller dans un de ses ports.

Quelque petite que soit à nos yeux l'importance des rois d'Abyssinie, il ne faut pas oublier, que les rois d'Espagne, au temps où ils élevoient le plus haut leurs préten-

tions, ne dédaignèrent pas de correspondre avec eux; qu'ils les traitoient comme leurs égaux et leur donnoient le titre de frères. Jaques I, roi d'Angleterre, écrivit au roi d'Abyssinie, qui régnoit de son temps; et la lettre qu'il lui adressa a pu servir d'exemple en cette occasion. Le désir manifesté par le roi d'Abyssinie actuel, Ayto Galou, étoit qu'on lui envoyât un homme habile à élever les eaux, un médecin et un charpentier. Malheureusement il n'a pas été possible de le satisfaire par la voie d'un vaisseau marchand: mais Mr. Canning m'ausorisa à préparer les présens que j'estimerois pouvoir être offerts en retour, et qui pourroient servir en même-temps comme échantillons de nos plus belles manufactures.

Comme il paroissoit convenable que la lettre de Sa Majesté fût remise par un homme chargé exprès de cette mission; j'indiquai Mr. Salt, comme étant le plus propre à remplir cet office, tant par la connoissance qu'il a acquise de l'Abyssinie, que par ses manières aimables et par son caractère respectable. Il fut en conséquence nommé pour porter la lettre du Roi. Je fis aussitôt préparer les présens, consistant en armes à la

mode du pays auquel elles sont destinées, mais ornées d'or et de bijoux; en satins, en verre taillé, verre peint, joyaux, et fines mousselines angloises; le tout au montant d'environ mille quatre cents livres sterling. Cette somme, qui pour l'Angleterre est minime, convertie en marchandises, telles que je viens de les indiquer, a suffi pour former un assortiment de choses nouvelles en Abyssinie, et supérieures à tout ce qu'on y a jamais vu depuis le temps d'Yasous le grand. Ces présens ne manqueront pas de donner au Roi à qui ils sont destinés, une idée favorable de la puissance et de la richesse de son nouvel allié.

Un présent plus utile et plus important que tous les autres est celui de deux pièces d'artillerie volante (1), avec tout leur équipage; auxquelles sont jointes cent cinquante charges (2), et une quantité suffisante de poudre. Si ces armes et ces munitions parviennent en bon état à Antalow, le Ras sera le maître de parcourir l'Habesh d'une extrémité jusqu'à l'autre, sans rencontrer

(1) *Curricle artillery.*
(1) *Rounds of balls.*

un ennemi qui ose lui résister ; car depuis le temps des Portugais, on n'y a pas vu un canon ; le bruit seul de cette arme suffiroit pour épouvanter une nation qui ne connoît point d'explosion plus forte que celle des fusils à mèche. Puissent les relations nouvelles de l'Angleterre avec l'Abyssinie tendre à faire jouir celle-ci d'une heureuse tranquillité ! C'est le vœu de mon cœur, et il me paroît probable qu'il doit se réaliser. La communication est ouverte. J'espère qu'elle ne sera point refermée par l'esprit malfaisant du monopole, et que l'on ne souffrira pas que les intérêts individuels croisent des vues dignes de l'émulation nationale ; je veux dire, le désir d'augmenter notre commerce, en faisant du bien, sous tous les rapports, à un peuple aimable, qui gémit sous l'oppression, et, ce qui doit frapper davantage, à un peuple chrétien. Mr. Salt est parti pour l'Abyssinie à la fin de février de l'année 1809.

Vient ensuite un examen exact du voyage de Mr. Salt en Abyssinie et de celui de lord Valentia, dans la mer Rouge, sous le rapport géographique. Les positions données

par des observations, faites avec le plus grand soin, y sont comparées à celles de Bruce. Celles-ci sont démontrées fautives. Et lord Valentia reste convaincu en particulier que les déterminations relatives à la mer Rouge n'ont point été faites immédiatement par Bruce; mais qu'il les a empruntées de Niebuhr. Nous traduirons la conclusion de cette discussion, où l'auteur porte, sur le voyageur écossois, un jugement sévère, mais probablement juste.

. . . .

Il est vraiment lamentable, qu'un homme doué d'autant de talent que Mr. Bruce, se soit laissé dominer par un sentiment de vanité, qui a donné à son livre plutôt la forme d'un roman que d'un récit vrai et fidelle. Les obstacles qu'il a réellement surmontés suffisoient bien pour lui mériter les éloges dûs à la persévérance et au courage. Le pays qu'il a parcouru offroit assez d'objets nouveaux, pour intéresser la curiosité de ses lecteurs. Mais dans l'état où il a produit sa relation, le vrai et le faux y sont tellement mêlés, qu'il est impossible de séparer l'un

de l'autre. Les faussetés qu'y ont reconnues ceux qui ont été après lui dans quelques-uns des lieux qu'il a visités, ne donnent que trop de raison de craindre qu'on n'en découvrît d'autres, si l'on venoit à visiter de nouveau Raselfil et le Sennaar.

La traduction que Bruce a donnée des chroniques d'Axum est intéressante, et, je crois, fidelle. Mais la descendance du Roi Salomon est maintenant démontrée fausse par l'inscription d'Axum. Les systèmes relatifs aux victoires de Ptolémée tombent devant la même autorité. Enfin les assertions de cet auteur sur le culte de la canicule dans la capitale de l'Abyssinie s'évanouissent avec les preuves qu'il en donne, ou avec ses statues et ses piédestals imaginaires.

Si Mr. Bruce est convaincu de fausseté par les découvertes de Mr. Salt; il est satisfaisant de voir d'un autre côté que ces mêmes découvertes confirment le témoignage de l'auteur du Périple, en montrant que jusqu'au temps d'Aeizana, le trône de Zoskalès étoit occupé par un prince qui parloit grec.

Il est également satisfaisant d'apprendre que les chrétiens d'Abyssinie, quoique leur religion se soit sans doute fort altérée, ne

sont pas des monstres de cruauté et de dépravation, tels que ceux dont Mr. Bruce a fait le tableau ; et que leur pays n'est pas aussi inaccessible aux Européens, que ce voyageur a voulu le faire croire. Je crains bien qu'il n'aît exagéré à cet égard, pour décourager ceux qui voudroient marcher sur ses traces ; car il ne pouvoit manquer de sentir, qu'il seroit démasqué par le premier qui voudroit comparer son roman avec les habitudes, les mœurs, et l'état réel des Abyssins.

APPENDICE

APPENDICE

contenant la traduction complette de ce qui a rapport à l'inscription d'Axum. (Voyez page 84.).

REMARQUE DU TRADUCTEUR.

Ce monument intéressant a été examiné et discuté avec soin par Mr. Salt. Nous avons cru devoir abréger cette discussion, afin de la rendre plus facile à lire pour ceux qui ne s'occupent pas d'une manière particulière d'objets de cette nature. Nous rétablissons ici dans son entier le texte que nous avons abrégé; et nous nous faisons un devoir d'y joindre la version latine et les notes d'un célèbre antiquaire.

Traduction complette de la partie de la relation de Mr. Salt, qui traite de l'inscription d'Axum.

Pour éclaircir le contenu de cette inscrip-

tion, j'en donne une copie, que j'ai gravée moi-même, dans laquelle j'ai tâché, autant que la chose étoit praticable, de donner la forme précise des lettres; dont plusieurs, par l'effet du temps, étoient douteuses. Bien des erreurs sans doute m'ont échappé; mais elles résultent presque en entier de la ressemblance qu'ont entr'eux certains caractères grecs, employés dans l'inscription; comme l'alpha (Α) et le lambda (Λ), l'epsilon (Ε) et le sigma (Σ), le gamma (Γ) et le rho (Ρ), le kappa (Κ) et le bêta (Β), le delta (Δ) et le lambda (Λ), l'omicron (Ο) et le thêta (Θ). Toutes ces difficultés, j'ai eu le bonheur de les surmonter, par l'attention donnée au sujet, et avec l'aide de quelques amis; et maintenant le Dr. Vincent, qui m'a fourni de la manière la plus obligeante tous les secours qui dépendoient de lui, considère l'inscription totale, à l'exception d'un seul passage, comme parfaite (1).

---

(1) La copie figurée de l'inscription que Mr. Salt

La copie suivante de l'inscription, en caractères grecs modernes, et les notes qui l'accompagnent, sont dues au Dr. Vincent.

1 Αειζανας βασιλευς Αξωμειτων και
2 Ομηριτων και του Ραειδαν και Αιθι-
3 οπων και Σαβαειτων και του Σιλεη
4 και του Τιαμω και Βουγαειτων και του
5 Κασου Βασιλευς Βασιλεων, υιος Θεου
6 ανικητου Αρεως Αταχτησαντων
7 κατα καιρον του εθνους των Βουραει-
8 των απεςιλαμεν (1) τους ημετερους
9 αδελφους Σαιαζανα και τον Αδηφαν
10 τουτους πολεμησαι και παραδεδω-
11 κοτων αυτων υποταξαντες αυτους
12 ηγαγον προς ημας μετα και των θρεμ-
13 ματων αυτων βοωντε **** και προ-

---

a pris soin de graver lui-même, nous a paru de nature à n'intéresser qu'un très-petit nombre de lecteurs. Elle est d'ailleurs fidellement représentée par la copie en caractères grecs communs que nous joignons ici. *Tr.*

14 βατων **** και κτηνων νωτοφορων
15 θρεψαντες αυτους βοεσιντε (2) και επισιτ-
16 μω αννων (3) ποτιζοντες αυτους ζυτωτε (4)
17 και οινω και υδρευμασιν παντας (5) εις χορ-
18 τασιαν οιτινες ησαν τον αριθμον βασιλισ-
19 κοι εξ συν τω οχλω αυτων τον αριθμον **** (6)
20 ννωνευομενοι (7) καθ εκαστην ημεραν αρ-
21 τους σιτινους **** και οινον (a) επι μηνας *
22 Αχρεις (8) ου αγαγουσιν αυτους προς ημας
23 τους (9) ουν δωρησαμενοι αυτοις παντα τα επι
24 ιτηδεια, και αμφιεσαντες μετοικησαι κ
25 κατεστησαμεν εις τινα τοπον της ημετερας χω-
26 ρας καλουμενον Ματμαλ εκελευσαμεν αυ-
27 τους παλιν αννωνευεσθαι παρασχομενοι
28 τοις εξ ασιν (10) βασιλισκοις (11)*** βοας ** υπερδε
29 ευχαριστιας του εμε γεννησαντος ανικητου Αρεως
30 ανεθηκα αυτω ανδριαντα χρυσουν ενα και αργυ-
31 ραιον ενα και χαλκους * επ αγαθω (12).

(*a*) Leçon fournie par le doyen de Lichtfield. (NB. Cette variante consiste à lire και οινον au lieu de κοινον). *Tr.*

(1) απεςιλαμεν sans ε.

(2) βοεσιντε pour être grec devroit être βουσιν.

(3) Αννωνα se trouve dans Meursius, mais non le verbe qui en dérive. Il semble ici écrit en abréviation.

(4) ζυτωτε. Il faudroit ζυθω, du bouza.

(5) παντα ne s'accorde avec rien. Supposons que l'on dise παντα pour tout le corps; εις χορτασιαν jusqu'à ce qu'ils en eussent en abondance; χορτασια signifie une fourniture de vivres de toute espèce, mais toujours avec l'idée d'une abondance excédante.

(6) Ces lettres et toutes les autres lettres numérales sont inexplicables.

(7) ννωνευομενοι; νε, qui précède à la fin de la ligne précédente (*a*), fait-il partie de ce mot? Je serois tenté de croire que le graveur a écrit sous la dictée d'un Grec; si cela étoit, on pourroit lire ευ αννωνευομενοι, *les pourvoyant bien*; mais plus bas est le verbe αννω-

(*a*) Parmi les lettres numérales. *Tr.*

γενεσθαι que j'ai interprêté passivement; tous deux probablement sont déponens (a).

(8) Αχρεισου peut être le nom d'un lieu, ou d'un mois (b).

(9) τους ; la première lettre est imparfaite dans l'inscription ; par la connexion, ουκουν, *c'est pourquoi*, seroit le sens naturel, mais le sigma semble parfait : τους avec αυτοις fait une redondance.

(10) αεση est le seul mot que je ne puis comprendre, et le seul où la copie de l'inscription me soit suspecte.

(11) J'entends ce diminutif, βασιλεισκεις, comme un terme de mépris en opposition à βασιλευς βασιλεων ; ει a été donné par l'oreille pour ι.

(a) On pourroit traduire passivement : *bien pourvus*. *Tr.*

(b) C'est bien plutôt αχρις αν, jusqu'à ce que ; d'autant plus qu'après μηνας, il y a quelques traces de caractères numériques. *Tr.*

(12) ἐπ' ἀγαθῷ, pour le succès déjà obtenu, et en espérance de la future protection. L'expression angloise *for good luck sake* (a) rend, je crois, ce mot avec précision.

Voici la traduction exacte de cette inscription, telle que j'ai pu la faire, avec l'aide du docteur Vincent et d'autres amis :

» (Nous) Aeizanas etc. (1)

Le commencement de cette inscription a résisté à toutes les recherches de l'archevêque de Sinaï et de nombre d'autres savans à qui j'en ai fait part. A la fin j'ai été assez heureux pour rencontrer dans Ludolf (2) les noms grecs d'un roi d'Abyssinie et de son frère, Aizana et Sazanus, qui tout-à-coup ont dissipé l'obscurité, et m'ont conduit à

(a) « Pour le bon succès. » *Tr.*

(1) Voyez la suite de cette traduction p. 85. On trouvera la version latine de Mr. de Sacy, à la suite de cet appendice, note A. *Tr.*

(2) Voyez ses Commentaires, p. 59 et 232.

la vraie leçon, qui est incontestablement celle-ci : Αειζανα βασιλεως Αξωμιτων, etc. Aeizana roi des Axomites. On verra qu'en copiant sur la pierre, j'ai pris le Β pour un Κ, et le Λ pour un Α.

Cette découverte donne à l'inscription une valeur particulière, parce qu'elle détermine une période d'un petit nombre d'années, comme étant nécessairement l'époque où ce monument fut érigé. En effet, Aizana fut roi d'Abyssinie, ou plutôt des Axomites, sous le règne de l'empereur romain Constance ; et il y a, dans St. Athanase (1), une lettre de cet empereur à Aizana, écrite à l'époque où celui-ci régnoit conjointement avec son frère Saizana, qui, à la neuvième ligne de mon inscription, n'est mentionné que comme frère et général du roi. Il y a une légère différence dans l'orthographe de l'un et l'autre nom, tels que les donnent l'inscription d'un

(1) Voyez St. Athan. Apol. pag. 693—6, Paris 1627.

côté et Athanase de l'autre (1). Ce que la première écrit Aeizana, l'autre l'écrit Aizana, dans l'une on lit Saiazana, dans l'autre Saizana ; mais cette différence est si peu de chose, qu'elle ne mérite pas grande attention ; d'autant plus que l'ε se trouve ajouté de même dans quelques autres endroits de mon inscription, comme dans αχρεις pour αχρις, et dans βασιλειϲκοις pour βασιλισκοις. La lettre de Constance fut écrite, l'année de J. C. 356, dans le but de flétrir à la fois Frumentius, qui avoit été nommé évêque d'Axum, et ceux qu'avoit envoyés Athanase dans le cours de l'année 327.

Si l'on tenoit pour certain que le roi se convertit en même temps que son peuple ; la date de l'inscription seroit fixée très-près de cette même année 327. Elle ne pourroit pas être fort antérieure ; car quand Frumen-

(1) Nous croyons devoir joindre, à la suite de cet appendice, la traduction de la lettre de Constance dont il est ici question. Voyez la note B. *Tr.*

tius quitta Axum, pour être nommé à cet évêché, il paroît que le roi sortoit à peine de sa minorité. D'un autre côté, la date de l'inscription ne pourroit pas être fort postérieure; car si le Roi avoit été chrétien, il n'auroit pas été appelé fils de Mars. Mais cette conversion du Roi n'est point clairement prouvée; car quoique Baronius (1), en parlant d'Aizana et de Saizana, les désigne comme *tunc christianos*; il ne fonde cette assertion sur aucune autorité, si ce n'est que l'Empereur s'adresse à eux comme à des chrétiens, ce qui n'est pas une preuve qu'ils le fussent réellement. Et véritablement la seule existence de notre inscription rend ce fait fort douteux; car il est à peine concevable que le roi, à l'époque de sa conversion, eût laissé subsister un tel monument. En outre, si l'inscription adulitique paroissoit avoir été l'ouvrage de ce même roi dans la

(1) Voyez Bar. Eccle. annales ad annum 356, n. 23.

vingt-septième année de son règne, comme je crois qu'on a de bonnes raisons de le supposer, cela suffiroit pour prouver qu'il n'étoit pas chrétien. Ainsi, quoique je hasarde de fixer l'année 330, comme étant à peu près la date de l'inscription, je pense qu'on ne peut pas obtenir à cet égard une parfaite précision.

Le mot Αξωμιτων est conforme, avec peu de variation, au nom par lequel les auteurs grecs et latins (1) désignent ce peuple. Il est assez curieux que, dans leurs anciens livres, ils s'appellent eux-mêmes Axumiens, circonstance que je tiens des prêtres d'Axum.

Après la première ligne, l'inscription fait l'énumération des titres d'Aizana, και των Ομηριτων (2), et des Homérites. C'est ici la première information qui nous apprenne que les Abyssins ont conquis, à une période si ancienne, une partie de l'Arabie. Και του

(1) Voyez Nonnosus, Procope et le Périple.

(2) On trouve Ομηρίτων dans le Périple.

Ῥαειδαν (1), et du Raeidan : c'étoit un district de l'Arabie, comme il paroît par quelques vers obscurs, extraits des ouvrages du poëte Amriolkerius, cités dans un livre intitulé *Historia imperii vetustissimi Joctanidarum in Arabia felice* (publié en 1786 à Harderwick), où l'on en donne la traduction latine suivante :

Et Hainaha cujus opes occiderunt.
In Raidana, quum advenisset Occasus
Is potentem reddidit incolam, et viam emunivit
Ad Raidanam præcelsus gloria in accessus.

Και Αιθιοπων και Σαβαειτων και Σιλεα.

Et des Ethiopiens, et des Sabéens, et de Zeyla.

Σαβαειτων est une orthographe particulière, qu'on ne retrouve que dans le Périple, où on lit Σαβαειτου, que l'on a considéré comme une leçon fautive. Σιλεα, est, je n'en doute nullement, le même que Zeyla, qui est le

(1) Autre exemple de l'ε ajouté.

nom arabe ancien (aussi bien que moderne) d'un port sur la côte d'Abyssinie, comme on le voit dans l'*Historia Joctanidarum* citée ci-dessus, page 141, *Adeunt* (*regnum Jemanæ*) *transfretarunt Habassii e regionibus Natza et Zeilaa, quæ litorales sunt Habassitæ*. Ceci se rapporte à peu près au cinquième siècle. Le même Zeila est sur toutes les cartes modernes.

Και του Τιαμω και Βουγαϊτων

Et de Tiamo; je pense que c'est le Téhama d'Arabie; ou encore, ce peut être le même lieu que celui qui est mentionnée par Cosmas comme étant dans le Tigré. Les Bougaëites me paroissent être les Bogenses d'Edrisi; je pense que le *g* aura été prononcé avec le son doux comme un *j*; et qu'ainsi c'est le même nom que la tribu moderne de Béja près de Suakem. Τοκαλου est le seul nom sur lequel je n'ai aucune conjecture à offrir. Le titre de βασιλευς βασιλεων, qui suit, est exactement le même que celui de Négus Négashi,

ou Roi des rois, que les rois d'Abyssinie prennent encore aujourd'hui.

Le υιος θεου ανικητου Αρεως, qui termine les titres, en imitation des rois grecs, est fort curieux; il en sera question ci-dessous ainsi que de la dédicace finale.

Si l'on songe que ce monument a été érigé il y a quinze cents ans, on trouvera qu'il est assez remarquable de le voir aussi bien conservé. Il est d'ailleurs une preuve parlante du peu de zèle et d'attention qu'apportèrent à leurs recherches les prêtres, qui visitèrent ce pays au quinzième siècle. Il atteste aussi leur extrême inexactitude dans l'examen des objets de cette nature. Le récit suivant du Père Tellez en fait foi (1) :

« Non procul abhinc erectum est saxum tribus cubitis latum, insculptum literis partim græcis partim latinis, sed temporis injuria fere exesis. Hoc indicium est, omnes istas structuras esse artificum europæorum, a temporibus Jus-

(1) Ludolf, p. 251.

tini et aliorum imperatorum orientalium, qui (teste Procopio) magnam cum regibus Æthiopiæ amicitiam coluerunt. Quamvis tunc temporis mixtura fuerit linguarum græcæ et latinæ, quia milites unius et alterius idiomatis in iisdem castris militabant. » (1)

« Verum imaginari mihi non possum mixtam scripturam in illis saxis reperiri, multo minus rationem istius rei valere puto. Oculatiores inspectores (aut nimium fallor) aliquando reperient scripturam mere græcam, atque in ea literales A, B, E, Z, I, K, M, N, O, P, C, T, X, quas Latini cum Græcis communes habent, quamvis non in omnibus æqualis sint pronunciationis. »

Ensorte qu'il paroît par là, que ces Pères doivent avoir totalement ignoré le contenu de l'inscription, ou en avoir perverti le sens de propos délibéré. Leur motif en ce dernier cas auroit été que cette inscription démen-

---

(1) Ici finit la citation du P. Tellez. Ce qui suit depuis *verum imaginari* etc. est de Ludolf. *Tr.*

toit formellement leur récit de l'histoire d'Abyssinie; puisque, d'après ce monument, il faut renoncer à faire descendre de Salomon les rois d'Abyssinie, et à soutenir la conversion des Abyssins au Judaïsme; car il n'est pas vraisemblable qu'un monarque issu de cette souche s'intitulât fils du Dieu Mars l'invincible, et élevât à ce dieu des statues sur la grande route, si près de sa capitale.

L'assertion de Tellez, qui se rapporte à Ptolémée, lui a été sans doute suggérée par la connoissance qu'il avoit de l'inscription adulitique et par le désir de la confirmer.

La même raison semble avoir engagé Bruce à inventer son inscription d'Axum. Il l'a toutefois exécutée d'une manière si peu satisfaisante, que le Dr. Vincent (1) fut conduit à remarquer, même avant que personne eût visité Axum depuis Bruce, « combien une » copie figurée de cette inscription auroit » été plus authentique qu'un texte rétabli;

(1) Second vol. p. 112.

dans

» dans lequel, par une erreur ou de l'auteur » ou de l'imprimeur, on lit ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ au lieu » de ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ. »

Le sujet de l'inscription n'est pas de lui-même fort intéressant, puisqu'il ne s'agit que d'une expédition, faite avec succès contre les Bougaeites. J'ai déjà dit que je supposois que cette tribu étoit la même que les Bogenses d'Edrisi, dans le pays desquels étoient les monts Alahahi, fameux par leurs mines d'or. Le Dr. Vincent (voyant que dans la quatrième ligne de la copie, la lettre Γ est douteuse) conjecture que ce sont les habitans de Buré. J'avois aussi adopté cette opinion, avant d'avoir rencontré la mention faite des Bogenses à laquelle je me réfère ci-dessus. Mais quoique le sujet de l'inscription ait moins d'intérêt que l'on n'auroit pu s'y attendre, on y trouve quelques détails curieux; telle est l'hospitalité exercée par le Roi envers les ennemis vaincus, l'attention qu'il a de les approvisionner de viande, de

pain, de vin et de bière; procédé parfaitement conforme à celui dont on a usé dans ce pays depuis tant de siècles, et dont on y use encore, comme l'attestent à chaque page, le journal de Poncet et le mien. Mais ce qu'il y a de plus précieux dans cette inscription c'est le commencement et la fin. On y voit, comme un fait bien constaté, qu'Axum étoit la capitale d'un peuple appelé les Axomites; ce qui donne du poids au témoignage des auteurs qui ont fait mention de ce peuple, et des ambassades que les Romains lui envoyèrent, tandis que jusqu'ici on avoit à cet égard beaucoup de doute, parce qu'aucun fait bien connu, ni aucun monument existant en Abyssinie, ne venoit à l'appui de ces autorités.

Cette inscription, en prouvant l'existence d'un roi Aeizana, qui régna sur les Axomites, et qui avoit un frère appelé Saiazana, établit l'authenticité de la lettre adressée par l'empereur Constance à ces deux frères, dési-

gnés par le titre de Τυραννίδες Αξόμιτων (1). Or c'est en grande partie sur cette lettre que repose l'opinion relative à l'introduction du Christianisme en Abyssinie dans le temps où elle fut écrite. Cette inscription démontre encore que, même à cette époque reculée, l'empire d'Abyssinie étoit très-puissant; que déjà alors, tout au moins, une grande partie de l'Arabie lui étoit soumise; d'où il résulte que la durée de cet Empire dans le pays, et par conséquent aussi sur la mer Rouge, a été plus longue qu'on ne l'avoit jusqu'ici supposé.

Cette inscription, ayant été trouvée si avant dans l'intérieur des terres, prouve que la langue grecque s'étoit répandue dans le pays, et peut par là servir à confirmer ce que l'auteur du Périple dit du savoir de Zoskalès. Nous y apprenons aussi, pour la

(1) Cette qualification n'est pas dans la lettre. Mais Athanase dit que la lettre est adressée τοῖς τυράννοις etc. *Tr.*

première fois, que les Abyssins avoient adopté les dieux des Grecs. Elle dément d'ailleurs, comme je l'ai déjà insinué, la fable qui faisoit descendre les rois d'Abyssinie de la reine de Saba, et qui présentoit la nation comme ayant été convertie au judaïsme; ainsi que les chroniques, dites chroniques d'Axum, pour ce qui a rapport à la religion de ces temps anciens.

Cette inscription jette aussi du jour sur une autre non moins curieuse et importante, qui selon Cosmas Indicopleustès, fut trouvée par lui à Adulis, et qui a excité l'attention de plusieurs savans, en particulier du Dr. Vincent. Celui-ci a écrit un traité sur ce sujet. Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitation que je hasarde d'énoncer une opinion différente de celle de ce savant et judicieux écrivain; mais j'envisage comme un devoir de soumettre au public les idées qui se sont offertes à moi, à la suite d'un examen attentif de l'inscription que j'ai découverte; examen dans

lequel j'ai été aidé par la connoissance locale des lieux dont il y est question.

Cosmas vivoit sous le règne de l'Empereur Justin, et visita Adulis en qualité de commerçant. Pendant son règne dans cette ville, il entreprit de déchiffrer une inscription qu'il y remarqua, et qui étoit écrite en caractères grecs. Il le fit pour complaire au désir d'Élesbaas (ou Caleb Négus), roi d'Abyssinie, qui étoit alors sur le point de tenter une expédition contre l'Arabie, et qui avoit sans doute ouï dire à Axum, que cette inscription étoit relative aux conquêtes de ses prédécesseurs. Une partie de l'inscription étoit gravée sur une table de basanite. Elle commençoit par l'énumération des titres de Ptolémée (Evergéte), et donnoit ensuite une notice de ses victoires en Asie : l'autre partie étoit gravée sur un siège de marbre blanc, et contenoit un long récit de victoires remportées en Abyssinie. Cette seconde paroissoit à Cosmas, faire suite à la première,

quoiqu'à cet égard, il n'use pas d'une expression pleinement affirmative. Il dit simplement : ὡς ἐξ ἀκολουθίας καὶ εἰς τὸν δίφρον ἐγέγραπτο οὕτως.

Les objections générales, que l'on peut élever contre cette inscription, ne l'atteignent qu'autant que l'on veut l'envisager comme un seul tout, et c'est en effet sous ce point de vue qu'on l'a constamment envisagée. Premièrement, on objecte qu'il est dit, dans la dernière partie de l'inscription, qu'elle a été faite par un roi, qui étoit dans la vingt-septième année de son règne, tandis qu'on sait que Ptolémée Evergéte n'a régné que vingt-cinq ans (1). Secondement, que la première partie, gravée sur la table, est écrite, d'un bout à l'autre, à la troisième personne; et que la première, celle du siége, est en entier à la première personne. Troisièmement; dans les deux parties, le langage

(1) Voyez la chronologie de Playfair.

est fort différent. Les mêmes idées y sont exprimées par des mots qui ne sont pas les mêmes de part et d'autre ; ainsi, dans la table de basanite, on lit στρατεύμα et στρατεύματα, là où sur le siége on lit δυνάμις et δυνάμεων. Là où dans l'une est χωρας, dans l'autre on trouve invariablement ἔθνος ; dans la première est κυριευσας, au lieu de ὑπεταξα qu'on lit dans la seconde. Quatrièmement ; dans la première, Ptolémée s'intitule fils de Ptolémée, descendu d'Hercule du côté paternel, et de Dionys (Bacchus), fils de Jupiter, du côté maternel ; dans la seconde, il s'intitule fils de Mars. Cinquièmement ; Agatharcide, Strabon, Pline, tous les auteurs depuis le temps de Ptolemée jusqu'à l'empereur Justin, se taisent sur les conquêtes de Ptolémée en Abyssinie et dans la mer Rouge. Il est impossible néanmoins qu'Agatharcide qui fait la description de cette côte, ait ignoré Adulis (qui, si l'inscription se rapporte à Ptolémée, devoit être fort bien connue) ; que lui, qui puisoit dans la bibliothéque des Ptolémées, seule-

ment cinquante ans après, n'eût aucune connoissance d'événemens si importans, tandis qu'il rassembloit ces informations pour les faire servir à l'instruction d'un prince issu de ce même Ptolémée.

On peut ajouter à ces objections, qu'en récapitulant les victoires à la fin de la seconde partie, il n'est pas fait la moindre allusion à celles qui sont mentionnées dans la première; car sur la table de basanite sont racontées les conquêtes faites en Syrie, dans la Bactriane, dans la Perse, etc.; tandis que sur le siège, les conquêtes ne s'étendent point à l'est, au-delà de la côte de la mer Rouge.

Quoique quelques-unes de ces objections aient été mises en avant dès long-temps, on n'y a fait jusqu'ici aucune réponse satisfaisante; et véritablement, en considérant les deux parties comme une seule et même inscription, ces objections ne peuvent être résolues. Mais on peut les résoudre par une autre voie; il suffit pour cela de considérer

ces deux parties comme deux inscriptions distinctes. En effet, l'obscurité qui y règne procède uniquement de ce qu'on les a confondues en une seule. Et il n'y a aucune raison de le faire, si ce n'est cette seule circonstance, qu'elles étoient rapprochées l'une de l'autre. Car, quant à l'opinion de Cosmas elle s'explique facilement par la grande difficulté qu'il dut avoir de déterminer aucun autre que Ptolémée, à qui il pût attribuer la seconde inscription ou ce qu'il nomme la seconde partie. D'ailleurs Cosmas, comme on le voit aisément en jetant un simple coup-d'œil sur son ouvrage, étoit un homme foible, simple et crédule, dont l'assertion à ce sujet, lors même qu'il l'auroit faite d'une manière positive, n'auroit aucun poids. Il faut en outre bien remarquer, que non-seulement la table, sur laquelle se trouve la première inscription, n'offre aucune liaison avec le siège, mais que le siège n'est point mentionné dans la table, ni la table dans le

siège. D'ailleurs la forme de la table est si différente de celle du siège, qu'elle ne peut point avoir été travaillée dans le but d'en faire partie. Il y a même toute apparence que ces deux monumens ont été exécutés à des époques différentes; les piliers, qui font partie du siège, étant évidemment du temps du bas Empire romain. Ces raisons, jointes à ce qui a été dit ci-dessus relativement à la différence des matériaux dont ces monumens sont composés, suffisent, je pense, pleinement, pour prouver d'une manière incontestable, que les deux inscriptions étoient entièrement distinctes. En conséquence, j'appellerai la première l'inscription basanite, et la seconde, celle du siège, l'inscription adulite.

J'envisage la première, comme destinée à consacrer le souvenir des victoires de Ptolémée en Asie. Elle établit des faits auxquels plusieurs auteurs font allusion. Mais, comme elle est à la troisième personne, je

suppose qu'elle aura été apportée à Adulis, conformément aux ordres du Roi, par quelque vaisseau marchand, sans que jamais Ptolémée ait visité lui-même la côte; il se pourroit encore qu'elle eût été gravée et portée en ce lieu à quelque époque subséquente. Quant à la seconde inscription, je l'envisage comme ayant été faite par un roi d'Abyssinie, pour transmettre le souvenir des victoires d'un long règne. Et voici les principales raisons que j'ai de penser ainsi.

Premièrement, l'exacte conformité de cette inscription avec celle que j'ai trouvée à Axum. Toutes deux sont à la première personne, l'autre est à la troisième. Toutes deux parlent avec emphase d'assez minces exploits, et font usage des mêmes mots particuliers en exprimant la reconnoissance du Roi ευχαριστια, mot qui n'étoit pas commun avant l'époque du christianisme. Dans toutes deux enfin sont employés les mots suivans, ὑποταξα, ἐπολεμησα, ἔθνη, etc. Tandis

qu'au contraire sur l'inscription basanite, les mots correspondans sont, comme je l'ai déjà observé, généralement différens. Secondement, les noms propres qui y sont employés sont abyssiniens, et quelques-uns absolument les mêmes. Ils sont même si peu altérés en les mettant en grec, qu'on peut aisément les reconnoître. Il est difficile de croire qu'il en eût été ainsi, s'ils eussent été écrits sous un Ptolémée. Troisièmement : Dans les deux inscriptions le langage est impur; la personne au singulier y est acccordée plusieurs fois avec le verbe au pluriel; on y emploie pour la même chose le nom au masculin et au féminin; comme, του βασιλειου, et της βασιλειας, ce qui n'est pas très-ptolémaïque. Quatrièmement : L'auteur de l'inscription du siège s'intitule à la fin, fils de Mars, précisément comme fait Aizana dans l'inscription d'Axum. L'un dédie une statue « en l'honneur de l'invincible Mars » qui m'a engendré » του εμε γεννησαντος

ανικητου Αρεως.. L'autre dédie un siège en l'honneur de Mars. Αρεως ος με και εγεννησε, conformité très-remarquable. Cinquièmement : Tout le contenu de l'inscription s'explique aisément en le rapportant à un roi d'Abyssinie, tandis qu'en le rapportant à Ptolémée, non-seulement il n'est pas facile à expliquer, mais il présente des difficultés absolument insurmontables. Avant d'entrer dans une discussion ultérieure à ce sujet, je dois placer ici une observation préliminaire. L'omission d'Axum dans l'inscription, milite fortement en faveur de mon opinion ; en effet, on peut concevoir aisément qu'un Roi d'Abyssinie omette de mentionner sa capitale, cette omission se voit même dans l'inscription d'Axum. Mais si Ptolémée avoit été à Axum, où il ne seroit venu que pour faire inscrire ses conquêtes, il n'auroit sans doute point manqué de faire quelque mention de cette ville, puisqu'elle auroit été la partie la plus importante de son triomphe. Peut-être

objectera-t-on qu'Axum n'existoit point encore, et qu'il se peut que cette ville ait été fondée par Ptolémée lui-même. En ce cas, il seroit bien plus extraordinaire que de telles choses ne fussent point ici mentionnées; qu'aucune connoissance d'un fait aussi remarquable ne fût parvenue en Egypte; et qu'elle fût restée étrangère à Agatharcides, Strabon, et Pline.

Prenant donc maintenant devant moi l'inscription, telle qu'on la lit dans Fabricius et Montfaucon; et considérant les exploits, qui y sont consignés, comme des conquêtes d'un roi d'Abyssinie, parti d'Axum; je vais montrer comment on peut les suivre sur la carte de Ludolf rectifiée (1), en supposant que ces conquêtes ont été faites à différentes époques, auxquelles a pu suffire aisément un règne de vingt-sept ans.

---

(1) Cette carte est jointe à l'original; mais il y manque plusieurs noms. *Tr.*

La première ville prise est Gaza. Nous retrouvons cette ville sous le nom d'Adegada, ou Gaza (car *Ade* signifie simplement une ville ou un district). C'étoit une place importante, sur le chemin d'Adulis, où dès lors probablement le commerce se dirigeoit; et qui depuis a été une des fortes places de défense tenues par les Jésuites. Le lieu conquis ensuite est Agamé. C'étoit autrefois un très-grand district; il a même encore aujourd'hui beaucoup d'importance; c'est l'un des principaux districts soumis au viceroi du Tigré. Revenant de là sur ses pas, probablement à l'occasion de quelque insurrection près de sa capitale, le Roi soumet la province de Sigué ou Siré (selon l'opinion du Dr. Vincent). Il part ensuite pour une expédition au sud, et fait la conquête d'Awa ou AVA, qui est la même chose qu'Ade-Awa ou Adawi, district considérable sur les confins du territoire d'Axum. De là, il dirige sa marche sur Tziama, ou

Tzama, que l'ou trouve dans la carte de Ludolf, puis sur Gambéla ou Jambéla, riche et beau district de la province d'Enderta, dont Muculla, sa principale ville, étoit autrefois la capitale. Après cela, il subjugue Zingabené et Angabé, ou la province de Bugné habitée par les Noirs (ou Gallas), et Angabet ou Andabet dans le Bégemder. Ne pouvant pénétrer plus avant, il revient à la rivière Tacazza, soumet Tlama ou Tmas (inconnu) et Ath-Agows ou les Agows; laissant Lasta ou Lasine sans l'attaquer, parce que, vu sa force, elle auroit pu lui opposer une résistance insurmontable.

Une autre année, il fait un plan de conquêtes plus vaste et mieux entendu. Deux armées, je suppose, se mettent en marche à la fois. L'une prend possession de Lasta, et suit les conquêtes de l'année précédente; l'autre passe le Tacazza, ou le Mill. Celle-ci subjugue Halaat ou Salait, Sembré ou

Samen;

Samen; puis descendant le long du Tacazza, subjugue Shawa ou Zaa, Gabala ou Aba Galé, Atalmo ou Lamalmo, et se réunit ensuite à la première armée, qui vient de soumettre Lasta. Les deux armées réunies subjuguent le royaume entier de Béga ou Béja Midra (1), Midra signifiant simplement *terra* ou *regio*, un district, comme dans Midra Bahre, *regio maris*, ainsi qu'on le voit dans la carte de Ludolf. Le Sud étant dès lors tranquille, on prépare une quatrième expédition vers le nord, dont le récit est fort succinct, peut-être parce que la plus grande partie de cette contrée étoit déjà dans la possession du Roi; car il est bon de remarquer que c'est de ce point que commença le pouvoir de ces princes en Afrique. Les Tangaïtes, sur les confins de l'Egypte, sont conquis; ici nous rencontrons une expression remarquable, qu'un monarque égyptien n'au-

(1) Ludolf, p. 123.

roit jamais employée : « et alors je leur fis » ouvrir une route pour les piétons depuis » les lieux de ma domination jusqu'en » Egypte ; » απο των της εμης βασιλειας τοπων μεχρις Αιγυπτου. Cette route subsista jusqu'au temps de Justinien, en 506, comme nous l'apprend Procope, qui s'exprime ainsi : « Ab Auxomide ad Elephantidem urbem, Romani imperii limitaneam, in Ægypto, tantum est viæ, quantum diebus triginta vir expeditus conficiat. » Ensuite le conquérant tourne au sud-est ; (Ptolémée en auroit-il usé ainsi, et n'auroit-il pas plutôt marché vers l'Egypte?) il soumet Alétine et Annine, c'est-à-dire les tribus sauvages des montagnes ; et Séséa ou Shiho (à ce que je soupçonne ; le Rauso (peut-être le Rusamo moderne), nation qui habite le pays de l'encens ; et ensuite les Solautés, ou tribus de bergers, à qui il confie la garde de la côte, dont (s'ils sont, comme je le crois, les mêmes que les Somaulés) ils sont dès-lors restés constamment en posses-

tion. A la suite de ces événemens, on entreprend une expédition contre l'Arabie. C'est à cette expédition que l'on peut rapporter l'origine du pouvoir que les Rois d'Abyssinie ont ensuite long-temps exercé sur une grande partie de cette contrée. A cet effet, on prépare une armée de terre et de mer, précisément comme fit ensuite Elesbaas (1). Maintenant il est à propos de remarquer combien il est peu probable que Ptolémée partît d'Adulis pour attaquer l'Arabie; tout comme après la conquête de l'Arabie, il ne seroit pas sans doute revenu à Adulis, au lieu de de s'en retourner directement en Egypte. Après son retour d'Arabie, que peut-il y avoir de plus convaincant, que ce qui suit? « Ayant ainsi (par mes généraux) conquis toutes les nations qui entourent mon territoire, παντα τὰ ἔθνη, τὰ ὁμορουντα τῃ ἐμῃ γῃ, de l'est jusqu'aux pays de l'encens, de l'Ethiopie à l'ouest jusqu'à Sasus (presque vis-à-vis

(1) Voyez Baronius.

Aden, ce qui ne peut s'appliquer qu'à un roi d'Abyssinie); ayant établi la paix dans ces terres qui m'appartiennent, je suis descendu à Adulis. (Remarquez ici le mot *descendu* : Descendu d'où? d'Axum; ce qui est la chose du monde la plus probable, après que son armée étoit revenue d'Arabie; mais comment Ptolémée auroit-il pu s'exprimer ainsi?), pour sacrifier à Jupiter, à Mars et à Neptune, pour ceux qui naviguent (et non à Bacchus et à Hercule, que Ptolémée n'auroit pas oubliés); et ayant rassemblé ici toutes mes forces, j'ai consacré ce siège à mon père Mars dans la vingt-septième année de son règne. » La conformité de cette fin avec la fin de mon inscription; cette circonstance singulière que, dans l'une et l'autre, le Roi reconnoit Mars pour son père; me paroissent prouver clairement non seulement que cette inscription a été faite par un roi d'Abyssinie, mais encore que la date à laquelle elle a été faite ne peut pas être fort

éloignée de celle de l'inscription d'Axum ; que peut-être même elle a été faite par le même roi. Et véritablement, c'est un fait bien remarquable, que, selon l'histoire de Bruce, Aeizanas ait régné justement vingt-sept ans.

Il est fort à regretter que nous n'ayons pas le commencement de cette inscription; mais on ne sauroit s'étonner qu'il se fût effacé dans le cours de trois cents ans, qui s'étoient écoulés entre l'époque où ce monument fut érigé et celle où Cosmas le vit. Et à supposer même que ce commencement subsistât à cette dernière époque, il n'auroit pu probablement être bien entendu de ce voyageur ou de ceux qui lui aidèrent à le déchiffrer, qui tous étoient fort peu instruits ; ou bien, il auront été mécontens d'y trouver des choses qui ne s'acoordoient point avec l'opinion où ils étoient que c'étoit Ptolémée à qui ce monument devoit être rapporté. Ne peut-on point avoir négligé de transcrire ces

premières lignes? ou bien (si du moins on peut imputer une fraude à un homme qui, comme Cosmas, paroît d'un caractère simple et honnête) ce voyageur ne les a-t-il point supprimées, dans le but d'attribuer à un de ses propres princes l'honneur d'avoir conquis ces contrées lointaines? Il faut se souvenir, que Cosmas étoit Grec (nation dont la véracité est suspecte), et par là plus intéressé à la gloire d'un Ptolémée, qu'à celle d'un roi d'Abyssinie. Qu'il suffise à Ptolémée de tous les hauts faits contenus dans la première partie, ou plutôt dans la première inscription, qui se trouve, par nos conjectures, complettement débarrassée des difficultés qu'elle offroit. Libre de toute obscurité, elle devient un monument précieux, qui confirme d'autres récits. La seconde confirme également et explique le grand pouvoir dont les Abyssins ont joui en Arabie; ainsi que le poids de cet empire dans la balance politique, pendant le cours de plusieurs siècles; faits

qui jusqu'à ce jour, et en considérant l'état d'abaissement auquel cette nation est actuellement réduite, paroissoient susceptibles de quelque doute, bien qu'ils soient attestés par plusieurs auteurs contemporains, tels que Procope, Nonnosus, etc. et confirmés par divers écrivains de l'histoire bysantine.

Quoiqu'il en soit, j'envisage comme clairement démontré que les inscriptions en question sont deux inscriptions distinctes. Le second point ne comporte pas des preuves aussi positives; mais celles que j'ai données sont, je crois, suffisantes pour engager ceux qui peuvent décider la question, mieux que je ne puis le faire, à l'examiner de nouveau avec l'attention convenable.

Note A (à la page 227.).

Traduction et notes de Mr. Silvestre de Sacy (Ann. des Voyages. T. 4 de la 3e. souscr. et 12 de la collection p. 334.).

Aeizanas rex Axumitarum et Homeritarum, et Raeidan et Æthiopum, et Sabaïtarum et Sileæ, et Tiamo, et Bogaïtarum et Kaei, rex regum, filius dei invicti Martis; quum rebellassent aliquando gens Buraïtarum (1), misimus fratres nostros Saizana et Adephan, ut illos bello adorirentur; ipsis vero dedentibus se, quum eos subjecissent, ad nos duxerunt, cum ipsorum liberis, bobusque..... (2) et ovibus..... (3) et jumentis onerariis, nutrientes eos bobus, et frumento alentes, potumque eis præbentes zythum, vinumque, et alia potus genera,

(1) Ou plutôt *Bogaïtarum*. *S.*

(2) Il y a ici quatre lettres numérales; la première est incertaine, les trois autres valent 112. *S.*

(3) Il y a pareillement ici quatre lettres numérales, dont les deux premières me sont inconnues; les deux dernières valent 24. *S.*

eaque omnia usque ad satietatem. Qui quidem reguli sex erant, cum gente sua numero..... (4) quibus ad alimoniam præbita fuerunt singulis diebus, panes hordacei.... (5) et vinum. Mense Achreisi adduxerunt eos ad nos. Quibus cum dedissemus omnia queis indigebant, eos vestibus quoque instructos transmigrare fecimus, et constituimus eos in quodam loco nostræ ditionis qui dicitur Matmak. Jussimus ipsis alimoniam dari, assignantes his sex regulis boves.... (6). Quo autem gratum testarer animum erga invictum Martem qui me genuit, posui illi statuam auream unam, et argenteam unam, et æreas tres. Quod faustum sit!

---

(4) Les lettres numérales me semblent être ΔΤΕ, c'est-à-dire 4405. *S.*

(5) Les lettres numérales sont un M, un B, et une autre dont la valeur est incertaine; mais il y a sur le M un accent qui sans doute en change la valeur. *S.*

(6) Il y a ici cinq caractères numéraux, dont le troisième est inconnu; les deux premiers sont MB, et les deux derniers PH. On lit dans le texte τοῖς ἑξάσιν βασιλείσκοις. Mr. Salt observe qu'il ne sait que faire du mot ασιν; je crois que ἑξάσιν est le datif pluriel de ἑξάς, employé ici par abus au lieu de ἕξ. *S.*

Mr. Silvestre de Sacy est convaincu, comme Mr. Salt, que l'inscription d'Adulis forme réellement deux inscriptions, qui n'ont rien de commun; et que de ces deux inscriptions, celle qui étoit gravée sur la chaise de marbre blanc est d'un roi des Abyssins ou Axumites. Mais il a peine à croire qu'on doive l'attribuer à Aïzana, parce qu'il lui paroît vraisemblable que ce prince embrassa le christianisme postérieurement à l'érection du monument découvert à Axum par Mr. Salt, et que par conséquent il n'a pu être païen la dernière année de son règne.

NOTE B (à la page 229.).

Athanase introduit la lettre de Constance par cette phrase: « Voici ce qui fut écrit, » au sujet de Frumentius évêque d'Axum » (Αὐξούμεως), aux rois de ce pays-là, (τοῖς » ἐκεῖ τυράννοις). »

Le vainqueur Constance, très-grand, auguste, à Aïzana et Sazana.

Au nombre des soins et les intérêts les plus grands qui nous occupent, est la connoissance du Tout bon; car il faut, je pense, que tout le genre humain soit également chargé de ce soin, afin que tous passent la

vie avec espérance, connoissant ce qui est relatif à la divinité, et n'étant point divisés d'opinion sur l'exposition du juste et du vrai. Vous croyant digne de toute notre vigilance, et vous accordant la même attention qu'aux Romains, nous voulons qu'un seul et même dogme soit reçu dans leur église et dans la vôtre. En conséquence, renvoyez sans délai l'évêque Frumentius en Egypte, auprès du vénérable évêque George et des autres qui s'y trouvent avec lui, et qui sont plus propres à ordonner et à juger de ces choses. En effet vous devez savoir et vous rappeler, si vous ne feignez pas d'ignorer ce qui est convenu de tous, que celui qui a mis Frumentius au rang qu'il occupe est cet Athanase, qui a commis des crimes innombrables; qui, n'ayant pu se justifier nettement d'aucune des accusations qui lui ont été intentées, a perdu son siége épiscopal; qui enfin, n'ayant plus de retraite, erre de lieux en lieux, comme s'il pouvoit par là éviter d'être criminel. Si donc Frumentius obéit promptement et se montre prêt à rendre compte de tout, il fera voir clairement qu'il ne s'écarte point des lois et de la foi de l'église. En ce cas après avoir été soumis à un jugement; après avoir exposé sa vie entière à un examen sévère,

et en avoir rendu compte à ses juges, il pourra être rétabli par eux, si du moins il paroît devoir être un évêque véritable et légitime. Mais s'il temporise et cherche à se dérober à ce jugement, il deviendra manifeste, qu'entraîné par les discours du pervers Athanase, il est impie et coupable envers Dieu, ayant les mêmes opinions particulières qui ont fait déclarer ce dernier criminel. Et il est à craindre que celui-ci n'aille à Axum, et n'y corrompe ceux qui vous entourent par ses discours exécrables et impies; non-seulement en troublant et bouléversant votre église, et en blasphémant contre le Tout bon, mais en occasionnant par là le renversement et la subversion totale de la nation. Je sais que [Frumentius] acquerra des connoissances grandes et utiles dans la société du vénérable George, et des autres personnes qui savent si bien les enseigner; et qu'il viendra reprendre sa place, consommé dans la science des choses ecclésiastiques. Dieu vous conserve, ô frères respectables!

Apolog. ad Constantium. Athanas. opera, Paris. 1698, *T. I. p.* 315.

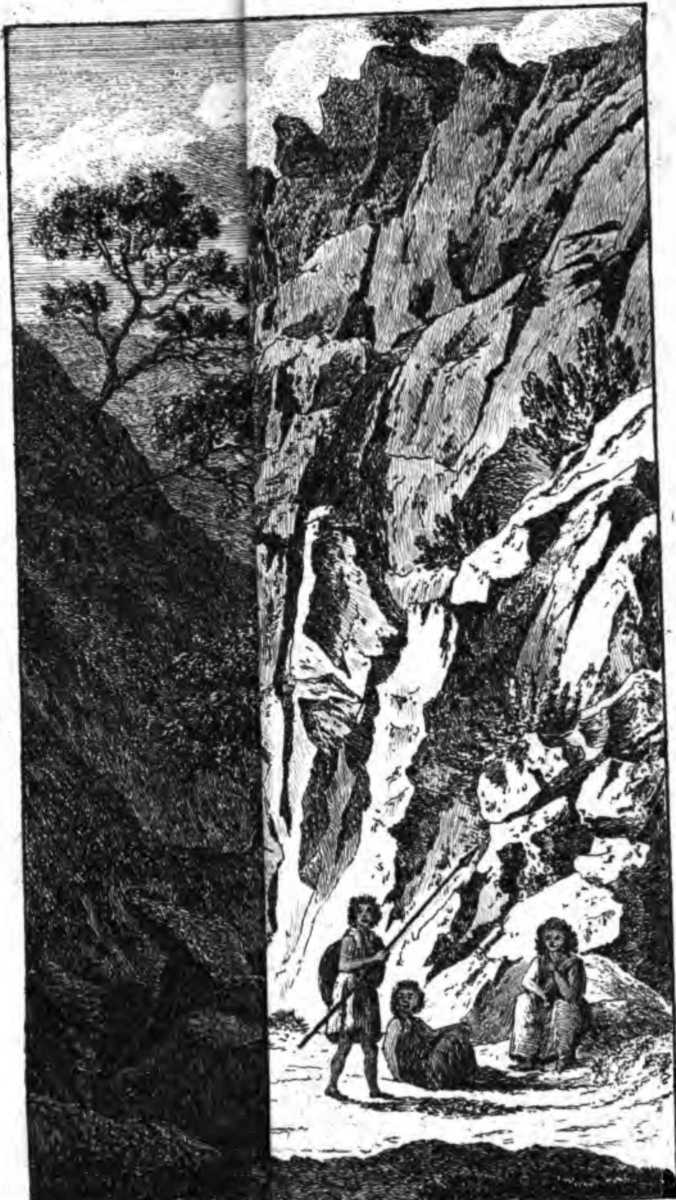
FIN.

Indication des figures.

TABLE

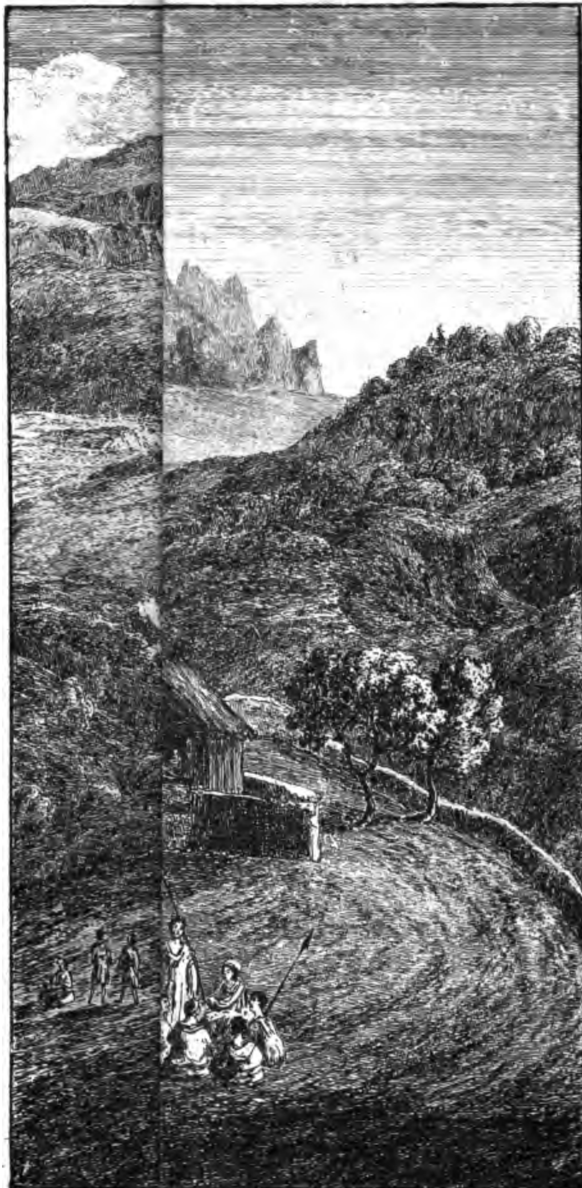
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.



H. Salt del.   Th. Linck Sculp.

PL. III.



talow.

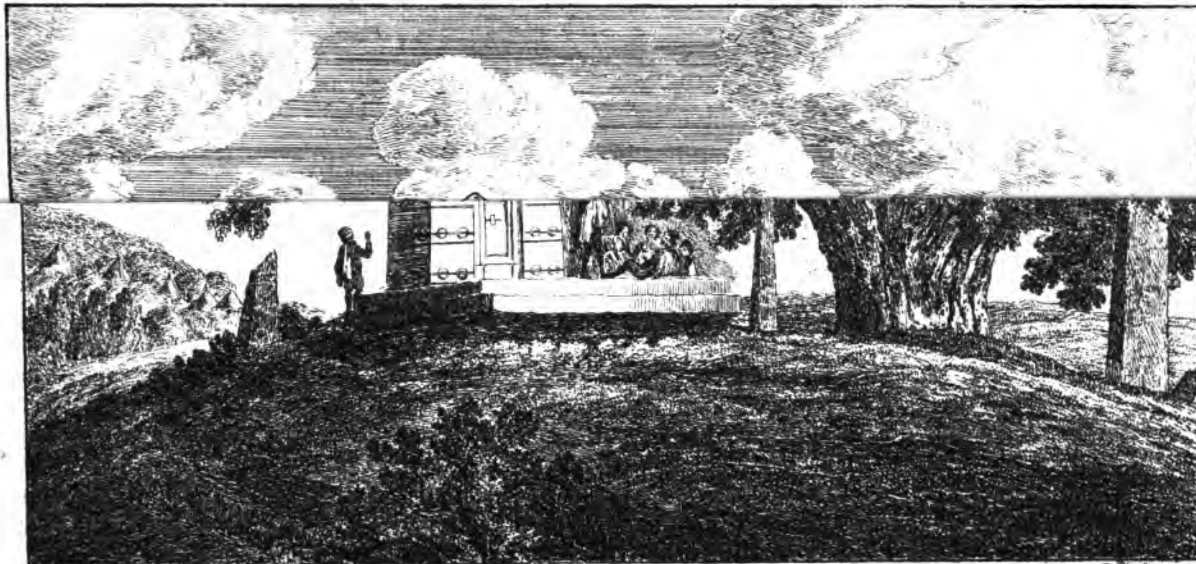
PL. III.



R. Jak. del.

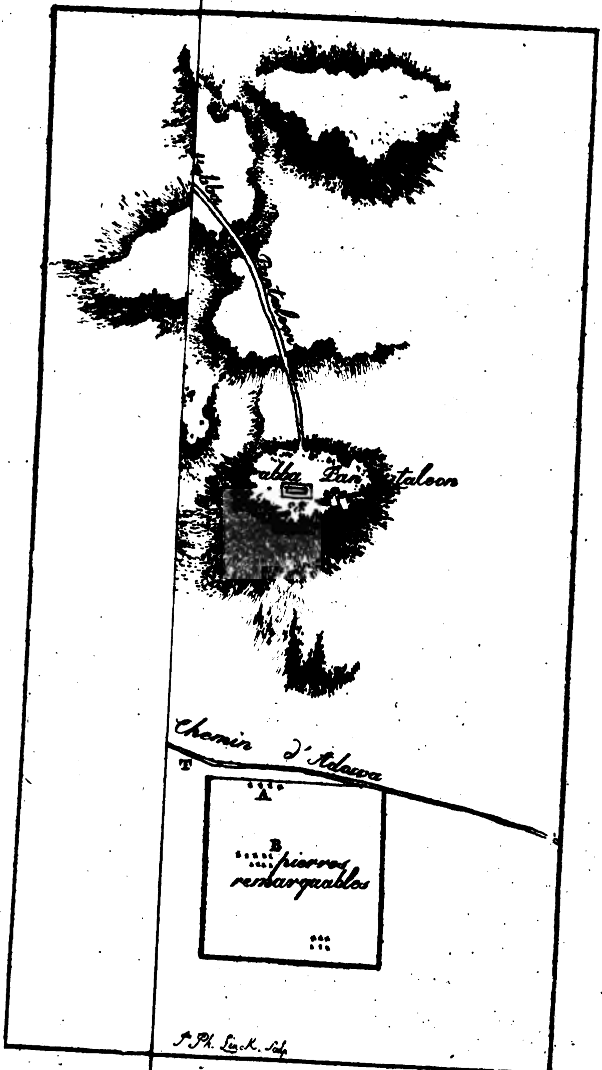
Fr. Philippe Lynch Sculpt.

PL. VI.



H. Salt Del.   J. Ph. Lerch sculp.

OBÉLISQUE D'AXUM.



PLAN LLES SE TROUVENT.



JEUNE DE LA FLÛTE.

PL. IX.

